

ROBERT DU MESNIL DU BUISSON

ÉTUDES SUR LES DIEUX
PHÉNICIENS HÉRITÉS
PAR L'EMPIRE ROMAIN



ÉTUDES SUR LES DIEUX
PHÉNICIENS HÉRITÉS
PAR L'EMPIRE ROMAIN

ÉTUDES PRÉLIMINAIRES AUX RELIGIONS ORIENTALES DANS L'EMPIRE ROMAIN

PUBLIÉES PAR

M. J. VERMASEREN

TOME QUATORZIÈME

ROBERT DU MESNIL DU BUISSON

ÉTUDES SUR LES DIEUX
PHÉNICIENS HÉRITÉS
PAR L'EMPIRE ROMAIN



LEIDEN
E. J. BRILL
1970

ROBERT DU MESNIL DU BUISSON

ÉTUDES SUR LES DIEUX
PHÉNICIENS HÉRITÉS
PAR L'EMPIRE ROMAIN

AVEC 35 FIGURES ET 10 PLANCHES



LEIDEN
E. J. BRILL
1970

Copyright 1970 by E. J. Brill, Leiden, Netherlands

All rights reserved. No part of this book may be reproduced or translated in any form, by print, photoprint, microfilm, microfiche or any other means without written permission from the publisher

PRINTED IN THE NETHERLANDS

A MAURICE ET MIREILLE DUNAND
les fouilleurs de Byblos
en confraternel hommage

TABLE DES MATIÈRES

Préface.	xi
I. Divinités astrales des tablettes de Ras Shamra	i
1. Les déesses Kosharôt	i
2. L'aurore et le crépuscule	7
II. Traits de mythologie phénicienne, d'après Philon de Byblos	30
1. Le Très-Haut Créateur de l'Homme à Beyrouth	30
2. Ba'al tué par des bêtes féroces	35
3. Un récit juif de la création	38
4. Dagon et Hadad, dieux des champs	46
III. Le panthéon de Byblos.	56
1. Le fonds sémitique	56
2. L'apport égyptien.	73
3. Les apports grecs	98
4. La légende d'Adonis à Byblos	105
IV. Les dieux d'émigrés asiatiques établis en Égypte perse	117
Note sur les griffons	129
Note sur les serpents célestes	131
Index alphabétique	138
Liste des planches.	148

LISTE DES FIGURES

a-b. Ashtar-Réshéf, parèdre d'Ashtart.	xvi
1. Deux scènes de l'aurore d'après des cylindres.	20
2. Combinaison des deux scènes précédentes	21
3. Le poignard de Byblos et son fourreau	22
4. Détail d'un bassin de Tell Mardikh. Mythe de Vénus . .	23
5. L'aurore sur un cylindre syro-hittite	24
6. Mise à mort du lion étoile du matin sur un cylindre syrien présargonique	25
7. Le lever du soleil sur un cylindre mésopotamien	26
8. Scènes du crépuscule d'après la coupe de Ras Shamra et un ivoire de Tell Douweir	27
9. Décors de moules à pâtisserie de Mari	28
10. Buste du Très-Haut, à Byblos	33
11. Mosaïque de Chahba-Philippopolis	44
12. Intailles du Jupiter Héliopolitain.	48
13. Le dieu Thot (Taaautos de Philon de Byblos)	55
14. Deux monnaies de Byblos, temple et statue de É1 . . .	57
15. Graffito d'Ashtar-ḥanan	63
16. Stèle de Yehawmilk, Ashtart	66
17. Base de Fi'a, Ashtar et Ashtart	68
18. Cylindre de Béthel, Ashtar et Ashtart	75
19. Cylindre archaïque de Byblos, inscription	77
20. Aliyan Ba'al, le ba'al du Şaphon	86
21. Bas-relief égyptien d'Ashtar et d'Ashtart	87
22. Cylindre de Ras Shamra. Adoration du dieu-Lion . . .	88
23. Ashtar à tête de lion sur la cuve de Tell Mardikh . . .	90
24. Cylindre de Ras Shamra, Ashtar à tête de lion	90
25. Intaille de Paros. Ashtar à tête de lion	91
26. Ivoire de Ras Shamra. Hathor allaitant deux dieux . .	92
27. Tête de lionne d'Ashtart, sur une hache du Louvre . . .	94
28. Le <i>dd</i> et la colonne vertébrale d'Osiris	99
29. L'Osiris- <i>dd</i>	100
30. Statues cultuelles de Byblos, d'après des monnaies romaines	104

31. La <i>dea lugens</i> d'Afqa	110
32. La triade de Shor-Él, Ashérat et le dieu-Lion, sur une monnaie d'Aradus	125
33. Pendeloque de Crimée. Ashtart dans la caverne de <i>Mlk</i>	129
34. Cylindre mésopotamien. Le cycle de l'antilope de la nuit	131
35. Ashtart, sur une stèle funéraire du musée de Berlin. . .	134

LISTE DES PLANCHES

(Groupées à la fin)

- I. Plaque en bronze du musée du Louvre. Mythe animalier de la planète Vénus
- II. 1. Bronzes des dépôts des temples de Byblos
2. Détail du sarcophage d'Ahiram
- III. Photographie d'avion des fouilles de Byblos
- IV. Plan du Temple aux obélisques
- V. Vue du même temple
- VI. Le dieu Ashtar. Bronze doré
- VII. 1. Le cylindre archaïque de Byblos.
2. Bas-relief d'Ashtar et d'Ashtart, de l'Ancien Empire
- VIII. Hache du Louvre. Hathor et Ashtart à tête de lion
- IX. Le site d'Afqa. La grotte
- X. Vallée du fleuve Adonis

PRÉFACE

Il y a bien des années que j'ai la chance de travailler avec le Professeur Maarten J. Vermaseren. C'est que nous avons une parenté commune: Mithra. Ce savant est l'auteur du *Corpus* des inscriptions et des monuments de la religion mithraïque, et le fouilleur du mithréum de la basilique de Sainte-Prisque sur l'Aventin; et moi, j'ai eu la bonne fortune de découvrir et de fouiller en 1934 le mithréum à peintures de Doura-Europos ¹⁾. J'ai rendu compte des travaux de M. J. Vermaseren dans *Biblica Orientalis* en 1957 et en 1960 ²⁾, et j'ai écrit la préface de son livre *Mithra, ce dieu mystérieux*.

Récemment je lui avais communiqué, pour avoir ses observations, quelques manuscrits d'articles que je destinais à des revues. Il m'a suggéré de les réunir en un recueil de sa collection. C'est ce qui a été réalisé ici. L'idée est de lui et c'est donc bien à lui qu'on doit ce livre. Il ne faudrait pas y chercher un plan: il est fait de morceaux, et l'index sommaire sera fort utile pour y trouver ce qu'on y cherchera. Il peut arriver aussi qu'une même idée se retrouve dans deux chapitres qui n'étaient pas destinés à se suivre.

Le sujet central, qui en fait l'unité, est la conception religieuse cananéenne, celle d'un pays que les Grecs ont appelé la Phénicie et qui s'étend en Palestine, au Liban, dans la pointe du Nord-Ouest de la Syrie, et même un peu au-delà puisque la montagne du Nord de cette grande région, le Şaphon ou mont Cassius, est en territoire turc ³⁾. Comme on le voit, des considérations ethniques et linguistiques me font étendre beaucoup les limites d'un pays que les Grecs réduisaient à une étroite bande côtière de 250 kil. de longueur, allant du Mont Carmel au Nahr el-Kébir (Éleuthère).

Les idées religieuses des habitants qui dans leur langue se nommaient Cananéens sont d'un grand intérêt pour nous puisque la

1) *Gazette des Beaux Arts*, janv. 1935, p. 1-14, fig. 1-14.

2) *Bi.Or.*, 1957, p. 251-253; 1960, p. 331-333.

3) Dussaud, *Topogr. hist. de la Syrie*, 1927, p. 5 s.; *Les Guides bleus, Moyen-Orient*, éd. 1965, p. 378. Ci-après p. 50-51.

religion juive en a été l'expression la plus élevée, et que nos idées religieuses actuelles en dérivent directement.

Le trait essentiel est que les dieux et les hommes y ont été conçus comme les membres d'une même famille. Le Créateur, qu'il soit appelé Él, „le Taureau Él", ou Élyôn, „le Très-Haut", est le père des dieux et des hommes. Leur mère est Ashérat. Sans doute la personnalité de cette déesse est multiple: il y avait autant d'Ashérat que de temples, et parfois même plusieurs Ashérat dans un même sanctuaire, mais l'entité divine reste la même ¹⁾. Cette conception familiale a fait donner une grande place aux déesses dans tous les panthéons locaux de Canaan. Ce sont des déesses mères à la deuxième ou à la troisième génération.

Le jour où les théologiens d'Israël ont éliminé les déesses pour parvenir au monothéisme, le concept de la descendance divine de l'homme a été soumise à une rude épreuve. Ils en ont cependant sauvé l'idée en la transposant sur un plan moral et sentimental, et ceci nous mène jusqu'au „Notre Père" des Évangiles. Les rapports de l'homme avec Dieu sont ceux d'un fils avec son père.

Cette conception optimiste de la religion est très différente de celle que nous observons chez les peuples voisins. En Mésopotamie aussi bien qu'en Égypte, on ne cesse de nous dire que les hommes ont été faits pour le service des dieux, c'est-à-dire des temples. Primitivement, ils devaient surtout assurer l'alimentation des dieux qui les protégeaient comme des serviteurs utiles. Le couple Créateur ne les a pas enfantés, mais fabriqués avec de l'argile. En Égypte, Knoum les a modelés sur un tour de potier. En Sumer, on les a faits avec de la boue souvent mêlée avec du sang d'un dieu immolé, ou avec le sang seul. C'est ainsi qu'opère Mardouk dans le *Poème de la création* (VI, 32-33): „Que sur l'homme, dit-il, repose le service des dieux afin qu'ils soient apaisés" (VI, 5-8). On remarquera que dans la *Genèse*, la description yahwiste de la création de l'homme avec de l'argile n'est pas cananéenne. C'est un apport de Ur ou de Harran. La preuve en est que les deux principaux fleuves du Paradis terrestre y sont le Tigre et l'Euphrate. Si le thème avait été conçu en Palestine, on y rencontrerait le Jourdain.

1) *Mélanges Jérôme Carcopino*, p. 281-283; *Rev. de l'hist. des rel.*, 164, 1963, 2, p. 136-137, 145 et 149-151.

En Égypte, le roi seul est le fils de Ré, encore ne porte-t-il ce titre qu'à partir de la IV^e dynastie ¹⁾. Ses sujets n'ont pas la prétention d'être de la race des dieux. Même situation en Mésopotamie. Roi, Grand prêtre ou Grande prêtresse ne sont nés des dieux que dans la mesure où ils sont „les substituts humains de la divinité”, c'est-à-dire qu'ils sont eux-mêmes des dieux. Ils ne le sont jamais à titre d'hommes ²⁾.

Cet esprit familial de la religion cananéenne se retrouve dans le groupement des dieux en triade composée d'un dieu père, d'une déesse mère et d'un dieu fils ou d'une déesse fille. La Mésopotamie et la Syrie ont connu des triades divines, mais d'un tout autre caractère ³⁾. Elles étaient formées le plus souvent de trois dieux. Dans celle de Sin-Shamash-Ishtar nous trouvons un dieu père, un fils et une fille, mais la mère n'apparaît pas.

La triade familiale père-mère-fils est méditerranéenne; on la trouve bien implantée en Canaan; son origine est peut-être à rechercher cependant dans le groupe égyptien d'Osiris, Isis et Horus, qui en constitue le témoignage le plus ancien que nous connaissons.

Les „dieux phéniciens” étaient à l'origine le ciel, les astres, les éléments, les forces de la nature. C'étaient des esprits qui pouvaient habiter des pierres dressées à leur intention ou des arbres sacrés, mais aussi des montagnes et des fleuves, ou des astres, qui étaient leur domaine propre. Très souvent, les Cananéens se les représentaient sous des formes animales, et en premier celle du taureau. La domestication des bœufs sauvages ⁴⁾ avait probablement tenu une grande place dans le développement agricole de ce pays. Lorsque les habitants ont nommé la première lettre de leur alphabet, ils l'ont appelée „le bœuf” (*ʾlf*). A Ugarit, les dieux principaux étaient le Taureau Él, et son fils, le jeune taureau Ba'al; leurs parèdres, Ashérat et Anat, avaient aussi un caractère de bovidé. En Israël Yahwé a dû revêtir la forme d'un jeune taureau. Et ceci nous fait penser que le Lion-Ashtar et la Lionne-Ashtar ne sont pas originellement cananéens: ils viennent du désert.

1) Vandier, *La religion égypte*, p. 140, n.1.

2) A. Spycket, *Les statues de culte*, 1968, p. 100-103.

3) *Les tessères et les monnaies de Palmyre*, p. 171-172.

4) Voyez les représentations du célèbre vase d'or de Vaphio, au musée d'Athènes.

Le souci d'établir une grande famille des dieux et des hommes va faire donner aux dieux une forme entièrement humaine. Ils se comporteront comme des hommes et vivront au milieu d'eux. Dans les tablettes de Ras Shamra au XIVE siècle avant J.-C., cette transformation est entièrement réalisée, et on a peine à deviner par des épisodes ou des allusions, l'état antérieur¹⁾. Le nom de *Tr'il*, „le Taureau-Él", nous avertit seul que ÉL a été un dieu de forme bovine: il apparaît comme un vieillard, et jamais comme un taureau. Ba'al tombe comme un taureau, Ashtar agit en lion ou est accompagné d'un lion: c'est tout ce qui reste de l'hypostase primitive. Dans le poème d'*Anat et la génisse*, le caractère ancien de cette déesse est cependant plus accentué. Anat est d'une méchanceté et même d'une cruauté toutes féminines.

Le caractère astral de certaines divinités n'est pas beaucoup plus apparent, et on verra par les pages qui suivent que nous l'avons reconnu non sans peine. Ce sont des hommes et des femmes qui se meuvent devant nous. La déesse-Soleil charge sur son épaule le corps de Ba'al après sa mort. Le dieu-Lune couche avec la déesse-Lune, et son accouchement est aidé par des déesses Étoiles comme il est naturel, les Kosharôt. Les dieux de la planète Vénus, Ashtar et Ashtart, forment aussi un couple humain, et leurs fonctions astrales n'apparaissent que très rarement.

Les dieux habitent la terre des vivants et leur action intéresse toujours l'homme. Ils fréquentent la montagne du Şaphon, le mont Cassius que l'on voit d'Ugarit. Ils se propagent dans le ciel. Ba'al chevauche les nuées, Shapash et Ashtart président au lever du soleil et de la planète Vénus à l'horizon, mais leur habitat est sur terre. ÉL demeure au-dessous de la Terre, à la jonction des deux océans de l'Est et de l'Ouest. De là, il dirige le ciel — car on parle des étoiles de ÉL — mais il ne s'y rend jamais personnellement. Les autres dieux viennent lui rendre visite dans son domaine du dessous de la Terre.

On voit souvent les dieux phéniciens avoir des enfants et même des petits-enfants. Ils formaient donc des couples. Nous connaissons celui de ÉL et Ashérat, de Yarḥ et Nikkal, les dieux lunaires, de Ba'al et d'Anat à Ugarit, d'Ashtar et d'Ashtart à Byblos. Mais

1) *Rev. d'assyriol.*, 59, 1965, p. 92-94.

dans la plupart des cas nous ne trouvons mention que d'un des conjoints. Nous ignorons le nom des épouses de Dagon, de Ḫoron, de Yam, de Koushor. L'époux de la déesse Shapash et celui de sa fille Paḫalat nous sont également inconnus.

Ce panthéon est reflété dans une liste de dieux qui nous est parvenue en akkadien et partiellement en ugaritique dans les tablettes RS.20.24 et RS.1929, n° 17 ¹⁾. Pour suivre l'ordre adopté ici, je regroupe les couples séparés dans le texte. On commence par „Él du Ṣaphon, Él père, Él” ; il s'agit de trois formes d'un même dieu. Son épouse est nommée en akkadien ^a*Ašratum* = Ashérat. Aussitôt après Él vient Dagon, dont l'importance est ainsi attestée, puis Ba'al du Ṣaphon, apparemment „le Puissant (ʿAlyan) Ba'al” ou Hadad d'Ugarit, et six autres Ba'al ou Hadad ²⁾. Ce sont des dieux du type Ba'al, avec les mêmes prérogatives que le premier, mais de personnalité différente. Nous connaissons le Ba'al du Liban ³⁾, celui de la Béqa' ⁴⁾, celui du temple de Beisan ⁵⁾, le Ba'al de Tyr (Melqart) ⁶⁾, etc. La parèdre du Ba'al d'Ugarit est nommée en akkadien ^a*Anatum* = 'Anat. Le couple de Yarḫ et Nikkal n'est représenté que par le nom de Sin en akkadien. Pour Shapash, déesse du soleil, c'est le contraire, nous n'avons en ugaritique que le nom de l'épouse; l'équivalent akkadien est le nom masculin de Shamash, le dieu du soleil en Mésopotamie. Cette identification empêche de songer à un couple Shamash-Shapash. Dans celui d'Ashtar et d'Ashtart, la déesse est clairement nommée ^t*irt* avec le nom akkadien correspondant d'Ishtar. Pour Ashtar, je pense qu'il faut le reconnaître sous le nom de Réshéf qui a pour équivalent akkadien Nergal. Dans les stèles égyptiennes du Nouvel Empire, le parèdre d'Ashtart, est toujours nommé Réshéf ⁷⁾ et il paraît avoir porté aussi ce nom dans son temple de Byblos ⁸⁾.

1) Nougayrol, *Ugaritica*, V, p. 44-45; Herdner, *Corpus*, I, p. 110 (pour l'ugaritique).

2) Dans une autre liste de dieux cependant Ba'al paraît nommé avant Dagon, *Ugaritica*, V, p. 576, [B^l. w] *Dgn*.

3) Ci-après p. 105 et 108.

4) P. 48-50.

5) Vincent, *Rev. bibl.*, 37, 1928, p. 512; Lods, *Israël*, p. 148.

6) B^l Ṣr, sur les monnaies de Tyr.

7) Ci-après p. 64.

8) P. 63-65.

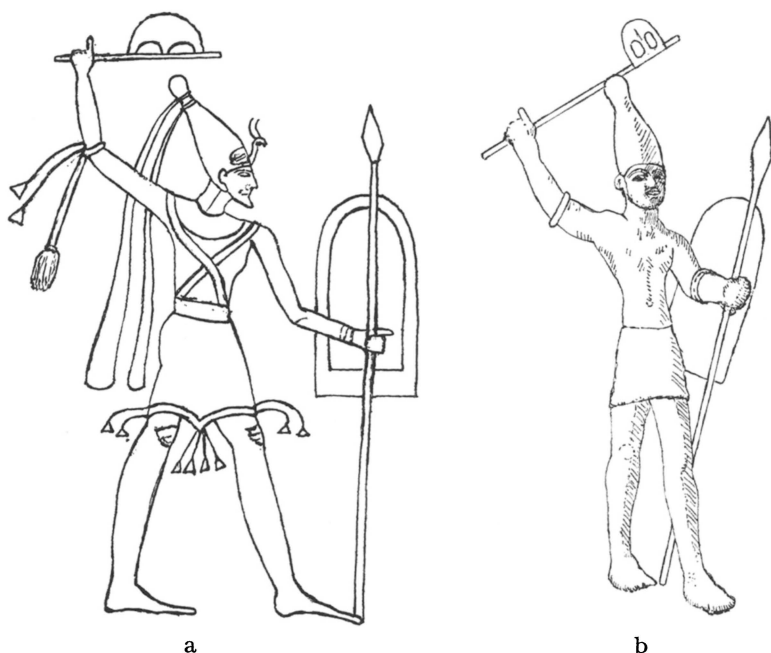


Fig. a - b. Ashtar-Réshéf, parèdre d'Ashtart.

a) D'après une stèle égyptienne du Nouvel Empire, dédiée à Réshéf (*Ršpw*), Pritchard, *The Ancient Near East in Pictures*, 1954, p. 164, fig. 476.

b) D'après un bronze de Ras Shamra, Schaeffer, *Syria*, 10, 1929, pl. LIII. La hache, la lance et le bouclier sont restitués d'après les vestiges du bronze.

Dans ces stèles, sa coiffure, généralement la „couronne blanche” égyptienne, est ornée d'une tête d'antilope sur le devant. On y reconnaîtra l'antilope de la nuit, attribut d'Ashtar ¹⁾, le symbole de la fraîcheur et de la prospérité. La figure *a* reproduit le dieu d'après une de ces sculptures égyptiennes. Le sautoir qui se croise sur sa poitrine figure la planète Vénus ²⁾; on comparera avec ce symbole appliqué au lion la planète Vénus dans la figure 35. Cette image de Réshéf est à rapprocher du bronze de Ras Shamra de la figure *b*. Nous avons restitué les armes, mais avec une quasi-certitude;

1) *Rivista degli Studi orientali*, 1967, p. 349.

2) *Le sautoir d'Atargatis et la chaîne d'amulettes*, 1947, p. 11. Le sautoir est un ornement commun à Ishtar et à Atargatis, ce qui souligne bien leur identité astrale.

on remarquera en particulier l'attache du bouclier visible sur le bronze. Dans d'autres de ces stèles, apparaît souvent une triade formée d'un dieu père, une déesse mère et un dieu fils. La déesse nue, Ashtart, la mère, placée au milieu y tient le premier rang. Elle y est nommée Qadesh ou Kent étant ici la déesse éponyme des villes syriennes de Qadesh, ou de Kent. Cette déesse nue au lion et aux serpents a aussi son correspondant exact à Ras Shamra ¹⁾. A droite, l'Ashtar des mêmes cités, le dieu père, son époux, y est toujours nommé Réshépou en égyptien. A gauche, se tient le dieu fils, ici Min, qui est en réalité fils d'Osiris et d'Isis. Min y est qualifié „le taureau de sa mère” : à la faveur de l'obscurité il a fécondé sa mère ²⁾. On établissait donc une certaine assimilation entre le couple d'Ashtar et Ashtart et celui d'Osiris et d'Isis. La „couronne blanche” est portée aussi bien par Réshéf que par Osiris. C'étaient des dieux qui l'un et l'autre descendaient aux Enfers et qui accordaient le salut. Une couronne osirienne apparentée à l' *ʔtf* peut être portée par Ashtart aussi bien que par sa sœur Anat qui descend sous la terre pour y alimenter les sources ³⁾.

Dans une tablette de Ras Shamra ⁴⁾, Réshéf est qualifié de „portier” (*ṭḡr*) de la déesse-Soleil Shapash à son coucher ; dans une autre ⁵⁾, il reçoit le titre de *ḥgb*, terme dans lequel M. Caquot reconnaît l'arabe *ḥaḡīb*, encore „le portier”. Il faut avouer que cette fonction de portier du soleil convient au dieu de la planète Vénus qui précède ou suit le soleil au moment où il franchit les portes des deux horizons.

Lorsque les tablettes à inscriptions étaient empilées dans des rayons, on ne voyait que la tranche. Dans l'une, particulièrement grande ⁶⁾, on pouvait y lire ces mots :

1) *Persica*, 3, 1967-1968, p. 19, fig. 6-7.

2) Vandier, *La religion égyptienne*, p. 202.

3) Une couronne blanche entre deux plumes d'autruche, portée par Ashtart dans une stèle du Louvre, publiée par M. Vandier, *La rev. du Louvre*, 19, 1969, p. 48, fig. 10. Anat est coiffée de même, dans une stèle du British Museum, Boreux, *Mél. syr.*, p. 673-687, fig. 4. Comme on le voit, il ne s'agit pas de la forme primitive de l'*ʔtf*, qui apparaît parfois dans la coiffure d'Ashtar (fig. 3 et p. 70).

4) Virolleaud, *Syria*, 28, 1951, p. 25.

5) *Le Palais royal d'Ugarit*, V, p. 11, texte 5, l. 2.

6) *Ugaritica*, V, p. 574.

„Sanctuaire de Réshéf (et) d'Ashtart
avec (= associée à) l'Ashtart (tournée) vers Mari (*Mr*).

Recette de la morsure de serpent”.

C'est la mention du fonds d'archives (une sorte d'ex-libris), suivie du titre de l'écrit. Nous apprenons ainsi qu'il y avait à Ugarit un temple de Réshéf ayant pour parèdres l'Ashtart du lieu et celle de Mari ¹⁾ à personnalité propre comme Qadesh et Kent. On verra là une preuve de plus de l'identité d'Ashtar et de Réshéf.

Ashtar en qualité d'étoile du matin aboutit à *Lucifer* en latin, et Réshéf à *Diabolus* dans la traduction de la Vulgate d'*Habacuc*, III, 5-6 ²⁾. Pour *Isaïe*, XIV, 12, Ashtar-Lucifer est *Hll*, „le Brillant”; il est dit „fils de Shaḥar”, „l'Aurore”, son père, alors que pour les Grecs Lucifer est fils d'Aurora, sa mère, filiations qui ne marquent du reste qu'une affinité. On vient de voir que, dans le texte que nous étudions, le Réshéf d'Ugarit est nommé Nergal en akkadien. Ces recoupements confirment l'identité Ashtar-étoile du matin = Lucifer = le Brillant-*Hll* = Réshéf = le Diable = Nergal, sans prétendre naturellement que toutes ces assimilations soient originelles, ni constantes, cela spécialement pour Nergal et pour *Diabolus*.

Parmi les autres dieux de la liste de Ras Shamra, dont plusieurs sont étrangers à la Phénicie, je remarque, à la ligne 29, que le nom du dieu-Mer, Yam, est rendu en akkadien par ^d*Tâmtum*, déesse-Océan. Yam était le maître de la Méditerranée encore rattachée à l'Océan occidental, comme le golfe Persique l'était à l'Océan oriental. A Tyr, Yam était appelé par les Grecs Océanos ³⁾.

La liste se termine, aux lignes 32 et 33, par les noms de ^dMA-LIK-MEŠ = *Mlkm*, „les dieux-Griffons”, et ^dSa-li-mu = *Šlm* qui nous est connu par „le poème des dieux gracieux et beaux” ⁴⁾ et par „la recette de la morsure de serpent”, qu'on vient de citer ⁵⁾, et son annexe ⁶⁾: Shaḥar et Shalim, „Aurore et Crépuscule”. Pour

1) Une ville du nom de *Mr* sans qu'on puisse affirmer qu'il s'agisse du célèbre site de Mari.

2) *Ugaritica*, V, p. 550.

3) *Rev. de l'hist. des rel.*, 164, 1963, 2, p. 135-136, fig. 1, en bas.

4) Herdner, *Corpus*, p. 100, l. 53.

5) *Ugaritica*, V, p. 566-570, l. 52.

6) *Ibid.*, p. 576, l. 18.

les Griffons, peuple divin dont le roi était le dieu-Griffon *Mlk*, j'en ai précédemment fait l'étude ¹⁾ et nous les retrouverons dans les pages qui suivent ²⁾. Le pluriel ici vise sans doute le roi et ses sujets. Il y avait parmi eux des griffons femelles, comme l'est généralement le griffon de Némésis qui fait tourner la roue du ciel ³⁾. Mais on ne nous montre jamais les jeunes griffons à bec d'aigle tétant leur mère: on la plaindrait. Le dieu-*Mlk*, comme tous les dieux à forme animale a évolué vers l'aspect humain. Il prend un corps d'homme avec une tête d'aigle et des ailes pendantes, surtout dans l'art hittite ⁴⁾. Dans son temple d'Oumm el-'Amed, près de Tyr, il paraît avoir eu une forme entièrement humaine, de même qu'à Palmyre où il s'est fondu en Malakbêl. A Ras Shamra, l'un des scribes des tablettes se nommait *'Ilmlk*, „un dieu (est) *Mlk*”.

Ce bref tableau des „dieux phéniciens” conduit à cette conclusion: ils sont extraordinairement humains. Ce caractère n'est pas originel, mais il n'a cessé de s'accroître. Ils vivent en humains, au milieu des hommes, et leurs actes influencent la vie humaine. „Ba'al engraisse (*mr'a*) les dieux et les hommes” ⁵⁾. Les dieux grecs se comportent de même depuis Homère. On peut se demander s'il n'y aurait pas eu une influence des premiers sur les seconds.

* * *

Ce livre est le produit de beaucoup d'échanges de vue; il a été l'objet de maintes retouches; c'est ainsi qu'on approche de la vérité. Je remercie tous ceux qui m'ont documenté ou m'ont fait part de leurs observations. Pour le Professeur Vermaseren, c'est chose déjà dite: sa part dans ce travail est trop évidente. Mes amis de Beyrouth, M. et Mme Maurice Dunand et le R. P. Tallon m'ont envoyé des photographies reproduites ici.

Charles Virolleaud s'est beaucoup intéressé à ce livre. Il m'a fait part de nombreuses observations. Il désirait en faire un examen

1) *Les tessères et les monnaies de Palmyre*, p. 390-394 et 438; *L'Ethnographie*, 1963, p. 16-32 „Le dieu-Griffon à Palmyre et chez les Hittites”.

2) P. 16-18, 29 et 129.

3) *Les tessères et les monnaies de Palmyre*, p. 387-394, fig. 9.

4) *L'Ethnographie*, 1963, p. 26-27, fig. 8-10¹.

5) II AB, VII, 50-51.

complet et approfondi sur la dernière épreuve. La mort, hélas, l'en a empêché.

Mon ami le Professeur André Caquot m'a fait profiter maintes fois de ses connaissances philologiques, spécialement pour l'ugaritique et l'hébreu. Il sait ma reconnaissance. Je remercie aussi M. Maurice Sznycer, chargé de recherches au C.N.R.S., et M. André Dubu, savant sumérologue, qui ont bien voulu me faire part d'utiles suggestions.

Remarques orthographiques

Pour faciliter la lecture, j'ai adopté les formes francisées des noms des dieux et des lieux, suivant un usage admis. Je n'ai employé des points diacritiques que lorsqu'on ne peut guère faire autrement, par exemple pour distinguer le Š dur (*tsadé*) ou les Ḥ et Ḥ (h dur et très dur). Pour les initiales des noms de 'Él, 'Élioun, 'Ashérat, 'Anat, 'Ashtar et 'Ashtart, qui reviennent à chaque page, je n'ai pas indiqué chaque fois que la première lettre est tantôt une aspiration à peine perceptible, un 'alef, dans Él et Ashérat, ou au contraire une gutturale forte, un 'aïn, dans Élioun, Anat, Ashtar et Ashtart. Je le dis une fois pour toutes, et il ne faudrait chercher aucune parenté philologique entre Él et Élioun. Le lecteur exigeant pourra lire „de 'Elioun", „de 'Anat", lorsque j'écris „d'Élioun" ou „d'Anat". Quand je transcris Él suivant l'hébreu, il lui sera loisible de lire 'Il suivant l'ugaritique et l'assyrien (*ilu*). Sur ces noms consacrés par l'usage, il y aurait bien d'autres critiques à faire, sur le *t* passé au *š* en hébreu, par exemple. Dans Réshéf, forme ségolée inspirée par l'hébreu massorétique, il est certain que la finale se prononçait *p*, et non *f*, à Ugarit. Mais le principal est d'être compris.

Dans de rares cas de vocalisation incertaine, je me suis contenté de transcrire les consonnes: c'est le squelette du nom. *Hll* est vocalisé par les Massorètes Hillél et les Septantes Ἡλλήλ; *Mlk* a donné Malik en akkadien et Malka à Palmyre. On pense généralement qu'à Leptis Magna, le *Mlk* d'Ashtart était nommé Milk-Ashtart, à l'état construit.

I
DIVINITÉS ASTRALES
DES TABLETTES DE RAS SHAMRA

I. LES DÉESSES KOSCHARÔT

Nous ouvrons ces études par une recherche sur des déesses nouvelles venues dans l'histoire des religions. On les ignorait ou on n'avait pas su les reconnaître avant les découvertes de Ras Shamra; les ouvrages de vulgarisation, dictionnaires et encyclopédies, n'en font encore presque aucune mention. Elles y auront leur place dorénavant. Ce n'est pas qu'elles aient à jouer un rôle très important dans la religion phénicienne, mais elles y posent des problèmes qu'il est intéressant d'examiner.

Ces déesses nous sont connues par trois tablettes de Ras Shamra, et par le verset 7 du psaume 68. Il faut y ajouter peut-être la mention, dans le livre V d'Eusèbe, de la divinité ou des divinités Χουσάρθις dont le dieu Thot (Taaut) (fig. 13) aurait exposé la doctrine ¹⁾. Cet écho, attribué à Porphyre, est trop lointain pour être utilement exploité. Une tablette ugaritique, très mutilée, du cycle de Ba'al et d'Anat ²⁾ nous entretient des amours de ce couple et de l'enfantement qui suivit. On y lit ces mots *hbl Kt[r]t*, „l'essaim” ou „le vol des Kosharôt”, qui conviendraient assez bien pour désigner la constellation d'étoiles dont nous parlerons par la suite. En la comparant avec la tablette beaucoup plus explicite de l'hymne à Nikkal et aux Kosharôt ³⁾, on pensera que ces déesses sont convoquées comme accoucheuses ou sages-femmes, car elles y arrivent avant la naissance. Dans la Légende de Danel (II D, II, 14-42)⁴⁾, le héros après avoir annoncé qu'„un fils est né pour lui” (*yld* au

1) Lagrange, *Études sur les rel. sémit.*, 2e éd., p. 404, et 417, n. 3.

2) IV AB, III 6*; Herdner, p. 52, n° 11, l. 6; Virolleaud, *Syria*, 17, 1936, p. 15.

3) NK, 5-6, 11, 15, 40, 50; Herdner, p. 102-104; Virolleaud, *Syria*, 17, 1936, p. 209-228.

4) II D, II, 26, 29, 30, 33, 35, 37, 40; Herdner, p. 81; Virolleaud, *La Légende de Danel*, p. 198-199.

parfait), et après avoir accompli certains rites, se rend „dans la maison des Kosharôt, les filles de *Hll*, les hirondelles” ; il égorge, et sans doute fait cuire, un bœuf pour elles, et il les fait manger et boire pendant sept jours. On ne sait comment ce nombre de jours avait fait penser à Dhorme ¹⁾ que ces déesses devaient être sept, intuition qui, depuis, s’est révélée fort perspicace. On ne nous dit pas si ces repas constituent une rémunération pour la tâche accomplie, ou leur entretien pendant leur labeur qui, dans ce cas, aurait lieu après la naissance.

D’après ces deux derniers textes, les „déesses Kosharôt” (*’ilht Ktrt*) sont des filles du „Brillant” (*Hll*), „le maître beau” (*b’l gml*), en qui nous reconnaissons Ashtar en qualité d’étoile du matin. Il s’agit sans doute d’une filiation réelle, non d’un simple affinité ²⁾.

On les y nomme *snnt*, „Hirondelles” ; ce mot a son correspondant exact en akkadien, en syriaque et en arabe ³⁾, or les textes des Pyramides nous apprennent que „les hirondelles sont des étoiles impérissables” ⁴⁾. Dans la conception osirienne, le pharaon défunt „ouvre son chemin” et descend avec Osiris, par l’horizon occidental, jusqu’à la grande île qui est au-dessous de la Terre, dans le Champ des Offrandes, île où est l’arbre de vie et „sur laquelle les dieux font voler les hirondelles”, c’est-à-dire passer les étoiles après leur coucher et leur descente sous l’horizon. Cette île du milieu du dessous de la Terre correspond au domaine d’Éa, où se trouve l’Apsou, pour les Mésopotamiens, à l’île d’Umnapishtim dans l’épopée de Gilgamesh, et pour les Phéniciens à la demeure de ÉI, à la Source des fleuves, située à la limite des deux Océans, oriental et occidental ⁵⁾.

Comme la déesse Shapash, le soleil, les Kosharôt vont au pays des Rephaïm et des ÉIīm, c’est-à-dire de ÉI et de son épouse (Élat = Ashérat) ⁶⁾. Elles se conduisent bien comme des étoiles : „elles descendent” dans les plantations du monde inférieur (*yrdt b’rgzm*) ; „elles gémissent” (*tdm*) en entrant dans le domaine des morts et

1) *Syria*, 18, 1937, p. 109.

2) Voyez p. 13-15 et 49. Nous ne croyons donc plus qu’ici *Hll* soit „le croissant de la Nouvelle Lune”, ni „le Maître du Croissant” (*b’l gml*).

3) Aistleitner, *Wört.*, p. 221, n° 1927.

4) Speleers, *Textes des Pyramides*, p. 149, verset 1216.

5) Herdner, *Corpus (CTA)*, p. 39, col. I, l. 5-6.

6) *Ibid.*, p. 43, l. 44-48 ; Virolleaud, *Syria*, 15, 1934, p. 238-239.

y sont avec É^l, littéralement „avec le Miséricordieux (ou le Bienveillant) au grand cœur” (*‘m Lzpn ‘il dḥ’id*)¹⁾. Ces plaintes paraissent semblables aux „gémissements de l’océan avec les étoiles” (*t’ant...thmt ‘mn kbkbm*), c’est-à-dire des étoiles lorsqu’elles s’enfoncent dans l’océan²⁾. Quant aux plantations de l’Au-delà, (*‘rgzm*³⁾, elles suggèrent un rapprochement avec „le Champ des souchets”⁴⁾ intimement lié au „Champ des offrandes” dans la conception égyptienne du monde inférieur, et avec „le Pré des asphodèles” de l’Hadès des Grecs, qui se rattache aux „Champs élyséens”. Le géant Orion y chassait le fauve, comme de son vivant⁵⁾.

Le thème de l’hymne à Nikkal et aux Kosharôt est le suivant: *Yrh* et *Nkl* s’unissent: aussitôt elle enfante. On appelle les Kosharôt pour l’accouchement. Ensuite on se préoccupe de régulariser la situation par un mariage. Les Kosharôt s’en vont enfin en disparaissant à l’horizon. L’hymne finale à ces déesses⁶⁾ se termine par une sorte d’acclamation à leur adresse:

45 „Voici dans ma bouche, leur nombre⁷⁾,
dans mes lèvres, leur compte⁸⁾:

Tlḥh et *Mlgh*, ho! (*y*),

Ttqt, avec celle-ci (*‘mh*), *Bq’t*,

Tq’t avec *Prbhḫt*,

Dmqt, la cadette des Kosharôt (*Ktrt*)”.

Le compte qu’on nous annonce se présente donc comme un comput digital. Si c’est bien une série de noms propres qu’il faut ici reconnaître, certains ne sont pas faciles à interpréter. *Prbhḫt*, même coupé en morceaux, ne peut s’expliquer par aucune racine

1) *Ibid.*, p. 103, l. 42-43.

2) *Ibid.*, p. 16, C, l. 21-22.

3) Cette plante est citée pour ses propriétés thérapeutiques dans la tablette de Ras Shamra dite traité d’hippiatrique, Virolleaud, *Syria*, 15, 1934, p. 76, B, l. 10, et p. 81-82.

4) Plantes de marais, de la même espèce que le papyrus (*Cyperus*).

5) *Odyssée*, X, 573-574, cf. Virolleaud, *Syria*, 17, 1936, p. 226, à propos de I *Rephaïm*, A, 8, où le mot au pluriel (*‘rgzm*) figure dans un texte ugaritique concernant le monde inférieur.

6) Herdner, *op. cit.*, p. 104; Virolleaud, *Syria*, 17, 1936, p. 225.

7) *spr*, „nombre”, Virolleaud, *La légende de Keret*, p. 74-75. Aistleitner, *Wört.*, p. 223, n° 1947, 4, propose „Aufzählung”, „Liste” (hébreu *séfer*, „un écrit”).

8) *mnt*, racine *mnh*, „compter”, d’où „choses comptées à part”.

sémitique. Les autres ont la terminaison de noms ou adjectifs féminins sémitiques. Nous comprenons: *Tlḫh*, „la Dotée”, de l’hébreu *šilluḫîm*, „dot”¹⁾; *Mlgh*, „la Riche”, de l’hébreu mishnique *melog*, „bien de la femme dont peut user le mari”; *Ttqt*, peut-être „la Silencieuse”, d’après l’hébreu *šātaq*, „faire silence”, et l’araméen ancien et d’Empire, *štq*, de même sens, avec de fortes réserves²⁾; *Bqṭ*, „la Conquérante”, racine *BQṭ*, „ouvrir”, d’où „conquérir”; *Tqṭ*, „Celle qui sonne de la trompette”, racine *TQṭ*, „souffler”, d’où l’hébreu *tēqiṭ*, „trompette”³⁾; *Dmqt*, „l’Aimable”, „la Bonne”, de l’akkadien *damīqtu*, de même sens⁴⁾. Cette dernière étant dite la plus jeune, il est probable que ces déesses sont nommées par rang d’âge.

Les deux premiers noms sont particulièrement curieux. Si notre explication est bonne, il s’agirait de noms inconnus en hébreu, mais forgés à l’aide de mots hébreux. Leur terminaison féminine *-h* est hébraïque; en ugaritique, on emploie dans ce cas la terminaison *-t*, comme dans les noms qui les suivent, sauf dans *Prbhṭ*, jusqu’ici inexplicable. Il semblerait que les deux premières des Kosharôt aient des noms palestiniens. On verra par le psaume 68 que les Kosharôt étaient connues en Palestine au I^{er} millénaire avant J.-C.

Il s’agirait donc d’une constellation de sept étoiles. Deux constellations de ce type sont particulièrement célèbres: les Pléiades et les Hyades, composées chacune de sept filles d’Atlas; on nous en dit les noms⁵⁾. Elles ne sont pas sans ressemblance avec les Kosharôt qui sont filles d’*Hll* en qui nous avons reconnu Ashtar; or il y a des

1) Ce rapprochement et le suivant m’ont été suggérés par le Professeur Caquot qui cependant comprend provisoirement cette ligne 47 autrement.

2) D’après une suggestion de Ginsberg, *Orientalia*, 8, 1939, p. 317 s. Malheureusement le mot hébreu paraît bien être un aramaïsme, et dans ce cas le *t* ugaritique ne saurait correspondre à un *š* araméen.

3) On pourrait songer aussi à l’akkadien *taqû*, „verser en abondance”, „dispenser richement”, d’où une idée de générosité.

4) Ces noms en *-t* sont comparables à celui de la fille de Shapash, *Phlt*, nom que M. Virolleaud traduit aujourd’hui „la Cavale”.

5) Les Pléiades, filles d’Atlas et de Pléione (de *πλέειν*, „naviguer”): Alcyone, Céléno, Électre, Maïa, Astérope, Mérope et Taygète. Les Hyades (de *ὑεῖν*, „pleuvoir”), filles d’Atlas et d’Éthérie (fille de l’Océan): Ambrosie, Eudoxe, Pasithoé, Coronis, Polixo ou Plexaure, Philèto ou Pytho et Tyché (nombreuses variantes).

raisons de croire que les Grecs ont parfois identifié ce dieu avec Atlas ¹⁾. Les Hyades ont des affinités avec les Koscharôt; les premières sont des nourrices qui ont élevé Bacchus; les secondes s'intéressent aux naissances. Pléiades et Hyades pleurent, les unes la mort de leurs demi-sœurs et de leur père; les autres, celle de leur frère; les Koscharôt gémissent en descendant dans le domaine des morts. Ces traits ne sont pas suffisants pour qu'on puisse proposer une identification; ils doivent néanmoins être retenus.

On remarquera que le nom de *Ktrt* n'a aucun caractère astral: de la racine *KTR*, „être habile", il signifie „les Habiles". Le dieu habile par excellence, le dieu-Ouvrier, *Ktr* = Koushôr n'a, à notre connaissance, aucune affinité avec les astres. D'après la tablette qui les associe à la déesse lunaire Nikkal, les Koscharôt sont des sages-femmes et des nourrices; pendant la nuit, à la voûte céleste, elles aident Nikkal à accoucher et elles s'occupent de l'enfant; leur tâche terminée, elles descendent à l'horizon occidental, dans le domaine des morts. Ces déesses ont-elles des parèdres masculins, les *Ktrm*, qui seraient d'autres étoiles? Un texte qui nous dit que les *Ktrm* sont „broyés" (*trḥṣn*) dans la maison de Yam ²⁾, c'est-à-dire dans la mer, le fait penser ³⁾.

Le Psaume 68 nous présente la planète Vénus resplendissant au milieu des *Ktrt* devenues en hébreu *Kšrt*. Pour Albright, ce psaume ne constituerait pas un texte suivi, mais serait un recueil d'*incipit* de très vieux poèmes de mythologie cananéenne. La présence des *Ktrt* sous la forme *Kôšârôt* en serait une preuve ⁴⁾. Ces *incipit* ont seulement été disposés par le psalmiste de façon à faire alterner des traits se rapportant à la puissance de Dieu avec d'autres se référant à sa bonté. Les versets 2 et 3 sont du premier type; les nos 4 à 7a, du second; puis, de 7b à 9, on revient au premier, et dans

1) *Rev. de l'hist. des rel.*, 169, 1966, 1, p. 44-49.

2) Herdner, *Corpus*, n° 2, p. 10, l. 20-21; Caquot, *Syria*, 35, 1958, p. 46.

3) Il ne faut pas oublier cependant que Phéniciens et Hébreux ont parfois employé le masculin en parlant de déesses, Lods, *Israël*, p. 292. Dans ce cas, les *Ktrm* ne seraient pas ici différents des *Ktrt*. En ugaritique, *ḫḫbm*, „les étoiles", au masculin, paraît de sens identique à *ḫḫbt*, au féminin.

4) W. F. Albright, „A Catalogue of Early Hebrew Lyric Poems", *Hebrew Union Coll. Annual*, 23, 1, 1950, p. 10; *Bull. of the amer. Schools of orien. Research*, 173, 1964, p. 51-53; S. Mowinckel, *Norsk teologisk tidsskrift*, 63, 1962, p. 203.

les versets 10 et 11, au second; 12 et 13 font de même pendant à 14, et ainsi de suite.

Les versets 6 et 7, après avoir fait ressortir la bonté d'Élohîm vis-à-vis des veuves, des orphelins et des „seuls”, ceux qui n'ont ni famille, ni amis, affirment sa puissance en ces termes:

„Il fait venir les Enchaînés (*'asyrym*) dans les Kosharôt (*bakk-wšârwt*);

Certes (ces) rebelles (*swrerym*) trônent (de) son éclat (*šâkenw šyḥâh*)”.

Nous avons montré précédemment que „les Enchaînés” étaient originellement les deux lions, étoile du matin et étoile du soir, tenus en laisse par divers dieux ¹⁾. Il s'agit de la planète Vénus, l'astre le plus brillant du ciel après le soleil et la lune. La référence à son éclat n'est donc pas pour nous étonner, et elle brille bien au milieu des étoiles. On nous dit que cet astre, sous la forme de lions se succédant à la voûte céleste ²⁾, est un „rebelle”, c'est-à-dire qu'il est en rébellion contre Élohîm, et on reconnaît qu'il „trône de son éclat”. Or c'est précisément la prétention de *Hll*, „le Brillant”, l'étoile du matin, qu'on savait être aussi l'étoile du soir: „Aux étoiles de Él, j'élèverai mon trône, je serai semblable au Très-Haut (Élyôn)” (*Isaïe*, XIV, 13-14). Si donc notre texte constitue le début d'un poème, il est à penser qu'on y trouvait le récit de la chute journalière des lions étoiles mis à mort sur l'ordre du Très-Haut.

Il faut reconnaître que cette évocation de la planète Vénus trônant au milieu des Kosharôt est assez favorable à une identification de ces dernières avec les Pléiades. Les présages babyloniens parlent souvent de cas où Vénus se trouve dans les Pléiades ³⁾.

1) *Les tessères et les monnaies de Palmyre*, p. 276-278 et 767; *L'Ethnographie*, „Le dieu-griffon à Palmyre et chez les Hittites”, 57, 1964, p. 19-32; *Rivista degli Studi orientali*, 1967, p. 346.

2) Le pluriel fait allusion au renouvellement journalier des lions, *Persica*, 3, 1967-1968, p. 28; *Riv. d. Stud. or.*, 1967, p. 353, fig. 6-7. Il faut distinguer deux stades dans l'évolution du mythe. Dans le premier, l'astre à forme de dieu-Lion (*Hll* = Ashtar) est frappé par le Très-Haut. Dans le second, le dieu est le maître des lions qui figurent l'astre, et ce sont eux qui sont mis à mort à l'apparition du jour, parfois par Ashtar lui-même. *Isaïe* se situe au premier stade, et le Psaume 68 au second.

3) Deimel, *Sumer. Lex.*, IV^e partie, vol. II, *Planetarium babylonicum*, p. 43, i; p. 51, 9, etc.

Les divinités nommées dans l'hymne à Nikkal et aux Kosharôt forment un groupe cohérent. On y trouve mention :

A. des dieux créateurs, les *'ilm* (l. 25), É^l, „le Miséricordieux”, (l. 44-45) et son épouse É^lat = Ashérat.

B. des principales divinités du ciel astral (sauf *'ttr*).

Le soleil, la déesse *Špš*, dont on nous fait remarquer l'absence, car la scène se passe la nuit (l. 3).

La lune représentée par le couple de *Yrḥ* et *Nkl*.

La planète Vénus, *'ttr* = le lion = „le Brillant” (*Hll*), père des Kosharôt. *'ttr* qui doit cependant être leur mère n'apparaît pas.

Un groupe d'étoiles, les Kosharôt.

C. des divinités du ciel atmosphérique.

Hrḥb, roi de l'été, peut-être le même que Môt.

B'l (l. 26), Ba'al, le dieu des nuées et de la foudre.

Pdry, fille de Ba'al, peut-être la foudre et l'éclair (l. 26), car elle est „fille de lumière”.

2. L'AUORE ET LE CRÉPUSCULE

Dans une récente étude de la revue *Persica* ¹⁾, nous avons décrit „le drame des deux étoiles du matin et du soir”, tel que l'imaginaient les populations de l'ancien Orient. La planète Vénus avait, pour elles, la forme d'un lion lumineux qui parcourait le ciel de l'Est à l'Ouest. Au lever de l'astre, il était l'étoile du matin. La clarté de l'aurore la faisait disparaître: le lion était, croyait-on, mis à mort par des émissaires de É^l et jeté au fond des Enfers. Il était puni de son orgueil, car son éclat, sa hauteur au firmament lui faisaient croire qu'il était semblable à É^l. C'est le thème de l'histoire de Lucifer, „Celui qui porte la lumière”, nom latin de l'étoile du matin. En punition de sa révolte, il est précipité dans l'Enfer sur l'ordre de É^l, Dieu dans l'Ancien Testament, et terrassé par l'archange Michel, *mî-kā-Él*, dont le nom signifie: „Qui (est) comme Dieu (É^l)?”.

Au lion étoile du matin qui était à Ras Shamra le dieu Ashtar, plus exactement *'ttr*, faisait primitivement pendant une lionne,

1) N° 3, 1967-1968, p. 10-36.

Ashtart, *'ttrt*, l'étoile du soir, épouse du dieu. Ce couple qui se partageait la royauté du ciel impliquait la croyance en deux étoiles distinctes, mais dès le III^e millénaire avant J.-C. et peut-être même le IV^e, on n'ignorait plus que la planète Vénus était un astre unique qui faisait le tour de la terre comme les autres astres, et que donc elle n'était qu'accidentellement étoile du matin et étoile du soir. La mort du lion, à l'apparition du jour, n'était qu'apparente: l'astre devenu invisible continuait en réalité sa course dans le ciel. On imagina alors que le lion mis à mort était aussitôt remplacé par un jeune lion qui lui succédait; il devenait l'étoile du soir, puis disparaissait à l'Occident, passait sous la Terre pour devenir à son tour l'étoile du matin, à l'Orient. Il était tué alors et recevait lui-même un successeur, de façon à former un cycle continu: il y avait autant de lions célestes que de jours.

On avait remarqué que la planète se comportait de façon toute différente lorsqu'elle était étoile du matin ou étoile du soir. Le matin, elle mettait fin à la fraîcheur de la nuit, et apportait la chaleur du jour; le soir, l'attitude était contraire. Mythiquement la chaleur du jour était représentée par un taureau ou des taureaux, la fraîcheur de la nuit, par des antilopes, des cervidés ou des lièvres ¹⁾. Les lions-étoiles dévoraient donc tour à tour les uns ou les autres, ou au contraire les conduisaient avec eux.

A l'origine Ashtar, le même que Hélél, „l'Éclatant", et que Lucifer, était donc le lion étoile du matin; c'était le dieu-Lion, *Λέων* en grec ²⁾. Comme il arrive toujours en pareil cas, le dieu a ensuite pris la forme humaine, en gardant d'abord certains traits du lion, corps d'homme et tête de lion, ou corps de lion et tête d'homme. Il a fini par devenir un dieu d'aspect entièrement humain accompagné d'un lion, l'étoile dont il est resté le maître.

Ashtar et Ashtart à forme entièrement humaine figurent sur des tablettes d'ivoire découvertes à Ras Shamra et actuellement au Musée de Damas: Ashtar tient dans ses bras un petit lion qui représente l'étoile du matin; une laisse lui en assure la possession; Ashtart a son aspect de déesse nue étoile du soir ³⁾. Sur une autre

1) *Persica*, 3, 1967-1968, p. 22-23, fig. 10-11.

2) *Rev. de l'hist. des rel.*, 169, 1966, I, p. 45-48.

3) *Persica*, 3, 1967-1968, p. 19-21, fig. 6-8.

de ces plaquettes, on reconnaît l'épouse de É!l, Ashérat, ailée, allaitant deux de ses fils divins debout à ses côtés. Nous en reparlerons à propos du panthéon de Byblos ¹⁾.

La connaissance de ce mythe, qui, d'après l'iconographie, remonte à la préhistoire de l'Orient ²⁾, nous a permis de reconnaître un phénomène céleste dans un texte de Ras Shamra d'une interprétation difficile ³⁾. Nous en avons proposé la traduction suivante: „[Voici venir] le jeune lion des sept filles, [apportant avec lui] le souffle des antilopes et des lièvres, aux portes à deux battants, dans le temple d'Anat" ⁴⁾. Le „jeune lion", disions-nous, paraît être l'étoile du soir apportant avec elle la fraîcheur de la nuit, la brise du soir comparée au souffle vital des antilopes et des lièvres. Le théâtre en est la voûte céleste, „la maison d'Anat", „dame des cieux élevés", aux abords de la porte de l'Occident, où disparaissent les astres, à l'horizon. Ce texte était donc pour nous une description du crépuscule.

Une meilleure connaissance des déesses Kosharôt, les sept filles de *Hu*, c'est-à-dire du lion étoile du matin, nous conduit aujourd'hui à comprendre autrement. Nous remarquons d'abord qu'au début de la phrase le verbe dont le lion est le sujet manque par suite d'une cassure; on peut donc le restituer autrement que nous l'avons fait. Il nous semble qu'il faille comprendre: „Le jeune lion aux sept filles [emporte, fait disparaître] le souffle des antilopes et des lièvres, aux portes à deux battants ⁵⁾ de la maison d'Anat", proposition que nous interprétons alors: „l'étoile du matin, père des sept filles (= *Hu* et les Kosharôt), fait disparaître la fraîcheur nocturne, (lorsqu'elle apparaît) à la porte orientale du ciel, (ouverte) à deux battants". La figure 7 montre cette porte ouverte avec ses vantaux sur les côtés, au moment où le soleil, Shamash en Mésopotamie, la franchit

1) Voyez ci-après p. 91-93, fig. 26. Hathor épouse égyptienne de É!l.

2) Cf. nos études „Les deux géants du jour et de la nuit", à paraître dans *Iranica Antiqua*, et „L'origine du mythe animalier de la planète Vénus", dans les *Mélanges de l'Univ. S. Joseph*, 44, 1968, p. 46.

3) Herdner, *Corp. tabl. alph.*, p. 15, l. 1-4; Virolleaud, *Syria*, 18, 1937, p. 86, mêmes lignes.

4) *Persica*, 3, 1967-1968, p. 22.

5) *kl'at tgrt*, littéralement „les deux de porte", comme *kl'at yd*, „les deux de main" („main" au singulier), VI AB, 4, 10; I* AB, I, 19-20 (*ydy*); V AB, A, 11 (*ydh*).

peu après l'étoile du matin. Il ne s'agit donc pas du crépuscule, mais de l'aube: *Hll*, étoile du matin et père des Kosharôt, y trouve sa place naturelle, et comme la suite est le récit des combats d'Anat, il est plus normal qu'ils commencent le matin, plutôt que le soir. On va voir de suite que le récit du combat de Ba'al contre le dieu-Mer, Yam, débute de même par une description de l'aurore.

La tablette III AB, C, de Ras Shamra ¹⁾ nous fait assister en effet à la chute d'Ashtar tué par les serviteurs de Él, à l'aurore: la déesse-Soleil, Shapash, va paraître et déjà sa lumière fait pâlir l'étoile du matin représentée par le dieu-Lion, Ashtar. Il va être précipité de la voûte céleste jusqu'au fond des Enfers. „l'Éclatant (*Hll*), fils de l'Aurore (*bn Šhr*)", qui „disait en son cœur j'élèverai mon trône au-dessus des étoiles de Él, je serai semblable au Très-Haut", Él le fait „descendre au sépulcre, au fond de la fosse" ²⁾. Le drame est présenté ainsi par la tablette de Ras Shamra:

15. [Voici que va paraître] Shapash (*Špš*), le flambeau des dieux. Elle élève la voix et [crie] (à Ashtar, le dieu de l'étoile du matin): „Écoute bien!

16. Il se vengera ³⁾ (= il va se venger), le Taureau Él, ton père, à la face du Prince-Mer (le dieu Yam), à la face du Juge-Fleuve (autre nom de Yam).

17-18a. Il ne t'écouterà pas le Taureau Él, ton père: certes, il arrachera le support de ton siège (= il te fera tomber); certes, il renversera [le trône] de ta royauté; certes, il brisera le sceptre de ta juridiction".

Ashtar sait sans doute que l'arrêté de Él est, comme on le lui dit, sans appel, et il s'y soumet immédiatement. Il n'oppose aucune résistance ⁴⁾.

18b. Et Ashtar répond:

19. „Il m'a saisi, le Taureau Él, mon père.

1) Virolleaud, *Syria*, 24, 1944-1945, p. 1-12; Gordon, *Ugaritic Manual*, n° 129; Herdner, *Corpus = C.T.A.*, p. 10, n° 2, col. III, l. 15-23.

2) *Isaïe*, XIV, 12-15.

3) *Yš'ir* est comparable à l'arabe *ta'ara*, „se venger", Caquot, *Syria*, 35, 1958, p. 46, n. 2.

4) Dans l'iconographie de cette mise à mort, on remarque souvent que le lion se laisse tuer sans opposer aucune résistance (par exemple, dans le décor des cuves de Tell Mardikh).

- Moi, [je n'ai pas] de maison pour moi [comme] les (autres) dieux, de parvis [comme les (autres) fils de
20. Qa]desh (Ashérat) ¹⁾. En lion, je descendrai dans ma tombe (*npš*). Les étoiles-*Kīrm* disparaissent (*trhšn*) ²⁾ dans la mai[son du Prince]-
 21. Mer (c'est-à-dire „dans la mer”), dans le temple du Juge-Fleuve (même sens)”. Il se venge le Taureau ÉL, son père, à la face du Prince-Mer,
 22. à la face du Juge-Fleuve. „Tu (= Ashtar) n'auras pas de pouvoir pour la royauté ³⁾, ni de femme pour toi ([*l*]*k*) comme les (autres) dieux,
 23. ni de servante comme les (autres) fils de Qadesh (Asherat). Et le Prince-Mer [(te) regardera], et le Juge-Fleuve [(t') observera], et il dira: „Ashtar. . .”.

La restitution de ces deux verbes est inspirée par *Isaïe*, XIV, 16, „ceux qui te verront te regarderont avec attention et t'observeront”. Les femmes, dont il est ici question, sont apparemment des concubines, car Ashtar avait une épouse légitime, Ashtart. Il est vrai qu'elle avait une très mauvaise réputation. Sous sa forme mésopotamienne Ishtar, elle était accusée par Gilgamesh de fomenter la mise à mort journalière de son époux lion, en lui tendant des trappes. Celui-ci est du reste, cité au même rang que les nombreux amants de la déesse qui, tous, auraient subi ses sévices.

Dans le morceau qui paraît suivre ⁴⁾, nous allons assister au combat

1) Sur la permutation des noms de *Qdš* et d'*'lrt*, Herdner, *Corpus*, p. 10, n° 16; *Persica*, 3, 1967-1968, p. 18.

2) D'après l'akkadien *raḥaṣu* „broyer”, „détruire”, Caquot, *Syria*, 35, 1958, p. 46. On pourrait traduire aussi: „Les étoiles-*Kīrm* se lavent” dans la mer, du verbe *rḥš*, d'après Aistleitner, *Wört.*, p. 291-292, n° 2504, cf. *Hymne homérique à la Lune*, vers 7, la Lune se couchant dans l'Océan y „lave son beau corps”. Nous verrons plus loin les *Kīrm* associés à la déesse Shapash, mais dans le poème des dieux gracieux et beaux les étoiles le sont sous leur nom ordinaire; on élève un sacrifice „pour Shapash la Grande et pour les étoiles (*kḫkbm*)”, Herdner, *Corpus*, p. 100, l. 54; Caquot, *Syria*, 36, 1959, p. 90-91.

3) Allusion à la tentative de royauté d'Ashtar, Caquot, *Syria* 58, 1935, p. 47. C'est sans doute ici Shapash qui parle.

4) III AB, A, Virolleaud, *Syria*, 16, 1935, p. 30-34; Herdner, *Corpus*, p. 11-12 (texte 2, col. IV).

d'Aliyan Ba'al contre la mer représentée par le dieu Yam qui est tué. Le témoin indigné en est Ashtart, apparemment ici la déesse de l'étoile du soir, la reine du ciel, qui brille au-dessus de la mer.

Ashtar, dont la vocation est d'habiter le ciel ou les Enfers, se plaint de ne pas avoir sur terre un temple où il puisse se reposer et se réfugier. Ceci était peut-être vrai à Ugarit, mais à Byblos ce dieu avait un temple très ancien et important ¹⁾. Peut-être cherchait-il seulement à apitoyer sur son triste sort. Nous avons proposé dans le précédent paragraphe de voir dans les *Ktrt* des étoiles; il semble que la forme masculine du même mot *Ktrm* doive aussi désigner des étoiles. Les Phéniciens qui voyaient les astres disparaître dans la mer, à l'occident de leur pays, croyaient volontiers, en effet, que les étoiles s'enfonçaient réellement dans les eaux et atteignaient par cette voie le monde inférieur. Il leur semblait qu'en pénétrant dans la mer, on pouvait atteindre les Enfers. Lorsqu'à la fin des fêtes d'Adonis, à Alexandrie, on jetait son simulacre dans la mer, il est probable qu'on voulait permettre à ce dieu de gagner „les bords de l'Achéron” ²⁾. Et lorsqu'on désirait lui faire parvenir les „jardins d'Adonis”, ces corbeilles de verdure plantée à son intention, on faisait de même ³⁾. Il est vrai qu'il y avait un autre moyen de les envoyer aux Enfers, c'était de les déposer dans un puits profond ou une source, qui par d'innombrables méandres correspondait avec la Source universelle, l'Apsou, situé au-dessous de la Terre, „à la limite des deux océans”.

Il semble que le lion étoile du matin, disparaissant du ciel, soit précipité dans la mer, „la maison de Yam”, pour, de là, atteindre „le fond de l'abîme”, le Shéol. La mise à mort du lion par les deux envoyés de É!l, si fréquente dans l'iconographie orientale ⁴⁾, n'est

1) Voyez ci-après le chapitre sur „le panthéon de Byblos”, p. 63, pl. IV-V.

2) Théocrite, Idylle XV, cf. p. 114.

3) Quand Môt sera tué, il descendra aussi dans la tombe (*bnpš*), dans la fosse (*bmhmrt*), Herdner, *Corpus*, p. 32, n° 5, I, l. 7-8; aux l. 14-15, on lit ces mots: *pnpš npš lb'im ihw*, que je serais tenté de traduire: „et alors la tombe (sera) la tombe des lions (ou des deux lions), l'océan”; et ensuite *hm brlt 'anhr bym*, „le désir du dauphin (est) cependant (d'être) dans la mer”. Môt serait, lui aussi, jeté dans la mer pour atteindre les Enfers.

4) *Persica*, 3., 1967-1968, p. 14, 3°, p. 16, 1°; et p. 28, 4°. Voyez ici fig. 4 et 6.

évoquée que par ces mots „Él m'a saisi". L'expression „la maison du Prince de la Mer" pour désigner la mer doit être comparée à celle de „la maison d'Anat" pour nommer la voûte céleste.

On remarquera que, dans la description de l'apparition de l'étoile du matin, celle-ci est désignée par le terme *kpr*, „un jeune lion" ¹⁾. C'est là un archaïsme. Le poète se représente l'étoile du matin s'élevant des Enfers, comme née le matin même. C'est l'ancienne conception de l'étoile du matin et de l'étoile du soir formant deux astres indépendants. La planète Vénus unifiée renaît après la mise à mort du lion étoile du matin et poursuit le tour de la Terre. Le lion qui apparaît à l'aurore est en réalité à la fin de sa course, et mériterait le nom de *lb'u* ²⁾; c'est un lion adulte, bien qu'il n'ait qu'un jour. Dans le premier texte cité, l'étoile n'est qu'un lion; dans le second, Ashtar est anthropomorphisé puisqu'il est question de son sceptre et de son trône, mais il continue à agir en lion.

Le lion étoile du matin est tué par l'aurore. Il ne saurait donc être question d'identifier Ashtar avec cette lueur qui suit l'aube. L'Aurore, *Šhr*, était un des „dieux gracieux et beaux" à Ras Shamra; c'était le fils d'une déesse Ashérat conçue à l'image de la Grande Ashérat de la mer d'Ugarit ³⁾. On pourrait se demander s'il n'était pas un des messagers envoyés par Él pour tuer le lion, c'est-à-dire primitivement Ashtar-Hélél. Il serait ainsi un prototype de l'archange Michel. On remarquera qu'on ne voit jamais le dieu-Soleil (ou la déesse-Soleil dont on ne possède aucune image) tuer directement le lion étoile du matin. Il est curieux qu'Isaïe ait pu nommer Hélél „fils de Shaḥar" (*bn Šhr*), d'autant plus que les tablettes de Ras Shamra disent implicitement qu'Ashtar est fils de Él et d'une Ashérat. L'expression „fils de l'aurore" ne marque qu'une affinité. L'étoile du matin et l'aurore se rattachent à la fin de la nuit. Les tablettes de Ras Shamra offrent plusieurs exemples d'un semblable emploi de *bn* et de *bnt*. Deux des filles de l'Aliyan Ba'al ⁴⁾ sont dites „fille de lumière" (Pidriya, *bt 'ar*) et „fille de l'abondance"

1) Hébreu *kefir*, „jeune lion".

2) Hébreu *lābī*, „lion", terme de sens différent du précédent, *Job*, 4, 11.

3) Herdner, *Corpus*, p. 100, ligne 53. Él possède dans ce texte deux déesses Ashérat, *Rev. de l'hist. des rel.*, 169, 1966, 1, p. 39-40.

4) Aliyan (*'alyn*) est un simple qualificatif: "le Puissant", Sznycer, *Semitica*, 13, 1963, p. 26-28.

(Ṭaliya, *bt rb*)¹⁾. Aliyan Ba'al, lui-même, fils de Él et d'Ashérat, est dit „fils du grain” ou „fils du blé” (*bn dgn*)²⁾. Mais, dans ce dernier cas, il y a plus qu'une affinité puisque ce dieu meurt à la moisson et paraît renaître lorsque germe le grain.

Malgré ses malheurs renouvelés journellement, Ashtar, dieu-Lion, était considéré comme un dieu important à Ugarit. Lorsque Ba'al est mort, c'est à lui que l'on pense pour régner sur le ciel, et après l'échec de sa tentative, il conserve la royauté sur „la terre de Él, sa totalité”³⁾. Lorsque le dieu-Lune Yarḥ projette de se marier, on considère qu'il a son mot à dire. On pourrait même penser qu'une de ses filles est offerte en mariage à Yarḥ sous le surnom d'*Ybrdmy*. On sait qu'Ashtar a sept filles à marier, les Kosharôt, et l'ainée conviendrait bien, en symétrie avec *Pdry* la fille ainée de Ba'al. Nous ne le pensons pas néanmoins car dans tous les passages où il apparaît comme le père des Kosharôt, Ashtar est toujours nommé *Hll*. Dans tous les autres textes ugaritiques, spécialement ceux où il est mis en concurrence avec Ba'al, il n'est jamais appelé autrement que *ʿtr*. Il nous semble donc qu'Ashtar, ainsi nommé, n'intervient dans le mariage de Yarḥ que pour approuver le choix proposé de *Pdry*⁴⁾.

Nous faisons ici allusion au poème de Ras Shamra consacré

1) Sur de semblables acceptions, Virolleaud, *Syria*, 16, 1935, p. 262. Sur le sens de *bn ʿilm* appliqué à Môt, cf. *Rev. d'Assyr.*, 1965, p. 92-93, „fils des dieux ÉL”, c'est-à-dire ÉL et Élat = Ashérat.

2) *Revue d'Assyriologie*, 1965, p. 93; *Rev. de l'hist. des rel.*, 169, 1966, I, p. 42; *Mélanges Jérôme Carcopino*, p. 272.

3) Caquot, *Syria*, 35, 1968, p. 46-47.

4) *Ibid.*, p. 48. Voici comment je propose de comprendre ce passage:

24. Hīrḥibi, roi de l'été, (s'adressant à Yarḥ) dit: „Pour

25. (être) le favori des *élm*, pour (être) gendre

26. de Ba'al, épouse Pidriya, fille de lumière,

27. — Je te présenterai à son père Ba'al —,

28. Ashtar sera d'accord (?), é-

29. pouse pour toi Ybrdmy (autre nom de Pidriya), [sa] fille, (= fille de Ba'al),

30. en cela, le Lion (= Ashtar), il incitera”.

Comme il est fréquent à Ras Shamra, on répète deux fois la même idée sous des formes différentes, et la même divinité apparaît successivement sous deux noms. Aux l. 24-25, le sens que je donne à *l*, „pour”, en supposant un verbe sous-entendu, „être” ou „devenir”, est inhabituel et dicté par le sens général plus que par la syntaxe.

aux noces de deux divinités lunaires, le dieu Yarḥ et la déesse Nikkal¹⁾. Tous les personnages mis en scène sont des astres ou, au moins, des habitants du ciel. Plusieurs traits éclairent nos textes.

La scène se passe avant le lever de la déesse Shapash; le poème place l'embrassement du couple des dieux lunaires „dans le coucher de Shapash" (*bsg špš*), c'est-à-dire „après le coucher du soleil" (l. 3) et c'est naturel. Aux lignes 28-30, l'expression „Ashtar consentira" (*yḡṣr ʿttr*) fait pendant, comme on l'a vu, „à cela le Lion incitera" (*bb lb'u y'rr*). Sous des termes différents la même idée est reprise. On en conclura qu'Ashtar et le dieu Lion ne sont qu'un. Aux lignes 41-42 Hélé (Hll) „l'Éclatant", père des déesses Kosharôt, est encore le même dieu sous un autre nom.

La tablette I AB retraçant le deuil d'Anat après la mort de Ba'al nous renseigne sur la façon dont la déesse Shapash, sous sa forme astrale, descend sous l'horizon³⁾. Si nous comprenons bien, l'astre se couche dans la mer⁴⁾ et le dieu Koushor, qui a un caractère marin⁵⁾, accompagne la déesse et la protège dans ce

1) Virolleaud, *Syria*, 17, 1936, p. 209-208; Herdner, *Corpus*, n° 24, p. 101-104.

2) Caquot, *Syria*, 35, 1958, p. 32, n° 3; *Rev. d'Assyr.*, 1965, p. 93.

3) Herdner, *Corpus*, p. 43, n° 7, VI, l. 44-52; Virolleaud, *Syria*, 15, 1934, p. 237-238; Caquot, *Syria*, 36, 1959, p. 97-99. Voici comment nous comprenons ce texte:

42. Certes, pour que tu manges

43. le pain des domaines de mort, pour que tu boives

45. le vin de la ténèbre, Shapash,

46. les Rephaïm (seront) au-dessous de toi;

47. Shapash, tu auras au-dessous de toi les Élnym (autre nom des morts).

47. Ta compagnie sera les Élim (Él et Ashérat). Ce sera les morts,

48. ta compagnie; les étoiles-Kṛm, ton association;

49. et Hss = Koushor, ta connaissance.

50. Dans la mer (= au passage dans la mer), le dragon à plusieurs têtes et Tannin,

51. Kṛ-w-Hss = Koushor, il (les) rejettera,

52. (puis) il s'en ira, Kṛ-w-Hss.

L'auteur se met à la place des Élim et des morts qui voyaient Shapash passer au-dessus de leur tête. Mais cette déesse et les étoiles passaient en réalité au-dessous, cf. *L'Ethnographie*, 1954, p. 41-42.

4) *T.M.P.*, p. 81, fig. 39 (planète Vénus), p. 109, fig. 66 (la lune) et n. 4.

5) Herdner, *Corpus*, p. 29, col. VII, l. 15-16, *Kṛ bn ym*, „Koushor, fils de Yam" ou „fils de la mer" (voir ci-dessus p. 14, n. 1, nos observations sur les acceptions de *bn*).

passage difficile. Cette tâche accomplie, „il s'en retourne" sur la terre (l. 49-52). Mais Shapash a d'autres compagnons qui poursuivent la descente avec elle: ce sont les étoiles devenues à ce moment visibles. Comme nous l'avons dit, nous pensons en reconnaître sous le terme *ktrm* (l. 48); elles aussi se couchent dans la mer ¹⁾. Après avoir traversé cet élément liquide, Shapash brillait au-dessus du pays des morts; „Shapash, les Rephaïm et les Élnym (sont) au-dessous de toi" (l. 44-46). C'est ainsi que la déesse passe tout à fait au-dessous de la Terre, à la soudure des deux Océans de l'Orient et de l'Occident, à la Source des fleuves, où demeurent Él et son épouse Ashérat, qu'on peut reconnaître sous le terme *'ilm*, „les ÉI" = ÉI et Élat (l. 47). A la fin de l'hymne à Nikkal et aux Kosharôt ²⁾, il semble que nous assistions à la même „descente" des étoiles, ici les Kosharôt au féminin, vers le pays des morts et la résidence de ÉI.

Nous voyons donc que la déesse Shapash se lève et se couche sous sa forme solaire ³⁾. Il doit en être de même d'Ashtart en qualité de déesse de la planète Vénus, mais il est plus difficile de fournir un exemple. Sur une tablette de Ras Shamra ⁴⁾, un certain moment est désigné ainsi: *k.t'rb. 'ttrt. šd. bt [.m]lk*, qu'on traduit généralement: „Quand Ashtart entre dans le champ de la maison du roi". Mais on n'a pas pris garde que les déesses n'ont pas coutume de rendre visite à des rois. On attendrait le mouvement contraire: Quand le roi se rend au temple d'Ashtart. Nous préférierions donc cette autre traduction qui serait plus en rapport avec le cycle astral d'Ashtart, déesse de la planète Vénus ⁵⁾: „Quand Ashtart entre dans le champ de la maison du (dieu-) *Mlk*", c'est-à-dire du dieu-Griffon ⁶⁾. Dans

1) En Égypte, on enseignait que les étoiles habitaient la voûte liquide du ciel, qui était la déesse Nout.

2) Herdner, *Corpus*, p. 103, l. 42-44.

3) La déesse passe aussi au zénith et brûle la végétation en été: „La lumière des Élim, Shapash, elle chauffe l'aridité des cieux (alors) dans la main du fils des Élim, Môt", Herdner, *Corpus*, p. 40, n° 6, II, l. 24-25.

4) Shaeffer-Violleaud, *Le Palais royal d'Ugarit*, V, 1965, p. 7, texte n° 4, l. 10.

5) On se souvient qu'Ashtart, d'abord déesse de l'étoile du soir, est devenue dès une époque très ancienne la maîtresse de la planète Vénus unifiée, *Persica*, 3, 1967-1968, p. 12.

6) *L'Ethnographie*, 57, 1963, p. 22-23.

le temple qui lui était dédié à Oumm el-Amed, près de Tyr, il était appelé „le *Mlk* d'Ashtart" ¹⁾ et une inscription de Leptis Magna le nomme, „le *Mlk* d'Ashtart la Grande (déesse) de Leptis (*'lpqî*)" ²⁾. A Ras Shamra, on nous dit que „*Mlk* (est tourné) vers Ashtart" (*Mlk 'ttrth*) et que „*Mlk* (est) en Ashtart" (*Mlk b'ttrt*) ³⁾; nous voyons en effet le dieu tourné vers la déesse et à côté d'elle dans le décor de la coupe d'or de Ras Shamra ⁴⁾ et sur un cylindre-sceau ⁵⁾. Il est donc bien naturel qu'Ashtart rende visite à son serviteur. Il semble même que ce soit un de ses fils, car en Mésopotamie *Ma-lak*, ainsi vocalisé, est qualifié de *mâr sîpri*, „fils messenger" d'Ishtar ⁶⁾.

Pour comprendre la signification astrale de cette visite, il faut se souvenir que *Mlk* est en réalité un dieu multiple. L'iconographie nous a appris que les griffons formaient tout un peuple; dans la tablette du „panthéon d'Ugarit", ils apparaissent sous la forme *Mlkm*, „les *Mlk*" ⁷⁾. Leur principale colonie habitait au bord oriental du monde, à l'endroit où les astres se lèvent ⁸⁾. Grâce à leurs ailes ils les aidaient à sortir du monde inférieur et à s'élever dans le ciel. C'est donc à cet endroit que la planète Vénus, l'astre d'Ashtart, va les rencontrer, dans „le champ de leur maison", c'est-à-dire dans leur pays. „Quand Ashtart entre dans le champ de la maison de *Mlk*" est simplement une façon imagée de dire: „Quand Vénus apparaît à l'horizon"; à ce moment on doit lui faire des offrandes. Comme nous l'expliquerons dans un article d'*Iranica Antiqua*, c'est la scène que nous voyons sur le vase susien d'Hasanlu, mais ici l'inspiration est plus archaïque: c'est le dieu, et non la déesse, qui représente l'étoile du matin à son lever.

Cette interprétation est confirmée par une autre tablette de

1) Dunand-Duru, *Oumm el-Amed*, p. 184-196.

2) Donner et Röllig, *Kanaanäische und aramäische Inschriften*, 1962-1964, n° 119 (I, p. 22; II, p. 124).

3) Virolleaud, *Ugaritica*, V, p. 565, l. 41, et p. 570, 8; p. 576, l. 17.

4) *Persica*, 3, 1967-1968, p. 27, fig. 13, scènes 1-2.

5) *L'Ethnographie*, 57, 1963, p. 26, fig. 8. Le dieu-Griffon a pris ici l'aspect d'un homme-Griffon.

6) Knut Tallqvist, *Akkadische Götterepitheta*, p. 359. *L'Ethnographie*, l.c., p. 26 et p. 23, n. 4. Littéralement: „fils du message".

7) Nougayrol, *Ugaritica*, V, p. 45, l. 32 (^dMA.LIK.MEŠ); Herdner, *Corpus*, p. 110, l. 11 (*mlkm*).

8) *Les tessères et les monnaies de Palmyre*, p. 390-394.

Ras Shamra ¹⁾. On y lit au début: „Quand Ashtart entre dans la caverne de la maison de *Mlk*” (*k t'rb ʿttrt hr* [. .] *bt Mlk*). La „caverne” du pays des griffons trouve un écho dans la littérature grecque. Hérodote, relayé par Pline ²⁾, se souvenait encore que les dieux-Griffons, gardiens de l'or, habitaient „près de la caverne d'où sort l'Aquilon”. C'est évidemment là que Vénus les retrouve à son lever (fig. 33 et note p. 129-130).

Il faut remarquer que le verbe *'rb* ³⁾, „entrer”, „rentrer”, présente une certaine ambiguïté. Quand on dit, sans préciser davantage, qu'un astre „rentre”, cela veut dire qu'il disparaît sous l'horizon occidental, qu'il se couche. En assyrien, un *erēb šamši* est un coucher de soleil. Ici on précise qu'Ashtar „rentre” dans une certaine région qui nous paraît être à l'horizon oriental, ce qui nous fait croire à un lever de Vénus. Le second texte cité nous dit qu'à ce moment on fait des offrandes, évidemment à la déesse. Cela s'explique bien à son lever, et n'aurait aucun sens à sa disparition.

Les tablettes citées mentionnent deux groupes de divinités qui, à la suite d'Ashtart, „entrent dans la maison du (dieu-)Griffon”, ici sans autre précision (*bt. Mlk*). Ce sont les *Gtr* (*Gtrm*) et les Réshéf (*Ršpm*). Si l'on admet la traduction proposée, ce serait des étoiles dont le lever suit celui de Vénus. Cette explication serait favorable à la suggestion d'Aistleitner qui propose de voir dans *Gtrm* une variante de *Ktrm* ⁴⁾. Le nom de *Ršpm*, „les étincelants”, conviendrait bien à des étoiles. Rien n'indique une parenté avec Réshéf, roi des Enfers. Il en est de même pour le dieu Koushor (*Ktr*) par rapport aux Kosharôt (*Ktrt*) et aux Kosharîm (*Ktrm*).

A son coucher Ashtart a un rôle particulier; elle est la protectrice

1) Gordon, *Ugaritic textbook*, p. 21, n° 5, l. 1-2; Herdner, *Corpus*, p. 116, n° 33, l. 1-2.

2) Hérodote, III, 116; IV, 13-16, Pline, *Hist. nat.*, VII, 2, 2; II, 46, 2.

3) Sur ce verbe construit avec l'accusatif, Virolleaud, *Le Palais royal d'Ugarit*, p. 105; en sémitique et en égyptien, M. Cohen et Yoyotte, *Comptes rendus du Groupe ling. d'études chamito-sémitiques*, 8, 1957-1960, p. 13-16 et 24; communications de M. Virolleaud du 23 nov. 1955 (7, p. 45) et du 4 janv. 1958 (8, p. 27).

4) *Wörterbuch der ugaritische Sprache*, p. 71, n° 711. La transcription syllabique est *Ga-ša-ru*, *Ugaritica*, V, n° 137, IV a, 15, p. 248, et IV, b 13, p. 249; *ktr*, hébr. *kšr*. Philon de Byblos transcrit le nom de dieu Χουσώρ (*Xpυσώρ* corrigé en *Xουσώρ*), *Fragm.* II, 9.

de la mer. De la côte phénicienne et des monts du Liban, on voit l'étoile du soir luire toujours au-dessus de la mer: l'étoile du matin est à l'opposé en face de la mer, „à la face” (*lḫn*). Les Phéniciens ont imaginé que la déesse de l'étoile du soir était „la protectrice née” ¹⁾ de la mer, et aussi des marins. Elle soutient le parti de Yam contre Ba'al et Anat ²⁾. Les contes égyptiens, à peine postérieurs aux tablettes de Ras Shamra, vont plus loin. Yam, devenu *P3 ym*, „Celui de la mer” en égyptien, est en désaccord avec les dieux de l'Égypte. Seule trouve grâce devant lui sa compatriote, Ashtart: il s'en éprend et l'épouse ³⁾.

Cette conception des astres qui se couchent dans la mer est proprement phénicienne. On ne la trouve ni en Mésopotamie, ni en Israël, ni en Égypte. C'est de Phénicie qu'elle est venue en Grèce et à Rome. Par contre, l'idée que les morts habitent le dessous de la Terre paraît d'origine égyptienne. Elle est inconnue en Israël et en Mésopotamie où les morts descendent dans un habitat situé dans le corps même de la Terre. Mais en Égypte, même, la croyance que la barque solaire fait le tour de la Terre en voguant sur la nappe d'eau céleste qui l'entoure, c'est-à-dire les déesses Nout supérieure et Nout inférieure ⁴⁾, a fait place dès le Moyen Empire à une conception différente. Pendant la nuit, le soleil traversait d'immenses cavernes situées dans le corps même de la Terre, le séjour des morts. La barque de Ré voguait sur un fleuve qui les parcourait et qui était conçu à l'image du Nil ⁵⁾. Le soleil s'enfonce donc dans la terre à son coucher et en sort à son lever ⁶⁾. En Mésopotamie, l'Épopée de Gilgamesh a adopté une solution mixte: le soleil rentre bien dans la Terre à son coucher, mais il en ressort

1) Le mot est de Gustave Lefebvre, *Comptes rendus de l'Académie des Inscr. et B.-L.*, 1946, p. 500 et 503.

2) Rivalité de Ba'al et du Prince-Mer, Herdner, *Corpus*, p. 5 s., n° 2, voyez ci-dessus; Anat conquiert l'or contre Yam, Virolleaud, *La déesse 'Anat*, p. 50 s; *Comptes rendus de l'Académie des Inscr. et B.-L.*, 1946, p. 502.

3) Lefebvre, *loc. cit.*, p. 496-498; G. Posener, La légende égyptienne de la mer insatiable, *Annuaire de l'Inst. de Philologie et d'Hist. orient. et slave*, 13, 1953, p. 461-478.

4) *L'Ethnographie*, 1954, p. 41, fig. 4-5.

5) J. Vandier, *La religion égyptienne*, p. 107-109.

6) Maspéro, *Hist. anc. des peuples de l'Orient class.*, Les origines, 1895, p. 197, figure, „la barque solaire s'enfonce dans la montagne de l'Occident”.

presque aussitôt pour en éclairer la face inférieure où habitent des personnages divins, Sidouri, la cabaretière, le Noé sumérien et son batelier, mais non les morts. Il y a là des vignobles qui conviennent bien à ces personnages, une île où se trouvent la Source des fleuves et la Plante de vie, mais aucune population de défunts. Les Phéniciens y faisaient habiter les Élim.

Comme nous l'avons dit, ces idées sur le coucher du soleil et des autres astres dérivent de l'observation journalière. Les Phéniciens ayant la mer à l'Occident, les voyaient se coucher toujours dans la mer; ils ont conclu qu'ils s'y enfonçaient. Pour les Égyptiens, les Mésopotamiens, les Susiens, ils disparaissaient dans un horizon formé de déserts et de montagnes. Il leur semblait que les astres percutaient la montagne, mais ils ont imaginé que, contrairement à

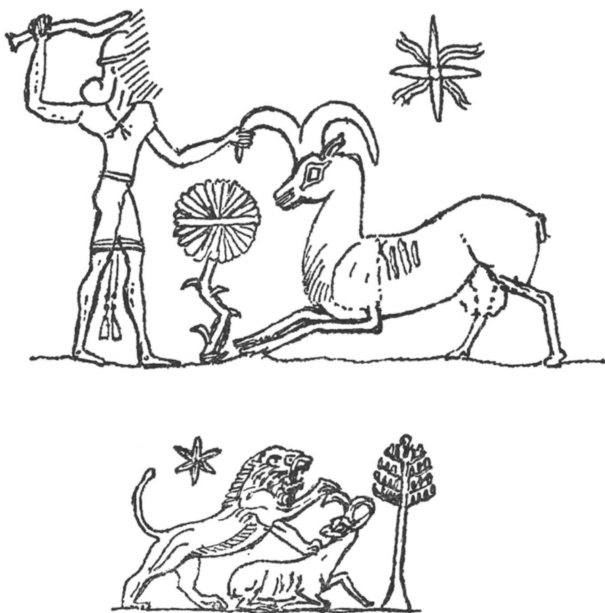


Fig. 1. Scènes de l'aurore, d'après des cylindres-sceaux assyriens du XIII^e siècle avant J.-C., n^{os} 599 et 602 de la Pierpont Morgan Library. Scène 3 de la coupe de Ras Shamra.

Ashtar sous la forme humaine ou sous celle du lion étoile du matin tue l'antilope de la nuit, avant le lever du jour. Dans le ciel, l'étoile du matin. A terre, symbole de la végétation renouvée par l'antilope.



742

Fig. 2. Combinaison des deux scènes de la figure précédente, d'après les empreintes d'un cylindre de Nuzi, n° 742, et d'un cylindre assyrien du Xe siècle avant J.-C.

Ashtar différencié du lion devenu son animal attribut lui est associé dans la mise à mort de l'antilope. Dans le n° 742, Ashtar est ailé ce qui est rare (dans le n° 741, même scène sans les ailes). Tête d'une antilope déjà dévorée. L'étoile du matin est représentée par un petit globe posé sur la tête du lion. Dans le cylindre assyrien, il faut reconnaître, sur le dos d'Ashtar, un pan frangé du vêtement plutôt qu'une aile.

E. Porada, *Nuzi*, 742, et P. Amiet, *Rev. d'assyriol.*, 62, 1968, p. 27.

ce qui se passe pour les avions, celle-ci s'ouvrirait pour les laisser passer. Sous la forme mésopotamienne de l'épopée de Gilgamesh et sous celle égyptienne, tout à fait indépendante, du Livre des Morts, ils ont cru à un tunnel emprunté par le soleil.

* * *

Ces descriptions de l'aurore et du crépuscule ou ces allusions littéraires au mythe de la planète Vénus sont utilement complétées par d'innombrables représentations graphiques.

Voyons d'abord l'apparition de l'étoile du matin dans le ciel nocturne, avant le jour. Cet astre est censé mettre fin à la fraîcheur de la nuit : le lion étoile du matin ou Ashtar sous la forme humaine ¹⁾

1) Lorsqu'il s'agit de documents assyriens ou mésopotamiens nous employons le nom d'Ashtar pour la commodité, mais en reconnaissant que le dieu de l'étoile du matin, puis de la planète Vénus unifiée devait avoir un nom différent à l'Est de l'Euphrate. Le nom d'*štr*, *štr*, *tr* est ouest-sémitique et arabe.



Fig. 3. Le poignard d'or de Byblos et son fourreau. Figure d'Ashtar, sur le manche, et scènes de l'aurore, sur le fourreau. Dussaud, *L'art phénicien du II^e millénaire*, 1949, p. 38, fig. 5; Dunand, *Fouilles de Byblos*, II, pl. 118, 2.

tue l'antilope ou les antilopes de la nuit, en présence de la végétation renouvée par la fraîcheur nocturne (fig. 1)¹). En réalité Ashtar à forme humaine n'est autre que le lion. Sa transformation n'est qu'un cas particulier de l'évolution habituelle des formes divines. On a néanmoins des exemples où les deux scènes sont réunies: Ashtar et „son lion” agissent de concert (fig. 2).

Le décor du fourreau d'un poignard d'or du temple d'Ashtar, dit Temple aux obélisques, à Byblos, fournit une version plus complexe en combinant deux faits successifs la mise à mort de l'antilope et celle du lion qui fait suite (fig. 3). Le sujet central représente le lion étoile du matin qui s'apprête à dévorer l'antilope de la nuit, et qui en même temps est tué par le serviteur de Él ou du Très-Haut. Suivant le procédé de la frise²), on a soudé deux scènes que le lecteur doit séparer:

1. Le lion étoile du matin dévore l'antilope de la nuit,
2. Le même lion est mis à mort à l'apparition du jour.

Le décor d'une cuve de Tell Mardikh³) représente de la même manière la scène de la mise à mort du lion soudée à la suivante, le lion s'apprêtant à dévorer le taureau du jour après le coucher du soleil (fig. 4).

On remarquera dans les deux cas la façon rituelle de tuer le lion en lui enfonçant un glaive ou une flèche dans l'anus⁴).

1) Sur ces cas de dédoublement entre le dieu à forme humaine et son animal hypostase, puis attribut, *Les tessères et les monnaies de Palmyre*, p. 402-403.

2) *Les peintures de la synagogue de Doura-Europos*, p. VIII, 146-147 et 177, 4.

3) *Rivista degli Studi orientali*, 1967, p. 343-344.

4) *Ibid.*, p. 345. Voyez ci-après, fig. 6.



Fig. 4. Scènes de l'aurore et du crépuscule combinées, dans le décor d'un bassin en calcaire de Tell Mardikh, P. Matthiae, *Missione arch. ital. in Siria*, II, 1966, pl. XLVII, registre inférieur.

Frise à diviser en deux scènes. De gauche à droite :

1. Le serviteur de É!l tuant le lion étoile du matin à l'apparition du jour.
2. Le lion étoile du soir menaçant le taureau du jour, après le coucher du soleil.

La double scène du fourreau est accompagnée à gauche d'une figure masculine sur un âne. On ne saurait dire s'il s'agit d'Ashtar ou d'un serviteur de ce dieu, comparable au valet d'écurie d'Ashérat qui dans les tablettes de Ras Shamra selle son âne ¹⁾ : „Qdš-w'Amrr, il bâte l'âne, il harnache le poulain” ²⁾, il s'avance „comme une étoile aux devants” pour conduire Ashérat vers la demeure de É!l au-dessous de la Terre. A droite de la scène du lion mis à mort, un autre personnage conduit un cynocéphale qui s'apprête à chanter un hymne au soleil levant. Ce thème d'origine égyptienne était depuis longtemps connu en Proche-Orient asiatique ³⁾. Ces gros babouins y sont devenus des petits singes musiciens ⁴⁾.

On voit ensuite un chien qui est le compagnon et l'auxiliaire d'Ashtar et d'Ashtart ⁵⁾, et un poisson, symbole de la déesse ⁶⁾.

Un cylindre-sceau syro-hittite du II^e millénaire avant J.-C.

1) Virolleaud, *Syria*, 13, 1932, p. 131-132; Herdner, *Corpus tab. alph.*, p. 25, n° 4, IV, l. 8-26.

2) *Rivista degli Studi orientali*, 1967, p. 358, fig. 10.

3) L. Delaporte, *Catalogue des cyl. orient. de la Bibliothèque Nationale*, pl. XXIX, n° 434, cynocéphale accroupi devant le soleil, cylindre mésopotamien.

4) *Persica*, 3, p. 13, fig. 1.

5) *Riv. d. Studi orient.*, l.c., p. 347-348, fig. 1-2.

6) *Les tessères et les monnaies de Palmyre*, p. 437, autres références p. 806, „Poissons”.



Fig. 5. Empreinte d'un cylindre-sceau syrien du II^e millénaire avant J.-C., représentant l'aurore, peu avant le lever du soleil, sous sa forme la plus évoluée.

De gauche à droite, on reconnaît:

1. Le lion étoile du matin, menaçant.
2. Un cynocéphale prêt à saluer le Soleil à son lever.
3. Le dieu Ashtar.
4. L'étoile du matin.
5. Un griffon assis sur une nuée en forme de torsade.
6. Les taureaux de la chaleur dont l'un s'apprête à charger contre la végétation.
7. Un poisson symbole d'Ashtart.

représente la scène de l'aurore sous une forme différente et plus évoluée (fig. 5) ¹⁾. Non seulement Ashtar y a une forme entièrement humaine, mais le lion étoile dont il est issu et dont il s'est séparé a lui-même subi une anthropomorphisation partielle: il est devenu à son tour un homme à tête de lion. Il en est de même d'un des taureaux de la chaleur.

La scène se situe peu avant le lever du soleil. L'antilope ou les antilopes de la nuit ont été précédemment massacrées: il n'en est pas fait mention. Le lion révolté et menaçant va être tué, tandis qu'un cynocéphale s'apprête à chanter au lever du soleil. On voit encore l'étoile du matin luire au firmament. Un griffon posé sur une nuée ²⁾ du ciel vient d'élever l'étoile du matin ³⁾ et se prépare à soutenir de même de ses ailes le soleil dans son ascension ⁴⁾. Les deux taureaux vont régner tout le jour: l'un est devenu un dieu à

1) Contenau, *La glyptique syro-hittite*, fig. 173; Six, *Syria*, 6, 1925, p. 209, fig. 9.

2) Six, *loc. cit.*, p. 207 (nuée en forme de tresse).

3) Voyez la scène 2 de la coupe de Ras Shamra, *Persica*, 3, p. 27, fig. 13.

4) Le dieu-Griffon à Palmyre et chez les Hittites, *L'Ethnographie*, 57, 1963, p. 16-32.



Fig. 6. Empreinte d'un cylindre-sceau présargonique de la Syrie du Nord, d'après E. Porada, *Pierpont Morgan Library*, n° 62 (p. 11 et pl. X).

Shor Él muni de cornes ordonne à son serviteur de tuer le lion étoile du matin. A droite, la porte de l'horizon oriental par où va se lever le soleil. Sur le geste de la main gauche du serviteur, voyez *Rivista degli Studi orientali*, 1967, p. 345. Au-dessus de la scène la lune et quelques étoiles indiquent la fin de la nuit. Serpents célestes dans le haut. Devant Shor Él, il y avait probablement un guéridon chargé de vases avec des chalumeaux pour y boire.

tête de taureau, l'autre demeuré dans sa forme primitive s'apprête à encorner la végétation ¹⁾.

Il faudrait ici passer en revue les représentations de la mise à mort du lion étoile du matin, de Hélél, sur l'ordre de ÉL. Elles seraient nombreuses et variées ²⁾. Une des plus curieuses est fournie par un cylindre-sceau présargonique de la Syrie du Nord (fig. 6). On y voit ÉL muni de cornes donnant à son serviteur l'ordre de tuer le lion étoile de matin. Ce personnage lui enfonce un épieu dans l'anus comme dans les exemples précédents.

Ces scènes de l'aurore (fig. 1-6 et 9¹) sont très différentes de celles du lever du soleil qui fait suite. Ces dernières apparaissent assez souvent sur les cylindres mésopotamiens. On y voit Shamash, le dieu soleil, une harpé dentée à la main, franchissant la montagne de l'horizon oriental ou passant entre les deux sommets. Les portes de l'orient sont ouvertes à deux battants et leurs gardiens, le guetteur et le verrouilleur ³⁾, apparaissent parfois sur les côtés ⁴⁾.

1) *Persica*, 3, fig. 15-17 et 20-21. Le taureau de la chaleur à corps d'homme et à tête de taureau, fig. 1.

2) Voyez par exemple *Persica*, 3, 1967-1968, p. 100, fig. 1, 3 (scène 4) et 19; *Rivista d. Stud. orient.* 1967, p. 352-354, fig. 5-8, pl. I, fig. 1.

3) *Inv. des inscr. palm. de Doura-Europos*, nouv. éd., 1939, p. 21-22.

4) Voyez par exemple L. Delaporte, *Annales du musée Guimet*, 1909, p. 17, pl. II, n° 27, ici fig. 7, ci-après.



Fig. 7. Le lever du soleil d'après un cylindre-sceau mésopotamien, L. Delaporte, *Annales du Musée Guimet*, 1909, p. 17, et pl. II, n° 27.

Shamash s'élève au-dessus de la montagne de l'horizon oriental. La porte du ciel lui est ouverte par ses deux gardiens, le guetteur et le verrouilleur. Sur les côtés, des cèdres de la Forêt des Cèdres, sur des monts.

Sur un cylindre hittite du musée du Louvre, on a cependant groupé les scènes des deux moments : Ashtar, un fouet à la main, s'élance le premier sur un char traîné par les taureaux de la chaleur ; derrière lui, Shamash s'élance à son tour après être passé entre deux dieux montagnes à la barbe vénérable ¹⁾.

Les représentations du lion étoile du soir tuant le taureau ou les taureaux de la chaleur du jour sont extrêmement nombreuses de l'époque préhistorique à l'époque romaine. Ce sont les scènes 7 et 8 de la coupe d'or de Ras Shamra ²⁾. On y remarque l'aigle céleste, l'oiseau du Très-Haut, présidant la scène. Nous donnons ici deux autres exemples de la même disposition (fig. 8) ³⁾.

Des moules à pâtisserie de Mari offrent deux décors qui permettent de placer en symétrie la scène d'Ashtar tuant un cervidé, tenant lieu ici de l'antilope, et la scène du lion dévorant le taureau après le coucher du soleil (fig. 9). On remarque le chien d'Ashtar noté sur le fourreau de Byblos (fig. 3).

1) *L'Ethnographie*, 57, 1963, p. 26-28, fig. 10¹; *Syria*, 40, 1959, p. 145, fig. 1.

2) *Persica*, 3, 1967-1968, p. 27, fig. 13.

3) A. Moortgat, *Zeitschrift für Assyriologie*, 13 (47), 1941, p. 50-88, a réuni des exemples de ces scènes pris dans la glyptique assyrienne. On y trouve, le dieu tuant l'antilope, fig. 7-9 (avec une harpe, étoile, aigle), 13-14, 16-17 (avec un arc, étoile); le lion étoile du matin terrassant l'antilope, fig. 27 (étoile), 32, 34-37 (dans la fig. 23, un daim est substitué à l'antilope, aigle); lion et dieu réunis, fig. 1; le lion étoile du soir dévorant le taureau, fig. 12; le messager du dieu du ciel tuant le lion étoile du matin qui a terrassé l'antilope, fig. 12. Erlenmeyer, *Orientalia*, 28, 1959, pl. XLI, 35 (lion, antilope, aigle).

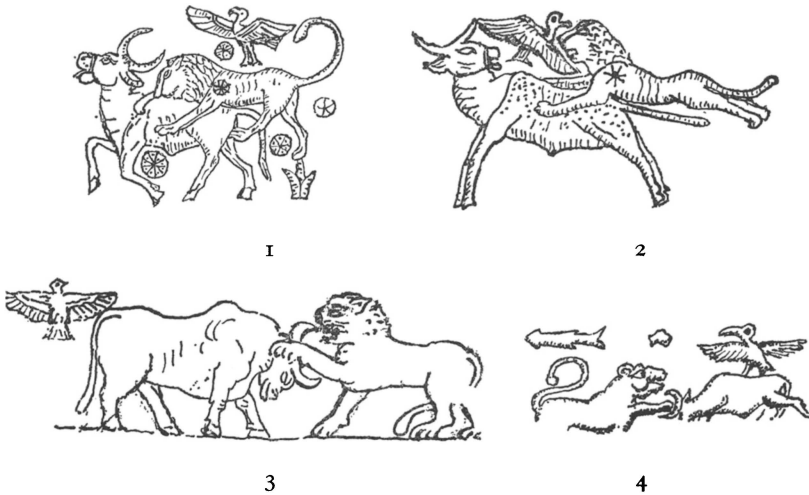


Fig. 8. Scènes du crépuscule: le lion étoile du soir terrasse le taureau du jour en présence de l'aigle céleste.

1-2. d'après les reliefs de la coupe d'or de Ras Shamra (*Persica*, 3, p. 27, fig. 13, scènes 8 et 7).

3. d'après les sculptures d'une pyxide en ivoire de Tell Douweir, du XIV^e siècle avant J.-C. (Dussaud, *L'art phénicien*, p. 103, fig. 65).

4. partie du décor d'un cylindre-sceau de Ras Shamra, *Ugaritica*, V, vignette du titre. Le poisson est un symbole d'Ashtart.

La symétrie que nous avons ici obtenue artificiellement en rapprochant deux objets, à très souvent été réalisée par les artistes eux-mêmes de façon à former un cycle soit du jour et de la nuit, soit du mythe de l'étoile du matin et de celui de l'étoile du soir ¹⁾.

M. Amiet, conservateur en chef des Antiquités Orientales du Louvre, veut bien nous autoriser à publier une photographie (pl. I) d'une plaque de bronze du Louvre connue seulement par des croquis plus ou moins exacts ²⁾. Nous datons cet objet phénicien du XIV^e siècle avant J.-C. La provenance indiquée est Tyr.

Dans le registre du haut, l'artiste nous montre les premières heures de la nuit, mises en symétrie avec les dernières. Le lion étoile

1) Voyez notre étude sur „les origines du mythe animalier de la planète Vénus”, *Mélanges de l'Univ. S. Joseph*, 44, 1968, p. 42.

2) Perrot et Chipiez, III, p. 813, fig. 565; Pottier, *Ant. assyr.*, p. 136; Dussaud, *L'art phénicien du II^e millénaire*, 1949, p. 102, fig. 64; H. Frankfort, *The Art and Architecture of the Ancient Orient.*, p. 151.

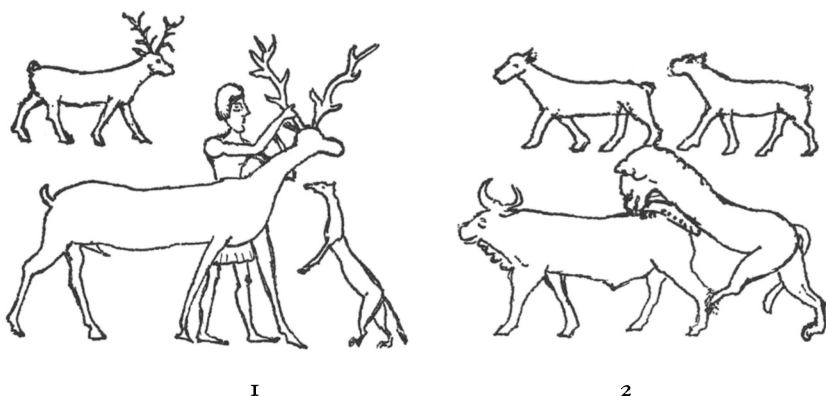


Fig. 9. Scène de l'aurore et scène du crépuscule dans deux moules à pâtisserie de Mari de la première moitié du II^e millénaire avant J.-C., d'après Parrot, *Syria*, 18, 1937, pl. XII, 3-4.

1. Ashtar en qualité de dieu de l'étoile du matin tue un cervidé symbole de la fraîcheur de la nuit. Il est assisté par son chien.

2. Le lion étoile du soir dévore le taureau de la chaleur du jour. Le daim et les veaux qui défilent dans le haut marquent le renouvellement journalier de ces animaux symboliques.

du soir dévore le taureau de la chaleur du jour avec l'aide d'un guépard qui tient lieu du chien, l'auxiliaire habituel d'Ashtar et d'Ashtart. C'est là une fantaisie de l'artiste, qui rappelle que de son temps on utilisait parfois, à la chasse, des guépards en guise de chiens. Faisant pendant, l'antilope de la fraîcheur nocturne est étranglée aussi par un guépard qui remplace encore le chien de la planète Vénus ¹⁾. Suivant le procédé de la frise ²⁾, le lion devenu à ce moment étoile du matin, qui est l'acteur principal du drame, n'a pas été ici répété. Il ne paraît qu'une fois au début du registre. Ce sont les scènes 3 et 8 de la coupe de Ras Shamra. Comme dans celle-ci, le champ est garni d'éléments végétaux rappelant que la végétation est l'enjeu du cycle. On retrouve dans la coupe les grandes cornes recourbées de l'antilope; les deux guépards, dont on remarque les colliers, ne se voient que sur la plaque de bronze.

Le registre inférieur nous fait assister à la mise à mort du lion étoile du matin, son châtiment, sur l'ordre du Très-Haut. Le lion a

1) *Rivista degli Studi orientali*, 1967, p. 347-348, fig. 1-2.

2) *Les peintures de la synagogue de Doura-Europos*, p. VIII, 146-147 et 177, 4; *Rivista degli Studi orientali*, 1967, p. 344.

tué l'antilope de la nuit dont le cadavre gît à ses pieds. Un griffon se jette sur le lion qui n'oppose aucune défense comme de coutume, et il le tue. Nous ne connaissons qu'un autre exemple dans lequel l'émissaire du dieu du ciel soit un griffon, mais nous savions depuis longtemps que le griffon, le *mlk*, était un serviteur du dieu du ciel ¹⁾.

On remarquera derrière chacun des lions, vers le haut, un petit cercle en pointillé qui représente l'étoile qu'il symbolise.

Au-dessous de ces trois scènes une plante stylisée à la manière phénicienne rappelle la Plante de vie qui est au centre du mythe. C'est un abrégé de la scène 1 de la coupe de Ras Shamra. Le rapprochement entre cet objet et le présent bronze indique son époque: le XIV^e siècle avant J.-C., et peut-être sa vraie provenance: Ras Shamra ²⁾. Même virtuosité dans les deux sculptures, même habileté à rendre le mouvement des animaux et les attitudes compliquées.

Terminons par cette observation: les artistes qui ont représenté le mythe animalier de la planète Vénus pendant quarante siècles dans une zone de dispersion considérable, allant de la Mer Caspienne à l'Égypte, n'ont pas travaillé pour les archéologues de l'avenir. Ils ont pris des libertés au profit de leur art. Le lion et la lionne pour figurer les deux étoiles varient peu; encore pouvons-nous citer un exemple dans lequel le lion est ailé. Le taureau du jour est très stable. Mais les animaux que nous appelons pour la commodité „les antilopes de la nuit” varient beaucoup de races: on y reconnaît toutes les variétés de bouquetins, de gazelles, de mouflons,³⁾ et même de cervidés. Il en est de même des chiens, et l'on vient de voir qu'ils peuvent être remplacés par des guépards. Cette variante est due peut-être à une influence égyptienne, car le guépard de chasse est très fréquemment représenté dans les objets du tombeau de Toutankhamon. Le lièvre d'Orient aux immenses oreilles ⁴⁾ peut devenir un vulgaire lapin en Occident ⁵⁾.

1) *Les tessères et les monnaies de Palmyre*, p. 270, 390-394; *L'Ethnographie*, 1963, p. 16-32. Voyez „note complémentaire”, p. 129-130.

2) M. Cl. Schaeffer a constaté à plusieurs reprises que le site avait été l'objet de fouilles clandestines anciennes. Le bronze que nous étudions était au Musée du Louvre, dès le Second Empire, A. de Longpérier, *Musée Napoléon*, pl. XXII, 4.

3) *Persica*, 3, 1967-1968, p. 24, fig. 12, mouflon de Perse bien caractérisé.

4) F. Petter, *Zeitschrift für Säugetierkunde*, 26, 1961, p. 3, fig. 1.

5) *Persica*, 3, p. 23, fig. 11, lièvre; p. 22, fig. 10, lapins.

II

TRAITS DE MYTHOLOGIE PHÉNICIENNE D'APRÈS PHILON DE BYBLOS

1. LE TRÈS-HAUT CRÉATEUR DE L'HOMME À BEYROUTH

Philon de Byblos, qui écrivait vers la fin du Ier siècle de notre ère ou le commencement du IIe ¹⁾, a laissé une histoire des débuts de l'humanité dans laquelle il utilise des sources plus anciennes et des traditions qu'il a recueillies à Byblos et sur la côte phénicienne. Ses informations, parfois précieuses, sont livrées sans aucun examen critique et assez maladroitement liées bout à bout pour donner l'aspect d'un récit continu. Il nous appartient de les examiner une à une pour juger de leur valeur ²⁾.

Après avoir décrit un certain nombre de générations et les auteurs d'inventions diverses, la dernière étant „l'usage des simples, les remèdes contre les animaux vénéneux et les incantations”, il ajoute: „A l'époque de ceux-ci arriva (ou naquit) un certain Élioum ou Élioun, nommé Très-Haut, et une femme nommée Bêrouth, qui habitaient aussi près de Byblos. De ceux-ci naît Épigeios Autochtone que plus tard on nomma Ouranos...; il lui naît une sœur des mêmes parents, qui aussi fut nommée Gê... Leur père, le Très-Haut, ayant terminé (sa) vie dans une lutte avec des bêtes féroces, fut divinisé; à lui, ses enfants consacrèrent des libations et des sacrifices” ³⁾.

1) D'après Suidas, Philon serait né vers le milieu du Ier siècle après J.-C. et vivait encore au temps d'Hadrien (117-138), cf. Sznycer, *Supplément du Dict. de la Bible*, VII, s.v. „Philon de Byblos”, col. 1351-1354.

2) *Mélanges Jérôme Carcopino*, p. 287-288.

3) Philon de Byblos, *Fragm.* II, 13; Karl Mras, *Eusebius Werke*, Achter Band: *Die Praeparatio evangelica*, Berlin, 1954; (Akademie-Verlag), 43, I, p. 46, κατὰ τούτους γίνεται τις Ἐλιοῦμ (variantes Ἐλιουμ, Ἐλιουν), καλούμενος Ὑψιστος, καὶ θήλεια, λεγομένη Βηρούθ· οἱ καὶ κατῴκουν παρὶ Βύβλον· ἐξ ὧν γεννᾶται Ἐπίγειος Αὐτόχθων (ou ἡ Αὐτόχθων), ὃν ὕστερον ἐκάλεσαν Οὐρανόν· ... γεννᾶται δὲ τούτῳ ἀδελφὴ ἐκ τῶν προειρημένων, ἥ καὶ ἐκλήθη Γῆ· ... ὃ δὲ τούτων πατήρ ὁ Ὑψιστος ἐν συμβολῇ θηρίων τελευτήσας ἀφιερῶθη, ᾧ χάς καὶ θυσίας οἱ παῖδες ἐτέλεσαν.

Pour retrouver dans ce texte les informations anciennes reçues par l'auteur et les commentaires ou les modifications qu'il y a ajoutés pour les besoins de son récit, il faut en examiner chaque partie.

Le début: „A l'époque de ceux-ci arriva (ou naquit) un certain Élioum ou Élioun nommé Très-Haut" nous met en présence du Dieu-Créateur. L'Ancien Testament nous a appris en effet que 'Élyôn, „Très-Haut", est le même que 'Él ¹⁾, 'Élohîm ²⁾ et Yahwé ³⁾. Un grand nombre de fois ce nom est employé seul pour désigner Dieu. Il s'ensuit que les premiers mots constituent évidemment une cheville introduite par l'auteur pour lier son récit à ce qui précède. Dans le texte original, le Très-Haut apparaissait certainement à l'origine du monde. On devait lire au début une expression comme *berê'sit*, „Au commencement", de la Genèse (I, 1), ou ἐν ἀρχῇ de l'Évangile de Jean (I, 1), de même sens: „A l'origine des temps, il y avait Élyôn". „Nommé Hypsistos", „Très-Haut", est évidemment une glose de l'auteur qui traduit un nom sémitique en grec. Il rejoint ici la Septante.

Le nom d'Élyôn est transcrit en grec par l'auteur Ελιουμ ou Ελιουν, suivant les manuscrits. Nous pensons que cette transformation de l'ô long de l'hébreu en son adouci *ou* indique que l'auteur travaillait sur un texte en phénicien ou, plus probablement, utilisait des renseignements exprimés dans cette langue. La variante *m* ou *n* en final est sans importance: elle s'explique par une réaction du grec en présence des finales sémitiques.

Après nous avoir présenté Élioun-Très-Haut, Philon de Byblos l'associe à „une femme nommée Bêrouth". Le nom de Βηρούθ étant exactement celui qu'emploient les auteurs grecs pour désigner la ville de Beyrouth, on ne peut hésiter à y reconnaître une déesse éponyme. De toute évidence ce couple avait son temple à Beyrouth et c'est dans cette ville que l'auteur en a recueilli l'image qu'il nous transmet. A Beyrouth, Élioun se substitue exactement à Él, à Byblos. Même situation prééminente, même rôle de créateur. L'un et l'autre sont les fondateurs de leur ville à l'origine du

1) *Gen.*, XIV, „Él-Élyôn".

2) *Psaumes*, LVII, 3; LXXVIII, 56, „Élohîm-Élyôn".

3) *Ibid.*, VII, 18; XLVII, 3, „Yahwé-Élyôn".

monde. Selon la tradition giblité rapportée par Philon de Byblos, Éli-Kronos a entouré sa maison d'un mur et fondé la première ville du monde, Byblos en Phénicie (Fragm. II, 17, début). Nonnos a recueilli à Beyrouth même la tradition opposée suivant laquelle „Béryte est à l'origine de la vie”, „la demeure des hommes contemporains de l'Aurore”¹⁾. Nonnos ne dit pas le nom du fondateur. Philon de Byblos permet de suppléer à ce défaut d'information en nous apprenant le nom du dieu créateur à Beyrouth, Élioun. Cette origine du renseignement est importante à noter car elle nous oriente vers la patrie d'un des informateurs anciens de Philon de Byblos, Sanchoniathon. Le couple d'Élioun et Bêrouth présentés comme les dieux créateurs dans leur ville a évidemment un caractère archaïque qui permet de considérer ce renseignement comme authentiquement très ancien. A l'époque de Philon de Byblos, les grands dieux de Beyrouth étaient Poseidon et la Tyché, Astarté-Atargatis. Nous le savons par la numismatique et Philon de Byblos en était aussi informé, car il dit qu'Éli-Kronos donna Beyrouth à Poseidon (II, 25). Il n'ignorait pas non plus qu'Astarté avait détrôné les anciennes déesses de la Phénicie, les Ashérat représentées par des arbres ou des troncs d'arbres, ou même un simple poteau²⁾. C'est sous cette forme qu'il faut nous représenter l'ancienne déesse Bêrouth, épouse d'Élioun.

Après nous avoir présenté ce couple des dieux créateurs à Beyrouth, l'auteur ajoute „qu'ils habitaient aussi près de Byblos”. Demeurant lui-même à Byblos, il est évidemment l'auteur de ce commentaire: il connaissait près de sa ville un temple d'Élioun-Hypsistos et d'une ancienne divinité parèdre qu'il a peut-être un

1) *Les Dionysiaques*, I, XLI, 14-51, éd. Teubner, 1858, II, p. 230-231, et 1911, II, p. 316-317; trad. Marcellus, Lacroix Comon, 1856, V, p. 157-161; F. Didot, 1956, p. 341-342; *Bull. de la Soc. fr. des fouilles arch.*, 1925-1926, p. 83. Tyr avait certainement la même prétention: Ézéchiel, XXVII, 13, s'en fait l'écho en disant que son roi était „en Éden, le jardin d'Élohim”, „le jour où il fut créé”, et Nonnos en révélant que Tyr est née avec Αἰών, l'Univers, voir ci-après, p. 43, n. 4. Philon de Byblos dit comment cette fondation a été faite: après la conquête de l'île et de ses *sacra* par Ousô (*Mél. de l'Univ. S. Joseph*, 41, 1, 1965, p. 6 s.). Le Très-Haut (Élioun) y a fait bâtir des cabanes et Ousô a fourni aux habitants des vêtements en peau de bête, comme le fit Élohim pour Adam et Ève (*Gen.*, III, 21).

2) *Rev. de l'hist. des rel.*, 169, 1966, 1, p. 40-42.



Fig. 10. Zeus Très-Haut ("Υψιστος), d'après une sculpture découverte à 300 m. à l'Est de Gébail, près de l'église de Mâr Y'aqoub (*Byblos et l'Égypte*, pl. I). Ce dieu est le même que Ba'al Shamîm mentionné dans une inscription de Byblos du XI^e siècle avant J.-C., ou plus probablement au X^e, et Élioun, „Le Très-Haut”, qui d'après Philon de Byblos, II, 13, „habitait près de Byblos” avant la venue de Éli, c'est-à-dire y avait un temple très archaïque

peu hâtivement identifiée avec l'archaïque déesse Bêrouth. Ici l'archéologie nous vient en aide. Un piédestal de statue découvert à 300 m. „à l'Est de Gébeil”, ancienne Byblos, „en dehors de la ville” ¹⁾ porte une dédicace en grec à Zeus Très-Haut, Διὶ Ὑψίστῳ. Sur le devant de cette base en forme d'autel, on voit un buste du dieu, de face. Il porte une barbe et ses attributs sont un foudre et un long sceptre ²⁾. A l'emplacement où ce monument a été découvert Renan a noté les vestiges d'une ancienne construction ³⁾ qui appartenait probablement au temple de ce dieu, vu par Philon de Byblos. Rien n'indique que ces ruines aient été antérieures aux époques hellénistique et romaine. L'auteur devait savoir cependant que le culte d'Élioun était beaucoup plus ancien à Byblos. Une inscription phénicienne du site ⁴⁾ remontant au X^e siècle avant J.-C., peut-être au XI^e, mentionne en effet „Ba'al Shamîm et Ba'al Gébal et la totalité des dieux de Byblos, (dieux) saints”. Or

1) Dunand, *Fouilles de Byblos*, I, p. 30, n° 1141.

2) Dussaud, *Rev. arch.*, 1896, I, p. 299-304; Ronzevalle, *Rev. bibl.*, 12, 1903, p. 405-406. Voyez fig. 10, ci-dessus.

3) E. Renan, *Mission de Phénicie*, pl. XIX.

4) Dunand, *Fouilles de Byblos*, I, p. 30, n° 1141; *Revue biblique*, 1930, p. 321 s.; voir le chapitre ci-après sur „Le panthéon de Byblos”, p. 62 et 72.

on sait que Ba'al Shamîm n'est qu'un nom nouveau d'Élioun¹). L'incise relative introduite par Philon de Byblos dans son texte est donc facile à expliquer: il savait qu'il y avait „aussi” à Byblos, une „maison” = un temple, primitivement dédié à Élioun. Dans la pensée de l'auteur, Bêrouth y a suivi son époux.

Nous en arrivons à une affirmation plus grave et qui nous paraît d'origine: d'Élioun et de Bêrouth naquit „Épigeios-Autochtone” ou „Épigeios dit aussi Autochtone”. Il est évident que l'auteur traduit ici un nom sémitique comme il l'a fait pour Élioun qu'il a rendu par Hypsistos.

Ἐπίγειος, formé d'ἐπί et de γῆ, veut dire „(Qui est) sur terre”. Αὐτόχθων, de αὐτός et χθών, „terre”, „sol”, se traduit „celui (du) sol”. Ces noms définissent l'Homme, mais l'auteur ne nous dit pas le nom sémitique d'où il est parti. Nous constatons seulement que, dans les deux mots grecs que ce nom lui a suggérés, l'élément essentiel lui a paru la terre, le sol. Or c'est précisément celui que nous trouvons dans le nom d'*'ādām*, „l'Homme”, et aussi „le premier homme”, Adam. Quelle que soit sa racine réelle, le mot évoque aussitôt celui d'*'adāmāh*, „la terre”, „le sol”, „la contrée”. Adam voudrait dire „de la terre”, „du sol”, et ceci concorde avec les détails que donne la Genèse sur sa création. Philon de Byblos ne pouvait traduire ce nom mieux qu'il a fait. Nous devons donc comprendre: „D'Élioun et de Bêrouth naquit l'Homme”, c'est-à-dire le Premier homme, alias Adam. Comme on le voit, ce couple divin se substitue à Élohîm (*Gen.*, I, 26) ou à Yahwé Élohîm (*Gen.*, II, 7), avec cette différence que celui-ci n'enfante pas l'homme mais le fabrique. A Ras Shamra, au XIV^e siècle avant J.-C., Él était considéré comme le „père de l'Homme ou d'Adam” (*'ab 'adm*)²), comme il était le père des dieux; la mère en était Ashérat (*'Aṯrt*) ou la Grande Ashérat de la mer. Toutefois l'ambiguïté du sens des racines BNH et BR' dans les langues sémitiques, „enfanter”, „construire”, „fabriquer”, „créer”, empêche de dire si cette maternité s'est exercée par les voies naturelles, ou par fabrication

1) *Mélanges K. Michalowski*, 1966, p. 554 et 556; *Mélanges Jérôme Carcopino*, 1966, p. 277-287.

2) Aistleitner, *Wört.*, p. 7, n° 83 (six exemples dans I *Keret*).

avec de l'argile. C'est un point que nous examinerons plus en détail dans une prochaine étude.

Mais revenons à notre texte. Philon de Byblos, après avoir mentionné la naissance d'Épigeios Autochtone, ajoute: „que plus tard on nomma Ouranos”, „Ciel”, et qu'il eut des mêmes parents une sœur nommée „aussi” Gê, „Terre”. Nous avons ici une de ces chevilles grossières dont l'auteur a le secret: il s'agissait d'amener Ouranos et Gê dont il avait besoin pour introduire l'histoire de Kronos (= É!l) dont les auteurs grecs font un fils d'Ouranos et de Gê: il n'a rien trouvé de plus adroit que de nous dire que l'Homme devint plus tard le Ciel! Mais ceci n'est qu'une question de présentation. Pour le fond, il subsiste que l'auteur considère Ciel et Terre comme des enfants d'Élioun et de Bêrouth, comme l'Homme lui-même; c'est dire que ces dieux sont les créateurs du ciel et de la terre. On y verra un correspondant de Genèse I, 1: „Élohîm créa (ou enfanta, *bârâ'*) les cieux et la Terre”.

Notre conclusion est donc que Philon de Byblos a utilisé ici un texte apparemment très ancien, dû peut-être à Sanchoniathon de Beyrouth, qu'on peut rétablir à peu près ainsi: „Au commencement, Élioun et Bêrouth créèrent l'Homme, et le ciel et la terre”. Ceci n'est ni israélite, ni ugaritique, ni grec naturellement, mais serait assez bien le début d'un récit de la création apparemment propre au milieu cananéen de Beyrouth.

2. BA'AL TUÉ PAR DES BÊTES FÉROCES

Le texte de Philon de Byblos prend fin d'étrange manière. „Leur père, le Très-Haut, nous dit-il, ayant terminé (sa) vie dans un combat de bêtes féroces, fut divinisé; à lui, (ses) enfants (Épigeios-Ouranos et Gê) consacrèrent des libations et des sacrifices”. L'auteur a bien senti le ridicule de ce dieu créateur dévoré par des bêtes féroces, mais il n'a pas voulu manquer l'occasion de nous montrer que les dieux de la Phénicie étaient des hommes divinisés après leur mort suivant la doctrine évhémériste ¹⁾. C'est évidemment lui qui a ajouté de son cru que le Très-Haut avait été divinisé après sa mort et que ses enfants lui avaient voué des sacrifices. Le texte

1) Lagrange, *Études sur les rel. sémit.*, 399 s. et 463-465.

originel qui ignorait cette doctrine ne disait certainement rien de semblable; volontairement ou involontairement Philon de Byblos l'a mal interprété. Le renseignement reçu devait se réduire à ceci: un dieu dont le nom pouvait se confondre avec celui d'Élioun fut tué dans une lutte contre des bêtes féroces. Il s'agit d'un mythe et apparemment d'un dieu mourant et ressuscitant. Il ne doit pas être très difficile à retrouver, car dans le panthéon phénicien, comme dans tout autre, les dieux qui périssent ainsi sont très peu nombreux. Certes, à l'époque de Philon de Byblos, un des dieux les plus populaires en Phénicie était Adonis tué par un sanglier, alors qu'il chassait dans le Liban, mais son histoire était trop connue pour que l'auteur ait pu parler de „bêtes féroces” au pluriel, et faire allusion à „ses enfants”, chacun sachant bien qu'il était mort à la fleur de l'âge, sans postérité. On savait aussi qu'il n'était pas le créateur de l'homme, ni le Très-Haut. De plus, ses noms d'Adonis et de Tammouz ne prêtaient pas à confusion avec celui d'Élioun.

Il nous faut rechercher dans des sources plus anciennes un dieu oublié ou mal connu à l'époque de Philon de Byblos. La légende d'Anat et d'Aliyan Ba'al nous le fournit. Les tablettes de Ras Shamra nous ont appris qu'Aliyan Ba'al fut tué par des bêtes féroces, les Dévorants (*'aklm*, *'qqm*), contre lesquels il combattait ¹⁾. Ces êtres fantastiques ont le corps d'un buffle à garrot proéminent, avec „une face de ba'al” ²⁾. Nous savons de plus qu'il est permis de parler des enfants d'Aliyan Ba'al: il a mis au jour trois filles, *Pāry*, *Ṭly* et *'Aršy*, et un fils au moins (*Mt*) ³⁾. Ensuite „il a connu de nouveau la vierge Anat, la plus gracieuse de ses sœurs, et celle-ci lui enfante un buffle” ⁴⁾. Après la mort de Ba'al, elle lui offre un grand sacrifice de bœufs, de moutons, de cerfs, de bouquetins et

1) La mort de Ba'al est décrite dans la 2e colonne fort mutilée de la tablette de BH, *Syria*, 16, 1935, p. 259-266. Ba'al, le dieu Hadd, paraît atteint dans tout son corps, et brûle sous les ardeurs de la chaleur, enfin il tombe comme un taureau, sur les genoux. Herdner, *Corpus*, p. 54-55

2) Virolleaud, *Syria*, 16, 1935, p. 250, 254-257; Herdner, *ib.*, p. 54, I, 26-37.

3) Virolleaud, *Syria*, 15, 1934, p. 224; Herdner, *Corpus*, p. 36, V, 22. R. Largetment, *Le rôle et la place du Liban dans la conception religieuse*, 1965, p. 23, traduit par erreur *mt*, „un mort”. Il confond avec *mt*.

4) Largetment, *ibid.*, p. 26.

d'ânes, pour assurer son alimentation dans sa demeure souterraine. Il n'est pas question de sacrifices et de libations, offerts par ses enfants: ce détail appartient à l'auteur.

Reste à expliquer comment Philon de Byblos a pu confondre des dieux aussi différents qu'Aliyan Ba'al et Élioun. Le premier était essentiellement un dieu-fils, jeune et batailleur, le second, un dieu-père qui serait figuré avec une barbe et au repos. Mais à l'époque de Philon de Byblos ce caractère d'Aliyan Ba'al avait considérablement changé. Sous son nom de Hadad déjà noté à Ras Shamra ¹⁾, il était considéré, d'après l'auteur lui-même (II, 24), comme le „roi des dieux”. A Ba'albek, l'Hadad local était devenu Jupiter Héliopolitain et à ce titre, le dieu-père d'une triade dont la déesse-mère était la Vénus Héliopolitaine et le dieu-fils le Mercure Héliopolitain. Sous cette forme Ba'al était un dieu très analogue à Élioun.

Mais nous pensons que la similitude établie volontairement par Philon de Byblos tient surtout à une question de nom. Dans les tablettes de Ras Shamra, Aliyan Ba'al est nommé deux fois ²⁾ 'ly, „l'Élevé”, „le Haut”. Il était très facile de confondre ce nom avec celui de 'lyn, „le Haut par excellence”, „le Très-Haut” ³⁾; il s'agit bien du même mot rendu emphatique par le *noun* final. C'est probablement la confusion faite par Philon de Byblos, trop content comme nous l'avons dit, de ridiculiser son Très-Haut.

Notre conclusion est donc que cet auteur a utilisé ici des documents anciens qu'il avait entre les mains. Il n'est pas exclu que ce fussent des tablettes du genre de celles de Ras Shamra, dont le colophon portait le nom de Sanchoniathon, un scribe. Des prêtres étaient peut-être capables encore de les déchiffrer. En Égypte, les hiéroglyphes étaient compris et usités à l'époque romaine. Philon

1) Virolleaud, *Syria*, 16, 1935, p. 258-259; Aistleitner, *Wört.*, p. 84-85, n° 814, sous les formes *hd* et *hdd* (?).

2) II *Keret*, III, 6 et 8; *Syria*, 22, 1944, p. 198; Herdner, *Corpus*, p. 74, „Pour la terre, la pluie de Ba'al, et pour le champ, la pluie de l'Élevé ('ly)

3) *Rev. de l'hist. des rel.*, 1965, 2, p. 42, n. 1. Aliyan Ba'al était „le haut” comme maître de la montagne du Saphon et comme „chevauteur des nuées” qui lance la foudre et dispense la pluie. Il atteignait donc les nuages, mais non le ciel astral du domaine d'Élioun. Dussaud avait déjà remarqué, il y a bien des années, la similitude des titres de 'ly, „le Haut”, et de 'lyn, „le Très-Haut”.

de Byblos a utilisé gauchement cette précieuse documentation. En réduisant au minimum les renseignements contenus dans les deux fragments originaux qu'il nous permet de deviner, on doit conclure cependant qu'on voyait, dans l'un, que *ʿlyn* et *Brt*, sa femme, enfantèrent le premier homme, et, dans l'autre, que *ʿly* fut tué dans une lutte avec des bêtes féroces. Ce serait vraiment la première fois qu'à Beyrouth le fameux Sanchoniathon montre à peu près clairement le bout de l'oreille.

3. UN RÉCIT JUIF DE LA CRÉATION

Outre le récit de la création dont nous avons examiné un fragment au début de cette étude, Philon de Byblos en a connu un autre, tout différent, qu'il a utilisé au commencement de son „histoire primitive” (Fragm. II, 5).

En voici la traduction: „Ensuite il dit que naquit du vent Kolpia et d'une femme Baau, qui signifierait la nuit, Aîôn et Protogonos, hommes mortels ainsi nommés; or Aîôn aurait inventé de se nourrir du fruit des arbres. Ceux qui auraient été issus de ceux-ci se seraient appelés Génos et Généa” ¹⁾).

Comme d'habitude, le fragment que Philon de Byblos nous fait connaître est introduit dans son récit sans ingéniosité, par une simple cheville: „Ensuite il dit que naquit . . .”. Ici, encore, il faut restituer: „Au commencement, il y avait . . .”. La doctrine évhémériste de l'auteur exigeait un couple humain dont on avait fait par la suite des dieux créateurs. Le texte dont il disposait lui fournissait sans doute ces personnages. Ils sont nommés: „le Vent Kolpia et une femme Baau, qui signifierait la nuit”.

Bochart, Renan, Lenormant, Baudissin, Lagrange et d'autres ont reconnu que ces noms avaient été inspirés par le texte hébreu du début de la Génèse ²⁾. Philon de Byblos les aurait trouvés dans

1) Εἶτα φήσιν γεγενῆσθαι ἐκ τοῦ Κολπία ἀνέμου καὶ γυναικὸς Βάαυ (τοῦτο δὲ νύκτα ἐρμηνεύει) Αἰῶνα καὶ Πρωτόγονον, θνητοὺς ἄνδρας, οὕτω καλουμένους· εὗρεῖν δὲ τὸν Αἰῶνα τὴν ἀπὸ δένδρων τροφήν. Ἐκ τούτων τοὺς γενομένους κληθῆναι Γένος καὶ Γενεάν . . . K. Mras, p. 44.

2) Renan, *Mémoire sur l'origine et le caractère véritable de l'histoire phénicienne qui porte le nom de Sanchoniathon*, *Mémoires de l'Acad. des Inscr. et B.-L.*, XXIII, 2e partie, 1858, p. 16-17; Lagrange, *Études sur les rel. sémit.*, 2e éd., p. 413-414.

une sorte de paraphrase du récit de la création, rédigée par des philosophes évhéméristes d'époque hellénistique et romaine. Ce serait eux qui seraient les auteurs de la construction assez grossière accueillie avec satisfaction par Philon de Byblos.

„Le Vent” traduit bien l'hébreu *roûăh*, „le souffle”, d'où „l'Esprit” et „l'Esprit par excellence”, Dieu. Ézéchiél (XXXVII, 9), dans la prophétie des ossements desséchés, établit une sorte de jeu de mot entre *roûăh*, „Esprit”, et *roûăh*, „vent”. Parlant de l'âme humaine qui doit venir animer les corps reconstitués, il s'écrie: „Esprit (*roûăh*), viens des quatre Vents (*roûhôt*)!”. L'un des peintres de la synagogue de Doura-Europos a traduit en représentant quatre Psychés se dirigeant vers les corps étendus sur le sol ¹⁾.

Kolpia (qu'on peut traiter comme un mot invariable) offre une bonne transcription de *qôl pî Yâh*, „Voix de (la) bouche de Yahwé”²⁾. Dans la Genèse (III, 8), il est bien question en effet de la voix de Yahwé sous la forme *qôl Yahweh*. Or la parole de Yahwé et „le souffle de sa bouche”, *roûăh pîou*, sont créateurs: „Par une parole de Yahwé les cieux ont été faits, et par un souffle de sa bouche, tous leurs astres (*šăbâ*)” (*Ps.*, 33, 6). L'explication, suspecte au premier abord, paraît donc valable. Renan remarque que Yah pour Yahwé marquerait une influence rabbinique tardive, ou peut-être gnostique, ou pré-gnostique. Il faut se représenter la mentalité élémentaire de certains écrivains de ce temps.

Pour Renan ³⁾, puis pour le Père Lagrange ⁴⁾, Βαυ est une transcription évidente de *bohoû*, „(chose) informe”, terme dont la Genèse, I, 2, qualifie la Terre avant la création, c'est-à-dire le chaos. Dans cette transcription, la seule anomalie est le passage des sons o à des sons a; il s'expliquerait par une traduction de l'hébreu en araméen.

On sait que le sens exact des mots *tohoû wăbohoû* du début de la Genèse a donné lieu à beaucoup de discussions. Ce que nous connaissons des conceptions orientales anciennes sur le chaos inviterait à traduire *tohoû* par „océan”: „la Terre était océan”,

1) Du Mesnil du Buisson, *Les peintures de la synagogue de Doura-Europos*, p. 96-97.

2) La première idée de cette transcription est de Bochart.

3) *Op. cit.*

4) *Op. cit.*, p. 413.

c'est-à-dire que l'océan recouvrait toute la terre. Pour les Mésopotamiens, il en était bien ainsi à l'origine. L'Océan primordial, la déesse Tiamat, couvrait la Terre: „La totalité des pays était mer” ¹⁾. En Égypte, on croyait aussi qu'à l'origine la Terre était entièrement recouverte par les eaux du chaos, le Nou ²⁾ ou le père Nou (*Pyr.* 606). L'Esprit, Atoum, planait sur les eaux dans l'obscurité (*Pyr.* 605-606). Il „n'existait ni ciel, ni terre (visible)” (*Pyr.* 1040), jusqu'au jour où une colline surmontée de la pierre pyramidale *bn* ou *bmbn* émergea des eaux au lieu où fut plus tard Héliopolis. L'Esprit créateur se posa sur elle comme le phénix *bmw* (jeu de mot) et enfanta l'air, Shou et Tefnet (*Pyr.* 1652); ce fut le début de la création ³⁾. La scène du phénix se posant sur cette pierre isolée au milieu des flots était devenue pour les Égyptiens le symbole de la grande inondation. Il ont imaginé un hiéroglyphe qui la représente:  à lire *b'hi*, „être inondé”. Ils ont bloqué en une seule quatre figures: le ciel inférieur  alors représenté par l'océan primordial, la pierre *bn* ; une perche | servant de perchoir, et le phénix .

Pour les rédacteurs de la Genèse, le monde avant la création était composé d'un noyau de terre recouvert par de l'eau saumâtre. L'Esprit de Dieu comparable à un souffle enveloppait le tout. Les théologiens postérieurs ont imaginé un état plus ancien dans lequel il n'y aurait pas eu d'océan, ni de terre sans doute: „Dans (le temps de) pas d'océans, dans (le temps de) pas de sources primaires ⁴⁾ riches d'eaux”, c'est-à-dire de Source universelle, d'Apsou (*Prov.*, VIII, 24), mais de cet état antérieur il n'est pas question dans la Genèse, ni dans aucun écrit de haute antiquité.

Dans la *Genèse*, I, 2, le sens „la Terre était océan” ne paraît pas faire de doute, car la suite du verset revient sur cet Océan primordial et la surface de ses eaux. On se demandera alors si *tohou* est un mot mutilé à compléter *tehôm*, „océan”, ou s'il ne s'agirait pas

1) R. Labat, *Le poème babyl. de la création*, 1935, p. 45; É. Dhorme, *Choix de textes rel.*, p. 82 (*Cuneif. Texts, Brit. Mus.*, XIII, pl. 35, 2 et 10).

2) *Nw-w*, Nouw en grec, **HOHN** en copte.

3) Vandier, *La religion égyptienne*, 1949, p. 33-37, 166 et 197.

4) *ma'yân* > *'ayn*.

plutôt d'une forme parallèle réduite, de même racine et de même sens. La présence du mot *thw* à Ras Shamra ¹⁾, en parallèle avec *ym*, „mer”, serait favorable à la seconde hypothèse. Dans ce texte, il s'agit de l'étoile du soir qui chaque jour, sous la forme d'un lion nouveau, semble mourir en s'enfonçant dans l'océan pour regagner le monde inférieur ²⁾: „Alors la tombe (sera) la tombe des lions, l'océan”, *p npš npš lb'im thw* ³⁾. Mais il semble que la langue hébraïque ait adopté ce vieux mot d'un passage célèbre de la Genèse sans trop le comprendre. On y voyait vaguement un lieu désert et inhabitable: „dans *tohoû*, point de chemin”, *Psaumes*, 107, 40. „(Élohîm) a fait les Juges de (la) Terre comme *tohoû*”, en parallèle avec „comme rien”, *Isaïe*, 40, 23. D'autres fois, on s'est contenté de paraphraser l'expression complète *tohoû wâbohoû*, *Jérémie*, 4, 23, *Isaïe*, 34, 11, avec une idée de total ravage.

Mais si l'on voit dans *tohoû* une sorte d'affaiblissement de *tehôm*, „océan”, on sera bien tenté de traiter *bohoû* de même, et de le rapprocher des racines BHN et BHM d'où l'arabe *bahhama*, „couvrir”. „La Terre était océan et recouverte” conviendrait particulièrement bien. Cette conception du chaos qui était celle des Mésopotamiens et des Égyptiens expliquerait l'apparition du „sec”, c'est-à-dire de la terre émergée, séparée de la mer, aux versets 9 et 10 ⁴⁾.

Mais de telles spéculations étaient sans doute tout à fait étrangères à Philon de Byblos. Il s'est contenté, comme nous l'avons dit, d'utiliser quelqu'écrit qui avait probablement déjà imaginé sa déesse Baau. L'auteur de ce texte, puisant dans la Genèse, a essayé de deviner le sens du mot en utilisant la phrase qui le suit: „et

1) I* AB, I, 14-15; Herdner, *Corpus tab. alph.*, p. 33.

2) *Persica*, 3, 1967-1968, p. 14-15; *Rivista degli Studi orientali*, 1967, p. 344-345.

3) Le texte fait remarquer ensuite que d'autres recherchent l'eau: „certes, le désir du dauphin (est) dans la mer (*bym*); certes, l'étang (est) l'aspiration des buffles; certes, la source (est) la convoitise des biches”. „Le tombeau (*npš*) des lions (*lb'im*) (est) l'océan” doit être rapproché de „en lion (*lb'u*), je descendrai dans ma tombe (*npš*) . . . dans la maison de Yam (la mer)”, Herdner, *Corpus*, p. 20, n° 2, l. 20-21. Dans les deux cas, il s'agit de la planète Vénus se couchant dans la Méditerranée.

4) On est loin de la définition du dictionnaire Larousse: TOHU-BOHU, locution hébraïque, „pêle-mêle, confusion, désordre”.

l'obscurité (était) sur (la) surface de la mer" ¹⁾. Il en a conclu que Baau signifie „la nuit”, „l'obscurité” (νύξ). Il entrait dans les vues de son temps. Bérose parle „des ténèbres et de l'eau” comme formant l'élément primordial ²⁾.

Le début de ce texte utilisant la Genèse avait donc imaginé un couple étrange formé de l'Esprit „Voix-de-bouche-de-Yahwé”, formant l'élément masculin, et du Chaos ténébreux, „une femme”. Il s'agit sans doute d'une production assez tardive de la doctrine évhémériste enseignant que le monde dérivait de l'union de l'Esprit et de la Matière, l'un et l'autre éternels.

L'objet de la création est présenté par Philon de Byblos, comme deux frères, fils de ce couple: „Αἰών et Protogonos, hommes mortels ainsi nommés”. Il n'y a rien à tirer de ces derniers mots ajoutés par l'auteur, car pour lui tous les personnages qu'il nomme sont des mortels.

Pour le second nom, il n'y a pas de réelle difficulté. Πρωτόγονος peut se comprendre „Né-le-premier” (πρωτόγονος) ou „Première-génération” (πρωτος γόνος). De toute manière, il s'agit évidemment de la création du premier homme.

Quant au personnage cité d'abord et qui porte un nom masculin bien connu des Grecs des premiers siècles de notre ère, il est clair que c'est un homme et non une femme et ceci fait écarter l'explication qui voudrait que Αἰών soit Ève, *Hawâh*. La transcription serait du reste très défectueuse ³⁾. On remarquera aussi que dans l'Ancien Testament, comme dans les écrits juifs ou chrétiens postérieurs, jamais Ève n'est nommée avant le premier homme. Cette identification d'Ève avec Αἰών n'est cependant pas nouvelle, puisqu'elle se trouve déjà mentionnée dans l'Encyclopédie de Diderot ⁴⁾; il note qu'„elle apprit à ses enfants à prendre des fruits pour nourriture”. A l'appui de cette thèse, on invoque l'observation

1) Cette phrase s'accorde bien avec l'idée qu'à l'origine „la Terre était océan”, c'est-à-dire „mer”.

2) Labat, *loc. cit.*

3) La Septante transcrit ce nom Εῶα, et le traduit Ζωή.

4) Éd. 1777, I, p. 553: „Æon, la première femme créée, dans le système des Phéniciens”. Identification encore admise aujourd'hui par l'abbé R. Largement, Conférences à l'Université Libanaise en avril 1964, dans les *Publications* de cette Université, section des Études historiques, X, p. 45.

de Philon de Byblos: „or Αἰὼν aurait inventé de se nourrir du fruit des arbres”. A la vérité, il semble bien que l’auteur ait reconnu, dans le texte dont il disposait, qu’il s’agissait de manger „du fruit des arbres (*perî ‘eš*)” (*Gen.*, III, 2). Il en a fait une invention des premiers hommes.

Pour nous, le nom de Αἰὼν serait à expliquer autrement. En grec, ce mot signifie „le Temps”, „l’Éternité”, mais aussi „le Monde”, „l’Univers” ¹⁾. Les Mithraïstes avaient fait d’Αἰὼν un dieu à tête de lion, entouré d’un serpent, et présidant à l’origine du monde ²⁾. Pour Valentinien, gnostique du II^e siècle de notre ère, les Αἰὼν et leur chef étaient des êtres surnaturels intermédiaires entre Dieu et la créature ³⁾. Il n’est pas exclu que Philon de Byblos ait eu connaissance de ces croyances; mais il nous paraît plus naturel de penser que pour lui Αἰὼν représentait simplement l’Univers, et qu’il faille comprendre; „création du Monde”, avant celle de l’homme. Ce serait une façon de rendre l’expression: „créa le ciel et la terre”, qu’on trouve si souvent répétée dans la Bible et dans les écrits postérieurs. L’Épître aux Hébreux (I, 2) emploie l’expression [ὁ Θεὸς] ἐποίησεν τοὺς αἰῶνας, „Dieu fit l’Univers”; c’est une manière de traduire le début de la Genèse. Mais αἰὼν peut avoir le même sens au singulier. Pour faire entendre que la race des Tyriens est aussi ancienne que le Monde, Nonnos dit qu’elle est „née avec Αἰὼν” ⁴⁾. Il s’agit encore de la création de l’Univers.

Nous avons un document plus explicite encore: la mosaïque de Chahba-Philippopolis du Hauran, actuellement au Musée de Damas ⁵⁾. Elle représente l’ensemble de la création sous la forme d’un groupe de divinités (fig. 11). En haut, le ciel avec les Vents et les Pluies, en bas, la Terre avec les Fruits et les Génies de l’agriculture. Or nous voyons, à gauche (côté par lequel débute apparemment la lecture du tableau), Αἰὼν et les Saisons et, à droite, Prométhée

1) Comme *‘alma’*, en araméen.

2) Vermaseren, *Corpus. inscr. et monum. relig. mithriacae*, Index général, I, p. 333; II, p. 403, s. v. „Aion”.

3) V. de Perrodil, *Dict. des hérésies*, II, p. 578-581; p. 149-150 (Marc); I, p. 435 (Gnostiques).

4) Nonnos, *Les Dionysiaques*, XL, 431, trad. Marcellus, V, p. 148 (traduit „le Temps”).

5) S. Abdul Hak, *Les trésors du Musée national de Damas*, 2^e éd., p. 19-20, pl. XXX, et couverture en couleurs.



Fig. 11. Mosaique de Chahba-Philippopolis, du Musée de Damas, d'après S. Abdul Hak, *Les trésors du Musée national de Damas*, pl. XXX. On remarque à gauche Αἰών tenant un anneau, et à droite Prométhée modelant le premier homme, πρωτοπλαστός.

modelant en argile le premier homme ¹⁾. En arrière, Hermès conduit Psyché, „l'Ame", vers l'image d'argile qu'elle doit „animer" ²⁾. Αἰών, dont le nom est inscrit, tient un grand anneau, symbole du ciel, c'est-à-dire de l'Univers, aussi bien que de la Totalité dans le temps et dans l'espace ³⁾. Quant au premier homme son nom se lit sous la forme Πρωτόπλαστος, „le Premier-modelé", expression voisine de Πρωτόγονος. Αἰών et le premier homme apparaissent en

1) D'après la légende grecque, la scène se serait déroulée à Panopée en Phocide, Frazer, *Le folklore de l'Ancien Testament*, trad. Audra, p. 5.

2) *Les peintures de la synagogue de Doura-Europos*, pl. XL, 2.

3) *Les tessères et les monnaies de Palmyre*, p. 57-62.

symétrie comme dans le texte de Philon de Byblos; d'un côté l'Univers, de l'autre l'homme qui y est placé. La même opposition se retrouve dans la Genèse: du début à II, 4, il n'est question que de la création de l'Univers sans l'homme; à partir de là, tout le récit est dominé par la création de l'homme. On remarquera que ce tableau est une traduction grecque de la création. Tous les détails le prouvent, Αἰών est ou est devenu un symbole grec de l'Univers, de la Totalité. Il l'est dans la présente mosaïque comme aussi dans le récit évhémériste auquel nous nous référons. Dans les deux cas l'Orient n'a fait qu'adopter ce personnage. Dans la diffusion des thèmes créés par la littérature grecque, les mosaïques et les peintures murales presque toutes aujourd'hui perdues ont certainement joué un grand rôle en Asie, aussi bien qu'en Afrique.

Mais revenons au texte de Philon de Byblos. L'auteur dit ensuite: „Ceux qui auraient été issus de ceux-ci (Αἰών et Protogonos) se seraient appelés Génos et Généa (Γένος καὶ Γενεά). Ces deux noms doivent se traduire: „Génération et Génération”; γένος et γενεά sont des mots grecs de sens très voisin. Ce binôme correspond exactement à l'expression hébraïque *dôr wâdôr*, „génération et génération”, fréquente dans l'Ancien Testament, pour noter la suite des âges¹⁾. La Septante a toujours traduit *dôr* par γένος. Dans le Psaume 89 [90], 1, l'expression *bedôr wâdôr* est traduite ἐν γενεᾷ καὶ γενεᾷ²⁾. On se rend compte que Philon de Byblos, pour obtenir les noms de ses deux personnages, deux frères, n'a fait que mettre au nominatif masculin le premier mot traduit ainsi, et il a conservé le second tel quel. Il faut restituer: „après la première génération (ou le premier homme) vint la suite des générations”.

Pour nous donc, Philon de Byblos a utilisé ici un récit de la création d'inspiration biblique, déjà transformé par des auteurs évhéméristes. Ils sont partis, semble-t-il, d'une paraphrase de la Genèse dont on peut rétablir ainsi le début: „Au commencement, il y avait l'Esprit, qui est la Voix de la bouche de Yahwé, et le chaos ténébreux. La Voix de Yahwé utilisant le chaos créa l'Univers

1) L'expression *dr dr*, „génération en génération”, était déjà connue à Ras Shamra, au XIV^e siècle avant J.-C., Aistleitner, *Wört.*, p. 82, n° 786.

2) H. Barclay Swete, *The Old Testament in Greek*, éd. 1922, II, p. 335.

et l'Homme d'où sont issues génération et génération". De ce texte, ils ont tiré leurs personnages humains. L'origine biblique fait croire qu'on lisait après ce début l'histoire de la pomme. Comme Philon de Byblos avait besoin, pour l'unité de son récit, d'attribuer une invention à ses personnages, il leur a prêté, à la deuxième génération, la première idée „de se nourrir du fruit des arbres", seulement au lieu d'attribuer cette découverte au Premier homme, comme il aurait dû, il en fait gauchement les honneurs à Αἰών. La cosmogonie que Philon de Byblos avait sous les yeux avait été formée à l'aide de textes en hébreu ou en araméen. Tantôt elle transcrivait les mots pour en faire des noms de personnages (Kolpia, Baau), tantôt elle les traduisait en grec (le Vent, Aîôn, Protogonos, Génos).

On remarquera que ce récit ne place la création dans aucune ville, ni même aucun lieu précis. C'est là un trait de la description sacerdotale du début de la Genèse, et quant au récit yahwiste de l'origine de l'homme, qui suit, il se contente d'une localisation vague du Paradis terrestre quelque part à l'Est d'Ur (*Gen.*, II, 8). Cette imprécision mérite d'être soulignée parce qu'elle n'est pas habituelle. Un grand nombre de villes et de lieux étaient donnés comme le théâtre de la création. Nous montrerons dans une prochaine étude que les Palmyréniens du I^{er} siècle de notre ère localisaient dans leur ville la création du monde par Bêl. En Égypte, on situait à Héliopolis, puis à Hermopolis, la création par Atoum, et plus tard, à Memphis, la création par Ptah. D'autres villes avaient des prétentions semblables avec des récits différents ¹⁾.

4. DAGON ET HADAD, DIEUX DES CHAMPS

Le paragraphe 10 du Fragment II appartenant à „l'histoire primitive" de l'humanité est ainsi rédigé: „Ensuite vinrent d'autres, dont l'un était nommé Agros et l'autre Agrouéros ou Agrotès; ce dernier aurait en Phénicie un *xoanon* très vénéré et un édicule porté par des bœufs; les gens de Byblos en particulier l'appellent: „le plus grand des dieux". Ceux-ci inventèrent d'ajouter aux

1) Vandier, *La religion égyptienne*, p. 33-36.

maisons, des cours, des portiques et des cryptes ¹⁾. C'est d'eux que sont venus les chasseurs et les veneurs, on les nomme Alètes et Titans".

Le début: „Ensuite vinrent . . . , l'un nommé . . . et l'autre" est le préambule habituel de Philon de Byblos pour amener ses deux personnages. De même, à la fin: „c'est d'eux que sont venus . . ." n'a d'autre but que d'introduire le groupe suivant, celui des Alètes et des Titans, venant d'une autre information. Le fragment original commence avec les noms d'Agros et Agrouéros et se termine par l'invention des cryptes.

Il s'agit ici de dieux protecteurs des champs (ἀγρός), de la campagne cultivée, pratiquement les plaines de blé de la Syrie et de la Palestine. Le premier est nommé 'Αγρός, „Champ", „Campagne"; le second, 'Αγρούηρος, „Laboureur", „Cultivateur", ou 'Αγροῦ Ἡρώς, „Maître de la campagne", ou 'Αγρότης, „Des-champs", „Campagnard". Ces trois derniers noms s'appliquent bien à une personne. Le premier est insolite, et c'est ce caractère qui va nous permettre une identification.

'Αγρός, „Champ", a un sens très voisin de celui de Sitôn, Σιτών, „Champ-de-blé", or Philon de Byblos nous dit un peu plus loin que Sitôn est Dagon (II, 14), et que Dagon inventa le froment et la charrue, qu'il fut appelé Zeus Arotrios, Ζεὺς Ἀρότριος, „le Zeus protecteur de l'agriculture" ²⁾, ce qui nous conduit aussi vers les champs. Agros est donc Dagon. Le nom de Dagan, phénicien Dagon, voulant dire „le blé", „le grain" ³⁾, c'est encore à ce dieu que fait allusion Philon de Byblos lorsqu'il dit que les premiers hommes „divinisèrent les produits de la terre" (II, 4). En réalité, il n'y a guère que le blé qui ait eu ainsi cet honneur en Mésopotamie, en Syrie et en Phénicie. A Ras Shamra, cependant, „la vigne", sous le

1) Ἀπὸ τούτων ἐγένοντο ἕτεροι, ὧν ὁ μὲν Ἀγρὸς ἐκαλεῖτο, ὁ δὲ Ἀγροῦ Ἡρώς (var. Ἀγρούηρος) ἢ Ἀγρότης οὗ καὶ ξόανον εἶναι μάλα σεβάσμιον καὶ ναὸν ζυγοφορούμενον ἐν Φοινίκη· παρὰ δὲ Βυβλίους ἐξαιρέτως θεῶν ὁ μέγιστος ὀνομάζεται. Ἐπενόησαν δὲ οὗτοι αὐτὰς προστιθέναι τοῖς οἴκοις καὶ περιβόλους καὶ σπήλαια. K. Mras, p. 46.

2) L'épithète ἀρότριος est ailleurs appliquée à Apollon.

3) Son nom était ainsi compris en Phénicie, car „sur un sceau phénicien il a pour emblème un épi", A. Bertholet, *Hist. de la civilisation d'Israël*, trad. 1929, cité par A. Lods, *Israël*, 1930, p. 147, n. 2. Voyez aussi É. Dhorme, *Recueil*, 1951, p. 746.

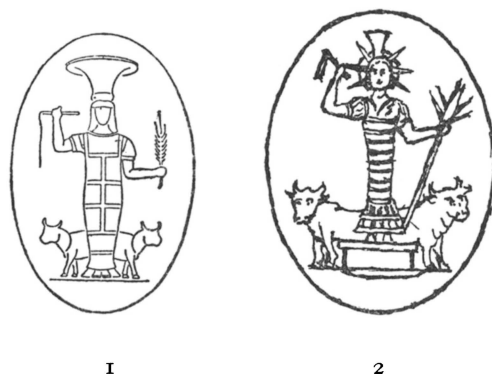


Fig. 12. Pierres gravées syriennes représentant le *xoanon* du Jupiter Héliopolitain à Ba'albek.

On remarquera l'importance donnée à l'épi de blé.

1. Ingholt-Seyrig-Starcky, *Recueil des tessères de Palmyre*, vignette du titre.

2. Ronzevalle, *Mél. de l'Univ. S. Joseph*, 21, 1937-1938, pl. XXXVIII, 2, cf. aussi *ibid.*, *Jupiter Héliopolitain*, fig. 1-4, pl. II-III, 3, un seul exemple où un foudre est substitué au blé.

nom de *Gpn*, messager de Ba'al, a peut-être eu un certain caractère divin ¹⁾. Philon de Byblos nous présente enfin Dagon sous son nom, dans un groupe de quatre divinités qui paraissent être des fils du Ciel et de la Terre: Él, Bétyle, Dagon, et Atlas. Nous avons montré dans une étude particulière ²⁾ que ce groupe devait être extrait du contexte pour être examiné séparément. On y retrouve alors une triade formée de Él-Kronos, dieu père, Ashérat-Bétyle (*bt 'il*), déesse mère, et Dagon, dieu fils, auquel on a ajouté un autre dieu fils, Ashtar.

Les noms d'Agrouéros ou Agrou-héros et d'Agrotès nous ramènent à la figure d'Aliyan Ba'al. L'Hadad, devenu à cette époque le Jupiter Héliopolitain en est un doublet, un des *ba'alim* des tablettes de Ras Shamra ³⁾. Pour Philon de Byblos, ce dieu, d'après les noms qu'il lui donne, est essentiellement un dieu des champs. Nous avons montré dans de précédentes études que dans les tablettes de

1) Aistleitner, *Wört.*, p. 68, n° 686; Ginsberg, *BASOR*, 95, oct. 1944, p. 25-30.

2) *Rev. de l'hist. des rel.*, 169, 1966, 1, p. 42-44.

3) Herdner, *Corpus = C.T.A.*, p. 110, l. 5-11; p. 112, l. 2-11.

Ras Shamra l'expression *bn dgn* appliquée sans cesse à Aliyan Ba'al ne doit pas se traduire „fils de Dagon” (ce qui n'aurait aucun sens puisque ce dieu est fils de É!l), mais „fils du blé”. Il ne s'agit pas d'une filiation véritable ¹⁾ mais d'un caractère particulier de ce dieu de la végétation qui meurt à la moisson et renaît avec l'éclosion du grain ²⁾. Jupiter Héliopolitain a conservé jusqu'à la fin du paganisme ce caractère de dieu du blé, car sa statue tient presque toujours des épis dans sa main (fig. 12).

Philon de Byblos nous dit que, de son temps, ce dieu Agrouéros était appelé „le plus grand des dieux” par les gens de Byblos, dont il était. Il qualifie ensuite Hadad (qu'il appelle Adod) de „roi des dieux” (II, 24). Ces titres ne sont pas identiques, mais s'appliquent bien à un même dieu. Au VIII^e siècle avant J.-C., dans une inscription de Zendjirli, Hadad est cité le premier, avant É!l, Réshéf, Rekub-É!l et Shamash ³⁾. On le considérait donc bien comme le plus grand des dieux.

Quant au titre de „roi des dieux”, il est affirmé déjà dans les tablettes de Ras Shamra, au XIV^e siècle avant J.-C. Ba'al y proclame: „Moi seul, je règne sur les dieux” ⁴⁾. „Il s'assied sur le trône de sa royauté, sur le siège de sa souveraineté” ⁵⁾ et quand il meurt, il faut désigner un autre roi pour lui succéder ⁶⁾. Une inscription égyptienne de Ras Shamra, à dater vers 1300 avant

1) Cf. Herdner, *Corpus*, p. 19, l. 40 et 43: Aliyan Ba'al, „le Taureau É!l (est) son père”, *tr 'il 'abh*.

2) *Revue d'assyriol.*, 59, 1965, p. 93; *Mélanges Jérôme Carcopino*, 1966, p. 272. Comparez au titre de „fille de lumière” (*bt 'ar*) donné à Pidriya, en réalité une fille d'Aliyan Ba'al. Ce titre ne marque qu'une affinité, Aistleitner, *Wört.*, p. 253, n° 2202 (8 exemples). Il en est de même dans le cas de Taliya, fille de Ba'al, dite „fille de rosée” (*bt .rb*), *ib.*, p. 286, n° 2480. La traduction „fils du blé” ou „du grain” me paraît confirmée par un passage de IV AB III, 35, qui précise *hth dgn*, ce qui nous paraît vouloir dire „engendré du blé” ou „du grain”. De même, *Phlt*, fille de Shapash, est nommée métaphoriquement „fille de la source, fille de la pierre, fille des cieus et de l'océan” Virolleaud, *Ugaritica*, V, p. 504, l. 1.

3) Inscription de Panammou, l. 22, Lagrange, *Études sur les rel. sémit.*, 2^e éd., p. 493.

4) II AB, VII, 49; Dussaud, *Les découvertes de Ras Shamra et l'Ancien Testament*, p. 75; Aistleitner, *Wört. d. ugarit. Sprache*, p. 11, n° 131, 3.

5) I AB 5, 5-6; III AB, A, 12-13, etc.

6) Gordon, *Ugaritic Manuel*, p. 137; Driver, *Canaanite Myths and Legends*, p. 76-79; Caquot, *Syria*, 35, 1958, p. 47.

J.-C. paraît donner à Ba'al le titre de „roi des dieux” dont il ne reste que la fin ¹⁾).

Philon de Byblos, parlant au présent, dit qu'Agrouéros a „en Phénicie un ξόανον très vénéré” : ce mot désigne bien l'idole archaïque gainée du Jupiter Héliopolitain; le temple où elle était alors „très vénérée” est évidemment celui de Ba'albek.

L'„édicule porté par des bœufs à la manière d'un joug” (ναὸς ζυγοφορούμενος), mentionné aussitôt après le ξόανον, devait être un accessoire processionnel comme les divinités syriennes en possédaient beaucoup. C'était souvent des chars, mais le baldaquin contenant la statue cultuelle pouvait être aussi porté sur un brancard ou à dos d'un animal. Un bas-relief de Palmyre nous le montre placé sur un chameau ²⁾. Les taureaux étaient particulièrement indiqués pour une statue de Hadad, le jeune taureau des textes de Ras Shamra ³⁾, devenu le Jupiter Héliopolitain toujours représenté entre deux taureaux ⁴⁾.

On pourrait s'étonner que Philon de Byblos ait pu situer Ba'albek en Phénicie. Cette ville se trouve dans la Béqa', à 100 kil. à l'Est de Byblos, au pied de l'Antiliban: elle n'est donc pas en Phénicie, mais en Coélé-Syrie, la „Syrie creuse” ⁵⁾. Cette division du pays était l'œuvre des géographes grecs. Pour les Phéniciens leur nation englobait tous les Cananéens; c'est ainsi qu'ils se nommaient eux-mêmes; ils considéraient la Palestine comme une partie de la Phénicie ⁶⁾. Pour Josué (XIX, 30), „le pays des Cananéens” comprenait, outre le pays des Giblites, „toute la partie orientale du Liban (c'est-à-dire l'Antiliban), depuis Ba'al Gad, au pied de l'Hermon, jusqu'à l'entrée de Hama”. Ba'albek était donc compris dans ce territoire, et l'on ne s'y est pas trompé lorsqu'on a fixé la frontière du Liban actuel. Philon de Byblos était donc en droit

1) Schaeffer, *Ugaritica*, IV, p. 124, fig. 101, et p. 133-134, et notre chapitre sur „Le panthéon de Byblos”, p. 87.

2) *Les tessères et les monnaies de Palmyre*, p. 232, fig. 150. Voyez aussi p. 574 (brancards pour les statues).

3) *Ibid.*, p. 402-403.

4) Dussaud, *Syria*, I, 1920, p. 3-15, pl. 1-4, fig. 1; Ronzevalle, *Jupiter Héliopolitain*, *Mél. de l'Univ. S. Joseph*, 21, 1937-1938, p. 131-132, sur les processions à Ba'albek.

5) Ptolémée, V, 14, 18.

6) Dussaud, *Topogr. hist. de la Syrie*, p. 5 et 13.

d'inclure cette ville dans la Phénicie. Il ne nous dit pas du reste que cette région faisait partie du territoire de Byblos; les „gens de Byblos" n'apparaissent ici qu'à titre d'habitants de la Phénicie.

L'observation qui suit: Agros et Agrotès „inventèrent d'ajouter aux maisons, des cours, des portiques et des cryptes", se rapporte apparemment au temple de Ba'albek. Pour l'évhémériste, les dieux sont des hommes divinisés après leur mort; leurs temples sont leurs maisons transformées en sanctuaires. Quand Philon de Byblos nous parle de „la maison" de ÉI dont la cour forma la ville de Byblos (II, 17), il pense au temple de ÉI dans cette ville. De même ici, les „maisons" que Dagon et Hadad pourvurent de cours, de portiques et de cryptes, étaient les leurs, transformées ensuite en temples. Nous ne savons rien du temple de Dagon, mais le temple de Ba'albek présente ces trois éléments architecturaux de façon impressionnante. On note en particulier „l'immense tunnel de 120 m. sur 5", et „les trois grandes galeries qui longent les caves des exèdres, magasins ou abris pour les pèlerins". Une de ces salles, richement décorée de sculptures, „dut être affectée à des cérémonies solennelles ou réservée aux dignitaires du haut clergé romain" ¹⁾. Ce sont bien les cryptes dont parle Philon de Byblos.

On se demandera pourquoi Philon de Byblos n'a pas nommé Dagon et Hadad devenu le Jupiter Héliopolitain par leurs vrais noms; c'eût été plus simple et beaucoup plus clair pour nous. Son système philosophique l'en empêchait; s'il nous les avait présentés comme deux personnages ayant vécu et étant morts dans les premiers âges de l'humanité, il n'aurait pu les faire réapparaître ensuite dans la légende de ÉI où ils avaient leur place. C'est dans ce récit qu'ils sont nommés par leurs vrais noms (II, 14, 20, 24).

Notre conclusion est donc que Philon de Byblos a utilisé ici des textes d'époque hellénistique, ou plus probablement romaine, relatifs à Dagon et Hadad. Ils étaient vraisemblablement rédigés en araméen et le premier de ces dieux devait y être parfois nommé šēd; en bon Phénicien, il aurait traduit „champ", pensant que le dieu était ainsi surnommé ²⁾. Le second aurait apparu parfois sous

1) *Les Guides Bleus, Moyen-Orient*, éd. 1965, p. 132.

2) Observation déjà faite par Renan, Lenormant et d'autres, *Mémoires de l'Acad. des Inscr. et Belles-Lettres*, 23, 1858, p. 268.

le nom de *šēdaia*’, traduit par lui „celui des champs”, „le champ-pêtre”. Il a donc appelé ces dieux ’Αγρός et ’Αγρούρηρος ou ’Αγρότης. Mais s’il en est ainsi, ses contresens sont évidents: dans le premier cas, *šēd* devait se traduire par „le Seigneur”, et dans le second, *šēdaia*’ par „le Tout-Puissant”. Le qualificatif divin et païen, *šēdim* au pluriel, se trouve en hébreu dans le Deutéronome, 32, 17, et en araméen *šdī*’ dans une inscription de Palmyre ¹⁾. Les *šdī*’, „dieux bons”, y sont associés à Bôl. Quant à l’appellation biblique de *šadday*, „Tout-Puissant”, elle conviendrait particulièrement bien au *Jupiter optimus maximus* d’Héliopolis Ba’albek. Peut-être une influence juive la lui a-t-elle fait attribuer. Il n’est nullement question des champs.

Les allusions au temple de Ba’albek se rapportent à des informations contemporaines de l’auteur. Mais le groupement des deux divinités des champs et du blé, Dagon et Ba’al, cités dans cet ordre, peut être très ancien. Dans une tablette de Ras Shamra, connue avec variante en deux exemplaires ²⁾, une liste de divinités débute ainsi: Él nommé trois fois ³⁾, puis Dagon et le Ba’al du Šaphon, c’est-à-dire Aliyan Ba’al, et ensuite six *ba’alim* ou six *adad*, formes secondaires du même dieu. Tous sont les fils de Él. A Ras Shamra, les deux frères, Dagon et Ba’al, avaient des temples analogues et voisins. Pour Philon de Byblos, le premier était sans doute le protecteur des champs de céréales de la Phénicie du Sud et de la Palestine, le second, de ceux de la Phénicie du Nord et de la Syrie. Ce point de vue particulier est intéressant à noter.

Il existe donc, d’après lui, dans le panthéon phénicien, deux dieux du blé, Dagon et Ba’al Hadad. Ce double emploi était ainsi expliqué par Dussaud ⁴⁾. Dans un premier temps, les Cananéens dont le domaine est limité à la Philistie, la Palestine, ont Él pour

1) Cantineau, *Syria*, 12, 1931, p. 130-131, l. 9, et *Syria*, 14, 1933, p. 194.

2) Herdner, *Corpus*, p. 110; *Ugaritica*, V, p. 44 s.; *Rev. de l’hist. des rel.*, 169, 1966, 1, p. 43, n. 2 (lire „Ashtart”, au lieu de „Ashérat”). Ci-dessus, p. xv.

3) *’il špn*, *’il [i]b*, *’il*, „Él du Šaphon, ÉL des pères (?), ÉL”. Le dernier étant probablement ÉL d’Ugarit est distingué de ÉL du haut lieu de la montagne du Šaphon (Cassius), cependant voisine d’Ugarit.

4) *Les religions des Hittites et des Hourrites, des Phéniciens et des Syriens*, p. 362.

dieu suprême, avec un dieu fils, Dagon ¹⁾. Dans un second temps, ils étendent leur domination vers le nord, et rencontrent d'abord un autre dieu suprême, Élyôn, le Très-Haut, qu'ils tendent à identifier avec ÉL ²⁾, bien que les populations locales continuent à y voir deux divinités distinctes. Ils découvrent ensuite dans l'extrême nord de leur extension un dieu du grain et de l'agriculture le ba'al du Cassius, Ba'al Šaphon ou Aliyan Ba'al Hadad d'Ugarit. Ils ne cherchent pas à l'identifier à Dagon, mais ils considèrent ces dieux comme des frères, fils de ÉL. 'Anat suit Ba'al dans cette annexion et devient fille de ÉL. D'après la position septentrionale du Šaphon, il est probable que les grands dieux de ce haut lieu étaient originellement 'Élyôn, Ba'al et 'Anat, les deux derniers étant nommés dans les tablettes de Ras Shamra Ba'al Šaphon et 'Anat Šaphon. Quant au premier dont le nom n'apparaît pas à Ras Shamra, il semble être devenu alors 'il Špn, le ÉL du Šaphon, ÉL Šaphon ³⁾. Ces dieux prenaient dans chaque haut lieu ou dans chaque sanctuaire une certaine personnalité propre tout en continuant à représenter un même dieu ⁴⁾. Ceci est particulièrement clair pour les Ba'al ou les Hadad: on disait le Ba'al ou l'Hadad de tel temple, et globalement les *ba'alîm*, *ba'alîm*, *ba'alîm*, répétant le mot pour marquer leur multiplicité ⁵⁾. Nous ne voyons rien de semblable pour Dagon.

La présente étude et nos notes antérieures nous permettent de présenter un petit tableau des fragments d'écrits dont nous croyons découvrir l'utilisation dans le récit de Philon de Byblos. Nous les donnons ici par ordre d'ancienneté supposée.

1. „Mort de Ba'al" (II, 13), ci-dessus, 2, fragment ugaritique.

1) L'origine philistine de Dagon est malheureusement fort contestable. Ce dieu est attesté très anciennement en Mésopotamie et un texte de Ras Shamra (Schaeffer, *Ugaritica*, V, p. 565, l. 15) dit que Dagon est tourné vers Titoul, ville mésopotamienne citée dans les archives de Mari (Virolleaud, *ibid.*, p. 570).

2) C'est la note donnée par l'Ancien Testament. „Les fils de ÉL" (*Deut.*, 32, 5) peuvent être appelés „les fils d'Élyôn" (*Psaumes*, 82, 6).

3) Herdner, *Corpus*, p. 110, texte 29, l. 1.

4) Quelque chose comme N.-D. des Victoires, N.-D. de la Garde et N.-D. de Lourdes; c'est la même personne mais avec des caractères propres.

5) Herdner, *Corpus*, p. 112, n° 31, et p. 110, n° 29, l. 5 à 11.

2. „Élioun et Bêrouth” (II, 12), ci-dessus, 1, origine aussi très ancienne, Beyrouth.

3. „Él, Bétyle, Dagon et Atlas” (II, 14), *Rev. de l'hist. des relig.*, 169, 1966, p. 37-49, de même, Palestine.

4. „Šamîm-roumos et Ousô” (II, 7-8), *Mélanges de l'Université S.-Joseph*, 41, 1965, p. 6-18, de même, Tyr.

5. „Koushor et Zeus Meilichios” (II, 9), *ibid.*, p. 18-20, *id.*, remanié à l'époque grecque.

6. „Kolpia et Baau” (II, 5), ci-dessus, 3, origine juive post-biblique, Palestine.

7. „Agros et Agrotês” (II, 10), ci-dessus, 4, époques hellénistique et romaine, textes araméens, Syrie-Palestine.

8. „De Dêmarous naît Melqart qui est Héraclès” (II, 22), *Mélanges Michalowski*, 1966, p. 553-559, époque hellénistique et romaine, texte grec, Tyr.

9. „Astarté la Grande, Zeus Dêmarous et Adod” (II, 24), *Mélanges Jérôme Carcopino*, p. 282-284, de même.

10. „Beelsamên = Zeus” (II, 6), *Mél. de l'Univ. St-Joseph*, 38, 1962 (*Mélanges René Mousterde*, II), p. 158; 41, 1965, p. 24, époque romaine, texte araméen de Syrie.

Comme on le voit, Philon de Byblos a mené son enquête sur toute la côte phénicienne d'Ugarit à Ascalon, mais sa documentation écrite, il l'a trouvée principalement à Beyrouth. Outre la figure de Sanchoniathon qu'il faut y localiser, l'auteur donne cette intéressante référence à la fin de son récit (II, 27): „Tout cela a été raconté avant tous les autres par les sept fils de Sydyk, les Kabires, et leur propre frère Asclépios, selon que le dieu Taautos (Thot) le leur avait communiqué” (fig. 13). Or Philon de Byblos venait précisément de dire (II, 25) que Beyrouth était le domaine des Kabires. „Tout cela” vise apparemment l'histoire dite des Ouranides¹⁾ qui commence avec l'apparition de „la femme Bêrouth” (II, 12). Il a trouvé ses documents dans les inscriptions et les archives des temples, peut-être aussi dans les bibliothèques de Beyrouth.

1) Lagrange, *Études sur les rel. sémit.*, p. 425, „il est sûr que Philon s'est servi dans l'histoire des Ouranides d'un document préexistant”. Nous avons vu qu'en réalité il en a utilisé plusieurs.

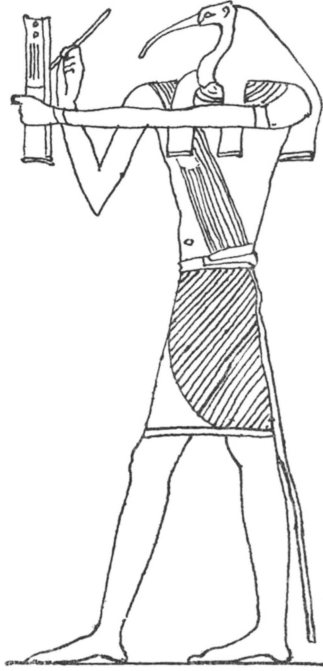


Fig. 13. Le dieu Thot inscrivant sur sa tablette la pesée des âmes. Champdor, *Le Livre des Morts*, p. 164.

Pour Philon de Byblos, ce dieu, l'inventeur de l'écriture, était l'un des premiers rédacteurs de la théogonie phénicienne. Secrétaire et conseiller de Éĺ et identifié par les Grecs avec Hermès Trismégiste („trois fois grand”), il aurait reçu l'Égypte de Éĺ (Fragm. II, 11, 15-17, 25 et 27). Sanchoniathon aurait découvert ses écrits, à Beyrouth sans doute, Festugière, *La révélation d'Hermès Trismégiste*, I, 1944, p. 78. A Ras Shamra, on disait déjà que Éĺ avait possédé l'Égypte, Virolleaud, *La déesse 'Anat*, p. 88-89.

Cette ville jouissait d'une situation privilégiée à cette époque, et il est possible que l'école de droit y ait déjà attiré une élite d'intellectuels ¹⁾.

1) Paul Collinet, *Hist. de l'École de Droit de Beyrouth*, 1925, p. 16-20, 23, 61-70.

III

LE PANTHÉON DE BYBLOS

1. LE FONDS SÉMITIQUE

Dans ses grands traits le panthéon phénicien de Byblos était celui que nous ont fait connaître les textes de Ras Shamra.

Le dieu créateur, le père des dieux et des hommes, É1 ou Shor É1, le „taureau É1”, y était le grand dieu local. Vers la fin du premier siècle après J.-C., Philon de Byblos, bien informé de tout ce qui touche à sa ville, nous en fournit l'authentique tradition: il nous raconte que É1, identifié à Kronos, après s'être emparé de la royauté, „entoura sa maison d'un mur et fonda la première ville, Byblos en Phénicie” ¹⁾. Pour Philon de Byblos, É1 était un roi humain; après sa mort, il aurait été adoré comme grand dieu local, et „sa maison” ou son palais serait devenu le grand temple situé dans l'enceinte de la ville. Cet édifice paraît représenté sur des monnaies impériales romaines (fig. 14, a) ²⁾. Il se composait essentiellement d'une vaste cour carrée, entourée de portiques, avec une porte et un grand perron sur le devant: c'est le type même du temple sémitique. Dans cette cour se dressait un énorme bétyle en forme de pain de sucre. Sur un côté du péribole, à l'extérieur, est adossé un naos, assez grand, aussi avec un perron en avant de l'entrée.

Ce temple n'a pas été retrouvé dans les fouilles, mais comme le remarque M. Maurice Dunand ³⁾, le site archéologique de Byblos est très étendu et il faut simplement en conclure qu'il n'était pas dans la zone actuellement fouillée.

Ce bétyle est apparemment un vestige d'un haut lieu se rattachant à la préhistoire religieuse de Byblos. Il est lié à la fondation même de la ville telle que la décrit Philon de Byblos, et ce rapprochement permet de l'attribuer presque sûrement à É1. Nous serions donc en présence

1) Fragm. II, 17, Lagrange, *Études sur les rel. sémit.*, 2e éd., p. 42.

2) Hill, *Catal. of the Greek Coins of Phoenicia*, 1910, p. 102-103, pl. XII, 13; Ronzevalle, *Mél. de l'Univ. S. Joseph*, 15, 1930, pl. XXIX, 3-XXXI.

3) *Fouilles de Byblos*, I, p. 79.



Fig. 14. Deux monnaies de Byblos montrant le temple et la statue de Él dans cette ville

a) Monnaie de Macrin (217-218), Montet, *Byblos et l'Égypte*, p. 96, fig. 42.

b) Monnaie phénicienne, Ier siècle avant J.-C.

du temple de Él qu'on n'a aucune raison de reconnaître ailleurs.

La statue de ce dieu avait ici un aspect très particulier. Philon de Byblos ¹⁾ la décrit ainsi: le dieu avait „quatre yeux dont deux devant et deux derrière, [deux ouverts] et les deux autres tranquillement clos; aux épaules quatre ailes, deux comme s'il volait et deux pendantes. C'était un symbole pour dire qu'il dormait en veillant et veillait en dormant, volait en se reposant et se reposait en volant". Cette statue est représentée sur les monnaies de Byblos (fig. 14, b): c'est un vieillard à barbe, nu, s'appuyant sur un long sceptre; on l'a figuré avec quatre ailes déployées et deux pendantes ²⁾. Les tablettes de Ras Shamra ne font aucune allusion aux ailes de ce dieu, et sa nudité complète paraît indiquer une œuvre d'époque et de style hellénistique, en un temps où Él était identifié à Kronos.

Nous avons dit que sur un des côtés de ce temple, tel qu'on le voit sur les monnaies (fig. 14, a), est adossé un naos à fronton triangulaire, avec un perron en avant de l'entrée qui paraît large-

1) *Fragm. II*, 26.

2) *Mélanges de l'Université Saint Joseph*, 41, 1965, p. 27.

ment ouverte; au milieu de l'entrée est placé un autel à feu allumé. C'était le sanctuaire des statues divines qui ne pouvaient trouver d'abri dans la cour du bétyle. Les tablettes de Ras Shamra nous ayant appris que É!l avait pour épouse et compagne, la déesse Ashérat, il est tentant de penser qu'elle habitait dans ce naos, près de son époux, l'un et l'autre sous forme de statues. A Tyr, où il existait une installation cultuelle comparable, mais de caractère plus archaïque puisqu'elle était entièrement à ciel ouvert et ne contenait que des *sacra*, l'autel allumé était la demeure d'un des nombreux fils de ce couple, Koushor = *Ktr* de Ras Shamra, le dieu ouvrier identifié par les Grecs avec Héphaïstos¹⁾. Sur cette déesse Ashérat de Byblos nous sommes renseignés encore par Philon de Byblos. Il nous dit que É!l prit par force sa sœur Dioné, comme ses deux autres sœurs, Astarté et Rhéa²⁾; il en fit ses femmes, c'est-à-dire ses Ashérat. „Il donna la ville de Byblos à la déesse Baaltis qui est Dioné”³⁾. Il s'agit clairement de déesses locales dont les noms variaient avec les sanctuaires, mais leur caractère d'Ashérat leur conférait ce trait commun: chacune s'identifiait avec un *sacrum* de même type, un arbre vert d'abord, puis un tronc d'arbre desséché après que l'arbre fut mort. Ce tronc était proprement une *ashéra* (*ʿšrh*). C'est là le fil conducteur pour Byblos. Plutarque⁴⁾ nous dit en effet qu'il y avait à Byblos, dans un temple consacré de son temps à Isis, un tronc d'arbre qui ressemblait à une colonne; cette „pièce de bois”, certainement fort vétuste, creuse et fendue du haut en bas⁵⁾, était encore, dit-il,

1) *Rev. de l'hist. des rel.*, 164, 2, 1963, p. 149.

2) *Mélanges Jérôme Carcopino*, 1966, p. 283.

3) *Fragm.* II, 25. Le nom de Baaltis (Beltis) = Ba'alat Gébal donné par Philon de Byblos à la déesse Ashérat prouve que de son temps (vers 100 après J.-C.) la tyché de la ville c'est-à-dire Ashtart = Astarté = Ba'alat Gébal s'était substituée à l'antique Ashérat locale. Nous observons un phénomène identique à Tyr, à Sidon et à Beyrouth. Mais historiquement la véritable héritière de l'Ashérat était Isis, par Hathor; la preuve en est dans la présence du tronc de l'*ashéra* dans son temple, suivant Plutarque (note ci-après) et non dans celui d'Astarté, la tyché de Byblos.

4) *De Iside et Osiride*, 16, trad. Mario Meunier, p. 66.

5) Nous verrons par la suite que ce tronc passait pour avoir contenu le sarcophage d'Osiris et qu'il aurait été fendu par la déesse Isis pour l'en retirer. Comme il est fréquent, la légende s'efforce d'expliquer un fait constaté, ici l'existence de ce tronc d'arbre dans le temple d'Isis.

un objet de vénération pour les habitants de Byblos. On expliquait par une légende égyptienne ce tronc fendu dont on avait oublié la vraie signification. Nous y reconnaitrons sans peine l'*ashéra* sémitique, c'est-à-dire le *sacrum* de la déesse Ashérat locale. Dans la préhistoire de Byblos, Él habitait donc un bétyle et son épouse, un arbre devenu après des siècles un tronc desséché. C'est le type habituel des hauts lieux cananéens.

Notre conclusion est donc que le tronc d'arbre se trouvait auprès du bétyle, et comme sur la monnaie de Macrin nous ne le voyons pas dans la cour, c'est sans doute qu'il était dans le naos attenant : il y était conservé comme une relique. Et comme Plutarque ¹⁾ nous dit qu'il était „déposé dans le temple d'Isis", notre seconde conclusion sera que ce naos était devenu le temple d'Isis à l'époque romaine. On verra par la suite qu'Isis avait en effet succédé à Hathor qui fut la grande épouse égyptienne de Él, apparemment dans son temple.

Philon de Byblos nous dit que Él eut de Dioné, l'Ashérat phénicienne de Byblos, des filles ²⁾, mais on doit admettre qu'ils ont eu aussi des fils dont il ne parle pas, et que Él et son épouse étaient à Byblos comme partout ailleurs les père et mère des autres dieux.

Ce sont les textes de Ras Shamra qui nous les font connaître. On y trouve, en tête, le couple d'Aliyan Ba'al et Anat. Le premier y joue un rôle très important et Philon de Byblos nous dit que, sous le nom d'Hadad ("Αδωδός), ce „roi des dieux" régna sur tout le pays avec ses père et mère ³⁾. Le culte d'Hadad s'est étendu en effet, non seulement sur la Phénicie entière, mais sur toute la Syrie, d'Alep à Damas. Il est difficile de dire si le nom de Ba'al qui entre en composition dans celui de plusieurs rois de Byblos, fait allusion à une dévotion à ce dieu ou à celle de Ba'al Gébal. Nous pencherions plutôt vers la seconde explication. Quant à sa

1) *De Iside et Osiride*, 16, trad. Mario Meunier, 1924, p. 66.

2) A l'époque de l'auteur, les deux jeunes déesses les plus représentatives de la ville (les monnaies le prouvent) étaient Isis et Astarté (= Ba'alat Gébal). C'est sans doute à elles qu'il fait ici allusion. Mais comme on vient de le voir, Astarté, à cette époque, a entièrement recouvert et fait disparaître l'ancienne déesse Ashérat et c'est pourquoi l'auteur a pu donner à celle-ci le nom de Baaltis, c'est-à-dire aussi de „Ba'alat". Sur le rôle de l'Ashérat égyptienne, Hathor, comme mère des dieux, voyez p. 91-96.

3) *Mélanges Carcopino*, p. 283-284.

sœur et parèdre, Anat, elle était par excellence une déesse guerrière. En Grèce elle est devenue Athéna ¹⁾.

Un autre couple divin est constitué par 'Ashtar et 'Ashtart ²⁾, primitivement l'étoile du matin et l'étoile du soir. Alors que les dieux précédents, 'Él, 'Ashérat, Ba'al et 'Anat, étaient originellement des divinités à forme bovidée, ceux-ci constituaient un couple lion et lionne ³⁾, très tôt combinés avec des formes humaines. Ils prennent des corps d'homme ou de femme à tête léonine, tout aussi bien que des corps de lion à tête humaine. Au dernier stade de l'anthropomorphisation, ils sont seulement accompagnés de lions, animaux-attributs. Ashtart, devenue Astarté à l'époque grecque, paraît avoir joué à Byblos le rôle essentiel; elle est la *Ba'alat Gébal*, la Dame de Byblos. Cette Astarté de Byblos a pris à l'époque grecque les traits d'une tyché à couronne tourelée, s'appuyant sur un long sceptre, le pied posé sur un rostre, mais nous verrons par la suite que depuis l'Ancien Empire égyptien jusqu'à l'époque perse (fig. 16 et 17), elle a adopté une mode vestimentaire égyptienne avec une coiffure hathorique ou isiaque, et un long sceptre sommé d'un lotus. Le lion représentant l'étoile du soir était l'animal-attribut propre à Ashtart. Après la tombée de la nuit ce lion dévore le taureau symbole de la chaleur accablante du jour ⁴⁾. La scène du lion-étoile terrassant le taureau a joui dans les arts de l'Antiquité d'une extraordinaire fortune pendant quatre millénaires; on lui attribuait une valeur prophylactique. Elle figure sur les monnaies grecques de Byblos du IV^e siècle avant J.-C. ⁵⁾ comme symbole de l'action bienfaisante de la Ba'alat

1) *Revue de l'hist. des rel.*, 164, 2, 1963, p. 148-153; *Mélanges Carcopino*, p. 276-278. Athéna en bronze, Dunand, *Fouilles de Byblos*, I, pl. LIII, n° 1502.

2) Les formes ugaritiques sont 'ttr et 'ttrt, Aistleitner, *Wörterbuch der ugaritischen Sprache*, p. 246, n°s 2126 et 2129. Dans le milieu cananéen et ouest-sémité, ces noms devaient se prononcer 'Ashtor et 'Ashtoret. Ce dernier nom est ainsi vocalisé par les Massorètes parlant de la „déesse des Sidoniens”, I *Rois*, XI, 5, 33.

3) C'est à ces formes divines animales que font allusion les noms de personnes de Ras Shamra: 'bd-lb'it, „Serviteur-de-la-Lionne”, 'm-lb'u, „(Mon) oncle paternel (est) le Lion” ou „(le dieu) 'Am (est) le Lion”, 'šm-lb'u, „Fils du Lion” (sur ce sens de 'šm, Delitzsch, *Assyr. Handwört.*, p. 667).

4) *Persica*, 3, 1967-1968, p. 15 s., fig. 1, 3, 11, 13 et 19.

5) Hill, *Catal. of the Greek Coins of Phoenicia*, p. 94-96, pl. XI, 11-15; XII, 1-4; XL, 12-14; XLI, 1-5.

Gébal. On remarquera, dans les dépôts des temples de Byblos, de nombreux bronzes, représentant des lions ou des lionnes, des taureaux et des antilopes, qui montrent que le mythe animalier de la planète Vénus était connu dans cette ville dès une haute antiquité (pl. II, 1). Dans le décor du sarcophage d'Aḥiram, le trône royal est soutenu par des sphinx, animaux-attributs d'Ashtart (pl. II, 2): cette déesse était donc considérée comme le soutien de la dynastie régnante. Cette façon de figurer la protection de la déesse était très fréquente à cette époque. Elle est devenue un simple ornement par la suite et jusqu'à nos jours.

Le dieu parèdre de la Ba'alat Gébal, son époux Ashtar, était à l'origine le lion étoile du matin, puis un dieu à forme humaine accompagné d'un lion. Au stade intermédiaire, il est à Byblos un dieu à corps d'homme et à tête de lion (fig. 21). Plutarque ¹⁾ dit qu'au temps où Osiris régnait sur l'Égypte, la reine de Byblos s'appelait Astarté, c'est-à-dire Ashtart. Le roi d'alors, qu'il nomme Malcandre, correspondrait donc à Ashtar. Isidore Lévy considérait que le nom grec *Μάλλανδρος* est une déformation de *Mlk 'dr*, „le roi puissant”, désignant un maître des Enfers ²⁾. Cette appellation conviendrait à Ashtar: *'dr* est un mot bien phénicien ³⁾ et le féminin *'drt* est plusieurs fois appliqué à Ashtart ⁴⁾. Ashtar est en effet un roi des Enfers: c'est là qu'il demeure le plus souvent et chaque fois qu'il en sort pour apparaître dans le ciel sous forme d'étoile du matin, il y est de nouveau précipité à l'apparition du jour ⁵⁾. „Le Brillant, fils de l'aurore”, „l'astre porte lumière”, Lucifer, est ainsi devenu le Démon, le Diable. On se tromperait néanmoins en croyant qu'Ashtar est toujours malfaisant. Ce n'est certainement pas sous ce jour que le voyaient les habitants de Byblos. A Palmyre, sous le nom d'Ashtar Bôl, il était un dieu guérisseur ⁶⁾, et il est bien probable que, sous celui de Shadrafâ, „le Puissant qui guérit”, c'est encore Ashtar qui apparaît sur la

1) *De Iside et Osiride*, 15, trad. Mario Meunier, p. 64.

2) *Rev. arch.*, juin-juillet 1904, p. 388.

3) Jean-Hoftijzer, *Dict. des inscr. de l'Ouest*, p. 5-6 (assyrl. *adâru*).

4) *C.I.S.*, I, 255⁴, 4842⁷, 4843⁴. *Le Palais roy. d'Ugarit*, V, p. 4, l. 7.

5) *Isaïe*, XIV, 12-17.

6) *Les tessères et les monnaies de Palmyre*, p. 180; *Rev. de l'hist. des rel.*, 158, 19, p. 145; *Mél. de l'Univ. S. Joseph*, 38, 6, 1962, p. 149.

stèle d'Amrit ¹⁾, debout sur un lion, passant dans le ciel, au-dessus des montagnes du Liban.

Dans une inscription phénicienne de Byblos ²⁾, ce même dieu semble désigné sous le nom de *B'l 'dr*, „le *ba'al* puissant”, voisin de *Mlk 'dr*: la liste des dieux ³⁾ invoqués par un roi de Byblos paraît à lire ainsi: [B'L ŠM]M WB'L 'DR WB'LT WKL ['L GBL], „Ba'al Shamîm et Ba'al 'Adar et la Ba'alat et tous les dieux de Byblos”. Nous aurions ainsi mention du dieu créateur successeur de ÉL, et du couple des jeunes dieux protecteurs de la ville le *ba'al* et la *ba'alat Gébal*, Ashtar et Ashtart. Ici, comme dans l'inscription phénicienne de Byblos de Yehimilk ⁴⁾, le nom de Ba'al Shamîm serait suivi de celui de Ba'al Gébal, Ashtar, dieu-fils. A Byblos, Ashtar n'est désigné qu'une fois par son nom véritable, et encore ne l'est-il que dans un nom d'homme. Sur un fragment de vase grec du I^{er} siècle avant J.-C. ⁵⁾, on lit ce graffito en phénicien (fig. 15): L'ŠTRḤN[N], „(Appartenant) à Ashtar-ḥanan”, nom qui signifie: „Ashtar (m'est) favorable” ou „(m')a favorisé”.

M. Maurice Dunand a d'abord retrouvé dans ses fouilles le temple de la Ba'alat Gébal, Ashtart ⁶⁾. Il en suit les constructions et reconstructions depuis l'époque de „la première installation urbaine développée”, de 2850 à 2700 avant J.-C. jusqu'à l'époque romaine (pl. III). C'est la cella de son dernier état qui est figurée sur les monnaies impériales romaines ⁷⁾. La déesse y apparaît sous la forme d'une tyché grecque. Dans ce temple que Lucien qualifie de „grand

1) G. Conteneau, *La civilisation phénicienne*, p. 129, pl. VI; p. 154-155. La lecture *šdrp* dans l'inscription phénicienne a été vérifiée par M. l'abbé Starcky, *Syria*, 26, 1949, 1-2, p. 68, fig. 7.

2) Février, *Sémitica*, II, 1949, p. 21-28; Dunand, *Fouilles de Byblos*, II p. 40 n. 1, complètent I, p. 32, n° 1143, B-C.

3) Note de l'abbé J. T. Milik, Dunand, *loc. cit.*, p. 40, n. 1.

4) Dunand, *Rev. bibl.*, 1930, p. 321-331; *Fouilles de Byblos*, I, p. 30, n° 1141: B'L ŠMM WB'L GBL WMPḤRT 'L GBL QDŠM, „Ba'al Shamîm, Ba'al Gébal et la totalité des dieux de Byblos, (dieux) saints”. Ière moitié du Xe siècle avant J.-C. ou XI^e siècle.

5) *Fouilles de Byblos*, II, p. 1059, n° 19.083.

6) *Fouilles de Byblos*, II, vue aérienne, atlas, *in fine*, n° 17.

7) Hill, *op. cit.*, pl XII, 12, 14, 17-18; XIII, 4; XLI, 13. Nous rappelons que la même déesse sous un aspect un peu différent, avait à Byblos un autre sanctuaire apparemment moins important.

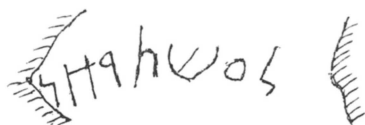


Fig. 15. Inscription phénicienne gravée sur un petit bol grec lustré noir de Byblos, IV^e siècle avant J.-C. : L Š T R Ḥ N [N], „(Appartenant) à ‘Ashtar-ḥanan’. *Fouilles de Byblos*, II, n° 19.083.

temple dédié à l'Aphrodite byblienne", cet auteur a vu célébrer les Adonies en grande pompe, au I^{er} siècle de notre ère¹).

A 40 m. à l'Est, M. Dunand pense avec raison avoir découvert le temple du dieu parèdre de la déesse, celui de Ba'al Gébal²), Ashtar. Cet édifice, comme le précédent, s'est maintenu sur le même emplacement pendant trois millénaires. „Les deux temples, dit-il, ont donc toujours voisiné: à l'Ancien Empire de part et d'autre d'un lac sacré; à partir du Moyen Empire, des deux côtés d'une place publique, puis d'une vaste esplanade dallée à l'époque romaine". A ce dernier stade, la cella hellénistique est entourée d'une cour bordée de portiques, avec des propylées en avant. Cette cour mesure 77 m. sur 85³). Dans la construction du début du Nouvel Empire se trouvait une vingtaine d'obélisques de 80 centimètres à 3 m. 50 de hauteur, d'où son nom de „Temple aux obélisques" (pl. III-V).

Sur l'un de ces obélisques est gravé une inscription hiéroglyphique dont voici la traduction⁴): on lit dans la première colonne: „Dé Hérishéf-Ré l'aimé, le prince de Kébén (Byblos), Abishemou, renouvelé de vie", et dans la seconde colonne: „Son scelleur royal, Koukou, fils de Routaouy⁵), juste de voix". Hérishéf (*ḥršf*) était un

1) *De dea syria*, 6; Atallah, *Adonis*, p. 261 et 293.

2) *Fouilles de Byblos*, II, p. 39-40, „temple de Rêshéf"; vue aérienne, Atlas, II, *in fine*, n° 18; *Suppl. au Dict. de la Bible*, VII, „Phénicie" col. 1158, fig. 723.

3) *Fouilles de Byblos*, II, p. 28 (plan). Sur ces deux temples, Contenau, *La civilisation phénicienne*, p. 128-130 (quelques réserves sont à faire).

4) Montet, *Kémi*, 16, 1962, p. 89-90, fig. 4-5; *Byblos*, n° 11 327.

5) Ce nom égyptien lu *Rwty*, „Celui de la Lionne", doit sans doute se comprendre à Byblos: „Le serviteur de la déesse-Lionne", c'est-à-dire

d'Ashtart. Voyez les équivalents sémitiques, p. 60, n. 3. *Rwtšwy*,  , ne serait qu'une amplification graphique.

dieu égyptien, seigneur de Nen-nesou, chef-lieu du XXe nome de la Haute Égypte, mais il est évident que dans des inscriptions émanant de princes asiatiques, aussi bien à Tanis ¹⁾ qu'ici, ce nom ne représente pas cette divinité locale égyptienne mais, par à peu près, un dieu sémitique bien connu: Réshéf. Le disque solaire qui suit le nom n'implique pas une véritable assimilation à Ré mais seulement une affinité ²⁾; nous verrons par la suite qu'à Byblos le dieu Él était le dieu Ré-du-pays-montagneux, or Réshéf était l'un des nombreux fils de Él. Le déterminatif qui suit le nom représente le dieu accroupi avec une haute tiare pointue, bien asiatique, et dans sa main un bâton, ou une harpé d'après M. Dunand. Celui-ci a noté aussi sur le devant de la tiare des traces de gravure qui pourraient correspondre à une tête d'antilope, que l'on retrouve sur les figures de Réshéf dont nous allons parler. De ce texte on peut conclure que le dieu titulaire du temple, en qui nous avons reconnu le Ba'al Gébal-Ashtar, est ici nommé Réshéf. Est-ce possible? nous le croyons. Sur six stèles égyptiennes du Nouvel Empire ³⁾ apparaît une triade formée du dieu égyptien Min et des divinités d'origine phénicienne: Ashtart-déesse nue, nommée *Qdš*, „maîtresse du ciel", et Réshéf, nommé *Ršpw*, „dieu grand, maître du ciel", „le très puissant" ⁴⁾. Comme on est sûr que *Qdš* est une Ashtart, il est évident que le couple *Ršpw-Qdš*, correspond ici à celui d'Ashtar et d'Ashtart. La tête d'antilope que le dieu porte sur le devant de sa coiffure devra alors s'interpréter comme un trophée: Ashtar, étoile du matin, est le dieu qui tue l'antilope de la nuit. On a l'impression qu'à Byblos, Ba'al Gébal, Ba'al 'dr, Mlk-'dr et Réshéf n'étaient que des noms particuliers d'un même dieu, Ashtar, adoré dans un temple unique, l'un des plus grands de la ville (sinon le plus grand). Le nom de Réshéf, quelque soit sa racine réelle, pouvait être compris comme un qualificatif, „le

1) Leclant et Yoyotte, *Kêmi*, 14, p. 52-54.

2) Vandier, *La rel. égypt.*, p. 160.

3) Boreux, dans les *Mélanges syriens*, p. 673-676, pl., fig. 2-4. Plusieurs stèles de la même série ont été découvertes ou publiées depuis.

4) *Ib.*, p. 680. Cf. aussi la stèle de „*Ršpw*, le cyclique (*h(3)b*), dieu bon", Princhard, *The Anc. Near East in Pictures*, p. 164, fig. 476. Remarquez le sautoir symbole de la planète Vénus, *Le sautoir d'Atargatis*, p. 11, et ci-après fig. 35. Cf. ici p. xvi, fig. a.

Brillant'', „l'Incandescent'', et il faut reconnaître qu'il convenait particulièrement bien à Ashtar, étoile du matin ¹⁾.

Ce nom de Réshéf a dû être donné à Ashtar aussi en Chypre. On sait et on verra davantage par la suite (fig. 23 et 25) que les deux lions étoile du matin et étoile du soir étaient le domaine propre d'Ashtar et d'Ashtart ²⁾. Or une inscription phénicienne de Larnaca, du IV^e siècle avant J.-C., nous apprend que, dans cette ville, on a dédié à Réshéf un „autel et les deux lions des côtés'' ³⁾. A Halalia, près de Sidon, un autel entre deux lions, μετὰ δυνάων λεόντων, était de même dédié à Uranie, c'est-à-dire à Ashtart ⁴⁾. A Ras Shamra, on offre à Ršp-gn, „Réshéf du jardin'', un vase formant une tête de lion, nommée dans l'inscription pn 'arw, „face de lion'' ⁵⁾.

Malgré son importance à Byblos, Ashtar était cependant un dieu en décadence du panthéon ouest-sémitique ⁶⁾. Sans doute sa notoriété a-t-elle été très grande. Les Palmyréniens l'ont mis au premier rang, faisant de Bôl Ashtar le maître du soleil Yarhibôl et de la lune 'Aglibôl ⁷⁾. Il est „Ashtar le Terrible'' (ʿttr ʿrz) des textes de Ras Shamra ⁸⁾. En qualité de Φωσφόρος, Lucifer, „Celui qui porte la lumière'', „le Brillant, fils de l'Aurore'' (Hll bn Šhr), il a pu se comparer au Très-Haut: il a été précipité au fond des Enfers ⁹⁾. Mais ce n'est pas cette mésaventure, qui se renouvelle chaque fois qu'Ashtar apparaît dans le ciel ¹⁰⁾, qui a été la vraie cause de sa décadence. L'unité de la planète Vénus déjà reconnue au III^e millénaire avant J.-C. avait ôté sa signification à la dualité des divinités de l'étoile du matin et de l'étoile du soir. En Mésopotamie,

1) G. Contenau, *La civilisation phénicienne*, p. 92. Il pensait qu'il s'agit d'une épithète d'un dieu dont on ne voulait pas dire le nom. Voyez p. 18, nos observations sur les Ršpm, probablement une constellation.

2) *L'Ethnographie*, 1963, p. 32.

3) *C.I.S.*, I, n° 10 (réserves sur la traduction).

4) Renan, *Miss. de Phénicie*, p. 397.

5) Gordon, *Ugaritic Textbook*, p. 486, n° 2356; Virolleaud, *Groupe linguistique d'Études chamito-sémitiques*, X, 1964, p. 59.

6) Ce caractère apparaît déjà dans les tablettes de Ras Shamra au XIV^e siècle avant J.-C., Caquot, *Syria*, 35, 1958, p. 49-54.

7) *Mélanges de l'Univ. St Joseph*, 39, 3, 1964, p. 181-184.

8) A. Caquot, *Syria*, 35, 1958, p. 47; Aistleitner, *Wört. d. ugarit. Spr.*, p. 243, n° 2103.

9) *Isaïe*, XIV, 12-19; *Rev. de l'hist. des rel.*, 169, 1966, p. 48.

10) *Persica*, 3, 1967, p. 14, fig. 1, 3, 13 et 19.



Fig. 16. Le prêtre-roi de Byblos Yehawmilk offrant une coupe à Ba'alat Gêbal, d'après une stèle de Byblos, du IV^e siècle avant J.-C.

La déesse porte la coiffure isiaque et tient le sceptre sommé d'un lotus. Le roi est coiffé d'un modius, prototype de celui des prêtres de Palmyre. Le disque entre deux uraei, qui surmontait la scène, fait de matière précieuse, était scellé dans la pierre et a disparu. Il symbolisait Rê identifié ici à Él.

Ishtar-mâle a été absorbé par Ishtar-féminine dès l'aurore des civilisations ¹⁾. Chez les Ouest-Sémites, Ashtar a mis beaucoup plus longtemps à disparaître devant Ashtart qui a fini par s'adjuger seule les deux étoiles du matin et du soir ²⁾. A Palmyre, il est resté le grand dieu local jusqu'à la venue du dieu babylonien Bêl vers 300 avant J.-C., et à l'époque romaine il y était encore adoré

1) *Les tessères et les monnaies de Palmyre*, p. 166; Thureau-Dangin, *Rev. d'assyriol.*, 31, 1934, p. 140 s.

2) Lagrange, *Études sur les rel. sémit.*, 2^e éd., p. 133-136, Ashtar chez les Arabes a survécu davantage encore. *Persica*, 3, 1967-1968, p. 11-12.

avec celui-ci ¹⁾. A Byblos, Ashtar, Ba'al de la ville, a été adoré à côté de la Ba'alat Gébal jusqu'à l'époque perse au moins. C'est seulement de la fin de cette période (IVe siècle avant J.-C.), que le roi de Byblos, Yehawmilk, dans une scène d'offrande, s'adressera à la Ba'alat seule ²⁾. Il n'y a qu'elle qui soit nommée et représentée, et on constate que son aspect a très peu changé depuis l'époque égyptienne (fig. 16 à comparer à la fig. 21).

Mais dans une sculpture antérieure à cette stèle, d'un siècle environ ³⁾, découverte à Fi'a à une trentaine de kilomètres au Nord-Nord-Est de Byblos, on voit encore, dans une scène d'offrande ou d'adoration analogue, Ashtar au côté de sa parèdre (fig. 17). Fi'a était sûrement dans le royaume de Byblos et on devait y voir un temple où étaient associés le Ba'al et la Ba'alat de cette ville. La déesse présente le même aspect que dans la stèle, mais Ashtar a ici une physionomie très particulière, celle d'un lion ailé à tête humaine. Ce dieu qui était originairement un dieu-Lion apparaît déjà comme un lion ailé, au XVe siècle avant J.-C., sur la coupe d'or de Ras Shamra ⁴⁾. Ici la tête humaine marque un début d'anthropomorphisation. A Byblos, dans un bas-relief de l'Ancien Empire (fig. 21), le phénomène a pris la direction contraire: la tête est restée léonine, et le corps est devenu celui d'un homme. La forme particulière du dieu à Fi'a est nettement archaïsante et provinciale.

Au-dessous de cette scène d'offrande, un petit bas-relief représente deux taureaux qui encornent un arbre planté sur un tertre, au milieu du tableau. On sait par de nombreux exemples ⁵⁾ que ces taureaux figurent la chaleur accablante des journées d'été et les

1) *Les tessères et les monnaies de Palmyre*, p. 176-187; *Comptes rendus de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, 1966, p. 177-179, inscr. grecque de 149 après J.-C.

2) *C.I.S.*, I (Phénicie), 1, pl. I; Dunand, *Suppl. au Dict. de la Bible*, VII, col. 1196, fig. 733.

3) Gustave Mendel, *Musée imp. ottoman, Catal. des sculptures grecques, romaines et byzantines*, 1912, I, p. 254-255, n° 99; Ronzevalle, *Mél. de la Faculté orient.*, V, 2, p. 63-71; Dussaud, *Notes de myth. syr.*, p. 179; *Rev. de l'hist. des rel.*, 68, 1913, II, p. 62; *Topogr. hist. de la Syrie*, p. 79; Contenau, *Manuel d'arch. orient.*, III, 1931, p. 1477, fig. 898-899.

4) *Persica*, 3, 1967-1968, p. 27, fig. 13; „La légende des deux géants” (sous presse).

5) *Ibid.*, fig. 13, 15-17 et 20-21.



Fig. 17. Base sculptée de Fi'a.

Musée d'Istamboul.

La Ba'alat Gébal, Ashtart, assise sur son trône; à son côté le Ba'al Gébal, Ashtar, sous les traits d'un sphinx ailé (la queue relevée écarte l'idée que cette figure puisse faire partie d'un trône). Au-dessous, les taureaux de la chaleur encornent un arbre du Liban.

vents de sable, destructeurs de la végétation. Le tertre symbolise une montagne, et dans ce village du Liban, situé au pied de la montagne boisée, on ne peut guère douter que l'arbre — Dussaud y voyait un cèdre — représente la forêt libanaise, la principale richesse de Byblos ¹⁾. Le Ba'al Gébal et la Ba'alat Gébal, figurés au-dessus en étaient les protecteurs naturels. La déesse était la dispensatrice de toute vie et de toute fraîcheur. Le vase aux eaux jaillissantes, la Source universelle, lui appartenait. Ashtar, son époux, était le maître des taureaux destructeurs de la végétation. En qualité de dieu de l'étoile du matin, il les amenait avec lui ²⁾ et,

1) Montet, *Byblos et l'Égypte*, p. 266-270; *Isaïe*, XIV, 8 (commerce avec Babylone).

2) Sur une stèle de Doura-Europos, on voit Ashtar ou son serviteur conduisant un taureau dans le ciel, et au-dessous Ashtart assise sur un trône, entre deux lions. *The Excav. at Dura-Europos*, Prel. Rep., V, pl. XIV; Ronzevalle, *Mél. de l'Univ. S. Joseph*, 21, 1937-1938 (Jupiter Héliopolitain) pl. LXIX. On remarquera que le taureau et son conducteur marchent sur des nuages.

souvent même, ils traînent son char ¹⁾. Il était naturel qu'on lui demande d'en réduire les méfaits. Si notre interprétation est bonne, ce monument serait un ex-voto offert à Ashtar et Ashtart pour les remercier d'avoir mis fin, croyait-on, à une terrible sécheresse qui avait gravement éprouvé les arbres ²⁾.

Nous verrons par la suite que, dès une haute antiquité, les temples de Byblos, spécialement celui d'Ashtar, semblent avoir possédé des forêts *waqf* dans le Liban. Le présent monument fait penser qu'à l'époque perse les dieux de Byblos avaient encore des raisons particulières de protéger la forêt qui dans la région de Fi'a est représentée par des sapins et des cèdres ³⁾.

Ashtar originairement dieu-Lion apparaît à Byblos, sous l'Ancien Empire, comme un homme à tête de lion et dans un village du Liban, à l'époque perse, comme un lion à tête d'homme. On ne doit pas en conclure qu'il a toujours gardé à Byblos cet aspect partiellement léonin, qui est dans le premier cas un archaïsme et dans le second, un provincialisme. Il n'est pas douteux qu'au II^e millénaire avant J.-C. il était adoré dans le Temple aux obélisques sous la forme d'un jeune dieu sans aucun caractère animal. Nous savons par les tablettes de Ras Shamra que les dieux phéniciens avaient pris au XIV^e siècle avant J.-C., un aspect et un comportement entièrement humain, et que les formes anciennes n'étaient plus alors qu'un souvenir ⁴⁾. Il est bien probable que les innombrables petits bronzes qui proviennent de ce temple ou des abords et qui représentent un jeune dieu à haute tiare ⁵⁾, nous donnent

1) *Syria*, 36, 1959, p. 145, fig. 1; *Persica*, 3, 1967-1968, p. 11, fig. 2.

2) Comparez cette scène à celle d'un cylindre-sceau représentant un conifère à la cime d'une montagne, entre deux antilopes allant vers l'arbre, Porada, *Iran Ancien*, p. 25, bas de la pl. de la p. 23. Nous avons ici le thème opposé, les antilopes symbolisant la fraîcheur nocturne. L'image devait avoir une valeur de magie sympathique, favorable à la végétation de la montagne.

3) Montet, *Kêmi*, 16, 1962, p. 77, „le sapin, d'après les constatations de M. Dunand, ne se trouve pas dans la région Beyrouth-Byblos, mais est encore abondant dans la partie septentrionale du Liban qui contient aussi des groupes de cèdres". Pour Montet, la limite Nord, du Pays de Nêgaou, la région des bois exploités par les Égyptiens, était la coupure Homs-Tripoli, *ib.*, p. 78. Fi'a est dans cette zone.

4) *Revue d'Assyriologie*, 59, 1965, p. 92-94.

5) *Fouilles de Byblos*, I, pl. XLVII, n° 1819; XLIX, n°s 3748, 3922-3923;

une idée de ce que devait être alors l'image cultuelle. Ce dieu, presque toujours grand et maigre, apparaît en particulier sur un manche de poignard provenant du temple (fig. 3) ¹⁾; en symétrie, sur la face opposée, sont figurées deux antilopes symboles de la fraîcheur. On remarquera que souvent ces figures portent une tiare inspirée par celle d'Osiris, l'*3tf*. Nous y verrions le signe d'une certaine assimilation avec ce dieu, aussi un maître des Enfers et un dieu bon ²⁾.

Les autres divinités du panthéon phénicien telles que nous les ont fait connaître les tablettes de Ras Shamra ont été certainement connues et adorées à Byblos. Parmi les déesses, Shapash, la divinité solaire, Nikkal, celle de la Lune, accompagnée des déesses Kosharôt en qui nous voyons des étoiles ³⁾. Parmi les dieux, Yarḥ, le dieu Lune, parèdre de Nikkal, Dagon, le blé, Ḥorôn, dieu faucon, Môt, le maître des chaleurs meurtrières de l'été, qui ressemble à Seth et qui est peut-être le même que „le roi de l'été”. Mais dans l'état actuel de nos connaissances on ne peut donner aucune précision à ce sujet. Tout au plus est-il permis de penser que la ville a eu un temple de Yam, le dieu de la mer, et que ce sanctuaire est devenu un temple de Poseidon, puis de Neptune. Les monnaies de Byblos du IV^e siècle avant J.-C. mettent l'accent sur le caractère maritime de la ville et portent l'image d'un monstre marin qui symboliserait assez bien ce dieu ⁴⁾. On a découvert en 1903 „à l'entrée du village de Gébeil”, vers le sud, une statue de marbre de Poseidon, nu, debout à côté d'un dauphin. Cette statue de 2 m. de haut, apparemment d'époque romaine, est actuellement au Musée d'Istamboul ⁵⁾; elle correspondrait bien à l'image cultuelle d'un temple. A en juger par son poids, elle ne devait pas en être bien éloignée au moment de la découverte.

II, pl. CXV, n° 14467; pl. CXXIII-CXXX; p. 76, n° 7190, pl. CLXI; n°s 7826, 7919, pl. CLXII; etc. *Archeologia*, janv.-févr. 1968, p. 46-47 (figure). Voyez pl. VI.

1) *Fouilles de Byblos*, *ibid.*, II, pl. CXVIII, n° 14445, p. 697. *Rivista degli Studi orientali*, 1967, p. 350, fig. 4.

2) Sur la stèle égyptienne du Nouvel Empire, déjà citée p. 64, n. 4, Ashtar, sous le nom de Rêshéf (*Ršpw*), est qualifié de „dieu bon” (*ntr nfr*), fig. a.

3) *Mélanges de l'Université Saint-Joseph*, 39, 1964, 3, p. 178-179; *Revue d'Assyriologie*, 59, 2, 1965, p. 93. Voyez le premier chapitre, ci-dessus, p. 2.

4) Hill, *Catal. of the Greek Coins of Phoenicia*, pl. XI, 9-15; XII, 3-4; XL, 9-14; XLI, 1-6.

5) Jalabert, *Rev. arch.*, 5, 1905, 1, p. 55-56, fig. 1.

Un autel trouvé sur la colline de Qaşşuba, à un kilomètre Est-Sud-Est de Gébeil, porte une dédicace à Hélios (Θεῶ Ηλίου); un autre découvert au même endroit est orné d'un disque sur le devant ¹⁾. Il a dû y avoir là un petit temple dédié à ce dieu, mais rien n'indique une haute antiquité.

Outre ces faibles indications archéologiques sur le panthéon de Byblos, un renseignement littéraire nous vient d'un texte de Philon de Byblos. Il paraît d'origine très archaïque. L'auteur nous dit qu'avant même que ÉL ait fondé la ville, „un certain Élioun nommé Très-Haut (Ύψιστος) et une femme nommée Bêrouth habitaient près de Byblos” ²⁾. Comme dans le cas de ÉL, il s'agit pour l'auteur de personnages humains qui avaient leur maison près de l'emplacement actuel de Byblos: ils sont devenus des dieux et leur maison, leur temple. Philon de Byblos a donc vu près de sa ville un temple d'Élioun ou Hypsistos qui, selon lui, avait pour épouse la déesse éponyme de la ville de Beyrouth. Cette dernière n'a guère sa place à Byblos, et nous pensons que l'auteur, suivant sa manière habituelle de travailler ³⁾, a greffé ici un renseignement qui lui venait de Beyrouth: dans cette ville, il est naturel qu'il ait trouvé les vestiges d'un culte d'Élioun et de l'Ashérat de Beyrouth, souvenir archéologique naturellement, car du temps de l'auteur ces dieux y étaient certainement fort oubliés ou entièrement transformés. Nous ne retiendrons donc pour Byblos que l'existence d'un ancien temple d'Élioun-Hypsistos près de la ville. ÉL et Élioun, dieux originaires bien distincts, étaient des formes parallèles du dieu créateur. Mais tandis que le premier est un dieu-Taureau, habitant sous la terre des vivants, le second est un dieu-Aigle demeurant au plus haut des cieux. ÉL a été identifié par les Grecs avec Kronos et Élioun, avec Zeus. Dussaud pensait que le culte d'Élioun avait précédé celui de ÉL ⁴⁾. Toujours est-il qu'au XIV^e siècle avant J.-C. les textes de Ras Shamra ne connaissent que ÉL comme dieu créateur. A Byblos, Élioun dont nous avons noté l'antique sanctu-

1) Ronzevalle, *Rev. bibl.*, 1903, 12, p. 405-406, fig. Sur la colline de Qaşşuba, Renan, *Mission de Phénicie*, pl. XIX; *Mél. de l'Univ. Saint-Joseph*, 15, 1930, p. 190 s., pl. XXXVII, 25.

2) *Fragm. II*, 13, Lagrange, *Ét. sur les rel. sémit.*, 2^e éd., p. 422.

3) *Mélanges Jérôme Carcopino*, p. 286-288.

4) *Mélanges de l'Univ. S. Joseph*, 41, 1, 1965, p. 26.

aire extra muros ne réapparaît qu'au XI^e siècle avant J.-C. sous la forme Ba'al Shamîm, et sans doute dans ce même temple. C'est dire qu'il ne se substitue pas à Éli qui possédait un temple dans la ville (Philon de Byblos, on l'a vu, considère la ville comme le péribole de ce temple). D'après l'inscription phénicienne qui le nomme pour la première fois ¹⁾, Ba'al Shamîm entraîne dans son sillage le Ba'al Gébal, c'est-à-dire Ashtar. A l'époque romaine, Élioun-Ba'al Shamîm était devenu Zeus Hypsistos, le Zeus Très-Haut. C'est de son temple de Byblos que vient certainement le „piédestal de statue" portant la dédicace Διὶ Ὑψίστῳ, vu à Djebeil, „à l'est et en dehors de la ville", par R. Dussaud ²⁾, puis par les pères Jalabert et Ronzevalle ³⁾. Cette base en forme d'autel est ornée d'un buste du dieu, de face (fig. 10). Il porte une barbe, et sa chevelure est liée par un bandeau. Un manteau rejeté sur l'épaule gauche laisse voir la poitrine nue, ou vêtue d'une tunique collante à manches ⁴⁾. Un long sceptre est dressé à droite, et un foudre est figuré dans le champ à gauche: ce sont ses attributs. L'absence de calathos est due peut-être au peu de place dont disposait l'artiste qui s'est contenté du bandeau que porte assez souvent Ba'al Shamîm ⁵⁾. Nous pouvons citer à Palmyre un exemple où la même divinité devenue le dieu anonyme ne porte ni calathos, ni bandeau. Son buste est drapé comme ici ⁶⁾.

Il est donc probable que les „vestiges d'ancienne construction" vus par Renan, près de la petite église de Mâr Yaqoub, à 300 m. à l'Est de la ville du moyen âge et à la même distance au Nord-Est du tell ⁷⁾, c'est-à-dire à l'endroit où a été découvert le monument décrit appartenaient au temple de Zeus Très-Haut, qui a succédé à celui de Ba'al Shamîm et antérieurement d'Élioun.

1) Dunand, *Fouilles de Byblos*, I, p. 30, n° 1141; *Revue biblique*, 1930, p. 321 s. Voyez ci-dessus, p. 33 et 62.

2) Dussaud, *Rev. arch.*, 1896, I, p. 299-304.

3) Ronzevalle, *Rev. bibl.*, 1903, 12, p. 405-406.

4) Opinion du Père Ronzevalle qui a examiné le monument, *l.c.*, p. 406.

5) *Les tessères et les monnaies de Palmyre*, p. 313-323, fig. 181, 183, 188-189.

6) *Ibid.*, p. 315, fig. 182. Il n'y a pas identité complète entre Ba'al Shamîm et le dieu anonyme, à Palmyre, P. Colart-J. Vicari, *Le sanctuaire de Baal-shamîn à Palmyre*, I, 1969, p. 212-214.

7) Renan, *Mission de Phénicie*, pl. XIX; Ronzevalle, *loc. cit.*, p. 404, n. 1; Montet, *Byblos et l'Égypte*, pl. I, „Mâr Yacoub".

2. L'APPORT ÉGYPTIEN

Au III^e millénaire avant J.-C., au début de l'Ancien Empire, si ce n'est avant, les Égyptiens décidèrent d'établir un comptoir commercial à Byblos, pour y acheter du bois, des pins principalement, ensuite expédiés par mer en Égypte. Pour rendre plus forts et durables les traités qu'ils passèrent avec les rois de Byblos, ils résolurent d'y associer (suivant une coutume générale) les dieux de l'Égypte et ceux de la ville. Il s'agissait de créer une alliance entre les dieux. Les Égyptiens s'enquirent donc des divinités locales et on leur désigna tout de suite les dieux dont nous avons parlé; le couple de Éĺ et d'Ashérat, créateurs, et celui de leurs fils et fille, Ashtar et Ashtart, les protecteurs de la ville. Pour les Égyptiens influencés par la théologie solaire d'Héliopolis-On (on le constate par les Textes des Pyramides), le dieu créateur, père des dieux et des hommes, même en pays étranger, ne pouvait être que Ré. Éĺ fut donc assimilé à ce dieu, mais en le distinguant néanmoins de celui de l'Égypte. Ils le nommèrent „le Ré-du-pays-étranger”, ou „des-pays-étrangers”. Comme Éĺ n'avait aucun caractère solaire la distinction s'imposait. Une ressemblance a dû cependant frapper: Ré comme Éĺ peut avoir une forme de taureau¹⁾. Le disque ailé sera dans les monuments de Byblos le symbole de Éĺ assimilé à Ré²⁾.

Pour Ashérat, épouse de Éĺ, les Égyptiens ne se contentèrent pas d'une identification plus ou moins heureuse avec une déesse égyptienne, ils procédèrent à une véritable importation de déesse: au dieu créateur phénicien, il s'agissait de donner une épouse égyptienne, comme on le faisait pour les rois. On a l'impression qu'elle fut choisie avec beaucoup de discernement. Il fallait naturellement une grande déesse créatrice, mais Éĺ, le Taureau Éĺ, ayant une forme bovidée très accusée, on devait de plus choisir une déesse qui fut une vache divine. Comme nous l'avons dit, les épouses de Éĺ sont des Ashérat, c'est-à-dire qu'elles animent des arbres ou des troncs d'arbres, et elles sont à ce titre des „maisons de dieux”, des bétyles (*beit-'il*)³⁾. Parmi les déesses égyptiennes,

1) Speleers, *Textes des Pyramides*, p. 66, verset 470, et p. 76, verset 547.

2) Montet, *Byblos et l'Égypte*, p. 42-43, fig. 10-11.

3) *Rev. de l'hist. des rel.*, 1966, 1, p. 38-42 et 46.

Hathor répondait exactement à ce type complexe: elle était la grande créatrice, et en même temps la grande vache divine; on la qualifiait de „dame du sycomore”; elle était donc bien la déesse d'un arbre, et son nom signifiant „Maison d'Horus”¹⁾ offrait un bon correspondant à celui d'Ashérat-Bétyle, „Sanctuaire-Maison de ÉL”.

On intronisa donc à Byblos l'Hathor égyptienne, c'est-à-dire évidemment sa statue, et on l'installa dans le sanctuaire d'Ashérat, où elle trouva l'antique tronc d'arbre de sa rivale; peut-être était-il encore un arbre vivant. Elle devait y être, sans doute, une seconde épouse de ÉL, mais le lustre qu'on dut donner à cet événement, la popularité d'Hathor firent certainement qu'elle eut le pas sur l'ancienne Ashérat.

Pour le couple d'Ashtar et d'Ashtart, il ne semble pas que les Égyptiens aient cherché à l'identifier à des divinités de leur pays. Ils se contentèrent de lui donner un aspect égyptien. Ces jeunes dieux reçurent les vêtements, la coiffure, la pose égyptiens. Le lotus qui était un de leurs attributs²⁾ devint le sceptre-*w3d* à fleur de lotus, emblème de la verdure et de la vie. Ils étaient devenus les enfants d'Hathor: on les affubla d'une coiffure hathorique: le disque solaire entre deux cornes de vache. Le couple d'Ashtar et d'Ashtart, lion et lionne, devait apparaître dès ce temps partiellement ou totalement anthropomorphisé. Pour le dieu, nous allons le voir sur un bas-relief égyptien de Byblos avec un corps d'homme et une tête de lion sous le voile égyptien (fig. 21). Ashtar à corps humain et tête de lion est connu à Ras Shamra au XIV^e siècle avant J.-C. (fig. 24)³⁾.

Pour la déesse, toujours invoquée sous le nom de Ba'alat Gébal, son type de jeune femme, avec le sceptre et la coiffure qu'on vient de noter, se fixa dès l'Ancien Empire et se maintiendra jusqu'à ce que les Grecs en aient fait la Tyché de la ville. Elle n'a presque jamais un caractère de déesse-Lionne.

1) *Ht-hr*, Gardiner, *Egypt. Gramm.*, p. 482, O 10.

2) Dans des stèles égyptiennes du Nouvel Empire, Boreux, *Mél. syr.*, p. 673-687, fig. 3-4 et pl.; sur un scarabée, *Rev. d'Égyptol.*, 1, 1933, p. 197-198, fig. 1-2; sur des pendentifs de Ras Shamra, Dussaud, *L'art phénicien au II^e millénaire*, 1949, p. 50-52, fig. 15-17.

3) Schaeffer, *Ugaritica*, IV, p. 146-147 et 104, fig. 85.



Fig. 18. Empreinte d'un cylindre-sceau de Béthel, représentant Ashtar tenant une harpé et une lance et Ashtart ('*stȳrt*) à tête de lion, tenant une lance et une croix ansée, symbole égyptien de vie (comme le lotus).

En Phénicie Ashtar est le plus souvent armé, mais Ashtart ne l'est que dans des monuments d'Égypte ou des objets d'influence égyptienne, A. Rowe, *A Catal. of Eg. Scrabs*, 1936, p. 251-252 (vers 1300 av. J.-C.).

Ailleurs, cependant, Ashtart a conservé une tête léonine, comme Ashtar à Byblos. Pour nous la représenter sous cet aspect nous possédons un cylindre-sceau de Béthel (fig. 18) ¹⁾. La déesse y tient une lance et une croix ansée, tandis qu'Ashtar, de forme entièrement humaine est armé d'une lance symétrique et d'une harpé. L'inscription médiane en hiéroglyphes est à lire: '*stȳrt*', „Ashtart”. Le graveur du cylindre paraît en avoir tiré une sorte de jeu d'écriture. Lue jusqu'au petit trait d'unité, elle donne: '*stȳr*', „Ashtar”, et lue en entier: '*stȳrt*', „Ashtart”. Cette Ashtart devenue Astarté à tête de lion a connu la fortune dans le milieu punique ²⁾. C'est sans doute sous cet aspect terrifiant qu'elle était la protectrice militaire de Carthage, nommée „le *daïmôn* des Carthaginois”, dans le traité d'Hannibal en 216 avant J.-C. Ashtart déesse nue affectionne les noms masculins. Elle est dite „compagnon de Tanit” ('*štrt ḥbry tnt*), dans une inscription phénicienne d'Espagne ³⁾,

1) Albright, *Bull. of the Amer. Schools of Or. Res.*, 56, 1934, pl. 1 et 8; Dussaud, *Syria*, 16, 1935, p. 202. Voyez aussi une figurine en terre cuite de Beth-Shan, représentant une déesse nue à tête de lion, L. Y. Rahman, *Atiqot*, 2, 1959, p. 184-185, pl. XXIV, 1-3.

2) A. Merlin, *Notes et documents* du Gouvernement tunisien, 4, 1910, p. 44; G. Charles-Picard, *Les religions de l'Afrique antique*, p. 154, „statue de Tanit léontocéphale”, en réalité Ashtart.

3) Inscription de Séville, VIII^e siècle avant J.-C., *Revista degli Studi orientali*, 91, 2, 1966, p. 97-108. Sous réserve d'une vérification sur l'original, la photographie publiée ne permettant pas d'assurer absolument la lecture qui nous paraît cependant très probable.

et *qdš*, proprement „le Saint”, dans des textes égyptiens ¹⁾. Il s’agit probablement, dans ce dernier cas, de la déesse éponyme de la ville de Qadesh, dans la vallée de l’Oronte, l’Ashtart locale douée d’une personnalité propre. Ceci expliquerait ce masculin; il devait cependant gêner quelque peu l’oreille des Sémites car à plusieurs reprises ils ont mis le mot au féminin, *qdšt* ²⁾.

* * *

Un cylindre très archaïque de Byblos et un bas-relief égyptien de la même ville sont l’illustration de ce qui précède (pl. VII).

Le premier (fig. 19) remonte au début de l’Ancien Empire, sinon à l’époque thinite ³⁾, au temps où les Égyptiens commencèrent à s’installer à Byblos. Il a été découvert dans „le temple syrien” fouillé par Montet, parmi les dépôts de fondations placés sous le dallage, au moment d’une reconstruction, vers la fin du règne de Pépi II ou peu après ⁴⁾. Ce dallage posé sur une couche de cendre et de ciment a été retrouvé en place. On est donc assuré d’un dépôt intentionnel, on en conclura que ce cylindre était en service dans le „temple syrien” ou un temple voisin, à une époque très ancienne et que, ne servant plus au moment où l’édifice a été reconstruit, il a été alors enterré sous le dallage. Il est selon toute apparence l’œuvre du clergé syrien de Byblos qui l’a fait graver pour son usage.

1) Boreux, *Mélanges syriens*, p. 673-687.

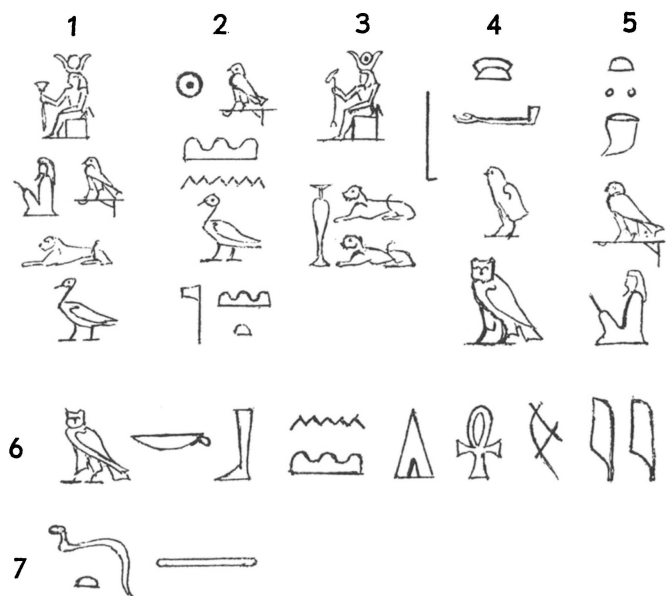
2) *Ibid.*, fig. 1 (stèle C. 86), milieu, 1ère colonne à gauche; au-dessus, dans la colonne correspondante, la déesse est nommée *qdš*. Cf. aussi Edwards, *Journ. of Near Eastern Stud.*, 14, 1955, p. 49-55; la déesse nue, debout sur un lion et tenant le lotus et le serpent, est nommée *qdšt* avec déterminatif de l’œuf. Les noms d’Ashtart et d’Anat inscrits plus bas doivent être séparés de celui-ci, Leclant, *Syria*, 37, 1960, p. 5, n. 6. Il s’agit de déesses associées, et on remarquera que pour le rédacteur l’Ashtart phénicienne avait une personnalité distincte de l’Ashtart syrienne de Qadesh. R. Stadelmann, *Syrisch. Paläst.*, 1967, p. 115, considère que *qdšt* est ici un nom commun et traduit: „la sainteté d’Anat et la sainteté d’Ashtart”, mais la comparaison avec les stèles de la même série prouve que *qdš* ou *qdšt* est bien le nom de la déesse.

3) P. Amiet, *Rev. bibl.*, 62, 1955, p. 408. C’est l’époque des premiers cylindres-sceaux, *La glyptique mésopotamienne archaïque*, p. X.

4) Montet, *Byblos et l’Égypte*, p. 45-47, 61-62 et 127-130. La zone fouillée par Montet vers le milieu du tell de Byblos et qui a fourni „le temple syrien” et „le temple égyptien” est celle où M. Maurice Dunand a ensuite reconnu le temple de la Ba‘alat Gébal, et ses dépendances. Le temple de Ba‘al Gébal, Ashtar, est à 30 m. au Sud-Est (le Temple aux obélisques, pl. III-IV).



Fig. 19. Inscription du cylindre archaïque de Byblos, d'après une empreinte. Hauteur de l'original: 5 cm.; largeur du développement: 8. Montet, *Byblos et l'Égypte*, p. 62, fig. 20, et pl. XXXIX, 42; *Monuments et mémoires, Fondation E. Piot*, 25, 1921-1922, p. 248, fig. 11.



Pierre Montet, qui a découvert et, le premier, publié ce cylindre, a reconnu l'ordre des caractères disposés en cinq colonnes et deux lignes horizontales. Nous utilisons ici sa transcription ¹⁾:

Si l'on suit le commentaire de Montet et l'ordre des mots, avec quelques inversions habituelles en égyptien ²⁾, on obtient la traduction suivante:

„La déesse [de Byblos], fils du lion, | fils du Ré-du-pays-étranger, dieu étranger, | le loué du (dieu) Routi, | (le dieu) Khay-taou dans [Néga], dans Byblos. Il donne de vivre, l'aimé, éternellement”.

Mais Montet, partant du point de vue que ce texte désignait le titulaire du sceau par des titres ou des qualificatifs, a cru pouvoir modifier l'ordre des mots, et il traduit: „Le loué de la déesse [de Byblos], fils du lion, fils du Ré-des-pays-étrangers, dieu des pays étrangers, et du dieu Routi, dans Byblos. l'aimé du dieu Khay-taou dans [Néga], (à qui) est donné la vie éternelle” ³⁾. L'auteur remarque en effet que dans les titulatures royales, dès l'Ancien Empire, le participe *mry*, „aimé de” est régulièrement rejeté après le nom du dieu, parfois avec un titre; on trouve par exemple: *Hnmw.nb.kbw.mry*, „Aimé de Khnoum, maître de la cataracte” ³⁾. Il en conclut qu'il serait en droit ici de placer le mot *mry* avant les noms divins qui le précèdent. Il a bien vu cependant qu'un lecteur du texte n'aurait jamais l'idée de chercher ce mot à la fin de la 6^e ligne pour le reporter en tête. Si l'inversion était facile à reconnaître dans l'expression „Aimé de Khnoum”, elle deviendrait dans le cylindre impossible à découvrir pour le lecteur, d'autant plus que le mot *mry*, „l'aimé”, se trouve au milieu de la proposition verbale: *ḏt.ḥḥ.ḏt*, „Il donne la vie à jamais”; le mot a tout à fait l'air d'un sujet: „L'aimé donne la vie à jamais”. Montet a donc proposé de rejeter au début non plus le mot *mry*, mais le mot *ḥst* dans l'expression très claire loué des deux lions” (ou d'après Montet „loué de Routi”) à la fin de la ligne 3. Mais ici nouvelle difficulté: le participe *ḥst* ne peut se rapporter au premier nom divin en étant derrière lui, et au second en étant devant.

Cette lecture soulève une autre objection encore plus grave: dans les titulatures dont parle Montet, les mots „aimé de” ou „loué de” sont toujours précédés d'un nom royal. Or ici on ne peut en découvrir aucun. Le prince loué et aimé — pharaon ou roi de Byblos — serait resté anonyme. Un tel comportement serait contraire à l'usage universel.

Malgré cela, M. Helck qui a repris la traduction de Montet n'en a guère modifié l'esprit. Voici son texte: „Der Gelobte des Baal (?), Sohnes der Bergsonne, der Gelobte des Löwen, Sohnes des Gottes des Gebirges; Gelobter der Baalat über (?) den beiden Löwen in Byblos; ḥm(?), geliebt von Ḥw-t3w, dem Leben in alle Ewigkeit gegeben werde” ⁴⁾.

1) *Ibid.*, p. 62-66. Voyez notre transcription à la p. 77, sous la fig. 19.

2) *Ibid.*, p. 66.

3) Sethe, *Urkunden des Alten Reiches*, I, p. 111, cité par Montet.

4) Helck, *Die Beziehungen Ägyptens zu Vorderasien*, p. 21-22.

En tenant compte du contexte sémitique, et du bas-relief qu'on va examiner représentant avec la Ba'alat Gébal, un dieu assis à tête de lion et sceptre sommé d'un lotus, en qui on reconnaîtra le Ba'al Gébal, Ashtar, nous proposons de lire et de traduire ce texte autrement:

1ère colonne: idéogramme du dieu assis à sceptre à lotus (Ashtar), déterm. de l'étranger ¹⁾, idéogr. du dieu (faucon), idéogr. du lion + s³

2e colonne: s³ . n . R^c. ḥ³st, nṯr. ḥ³st

3e colonne: dieu assis tenant le sceptre-w³s (Él sous les traits de Ré); ḥsi + idéogramme des deux lions.

4e colonne: ḥ^cw . m.

5e colonne: t³, idéogramme du dieu (faucon), déterm. de l'étranger ²⁾.

1ère ligne horizontale: m . kbn . ḥ³st . di . 'nh . mry.

2e ligne horizontale: dt.

Ce texte doit se lire, d'après nous:

|¹ 'štr . '3m . nṯr . rw . s³ |² s³ . n . R^c . ḥ³st . nṯr . ḥ³st . |
|³ ḥsi . rwt^y |⁴ ḥ^cw . m |⁵ t³ . nṯr . '3m ||⁶ m . kbn . ḥ³st . di .
|⁷ 'nh . mry |⁷ dt

Au début de la 1ère colonne, le dieu formant le signe initial est représenté couché pour indiquer la direction de la lecture. Ce dieu assis a bien la silhouette du dieu du bas-relief de la figure 21, sans qu'on puisse dire que la tête soit léonine, mais la tête du dieu Ashtar ne devait pas l'être toujours. Ashtar pouvait avoir une tête humaine, et c'est même cette forme qui a prévalu. Il ne peut s'agir d'une déesse car la titulature qui suit est tout entière du masculin. Le signe que nous appelons „déterminatif de l'étranger” représenterait un Asiatique à barbe égyptienne, accroupi, tenant une baguette ³⁾. Si, comme nous l'avons vu, ce texte émane de prêtres phéniciens de Byblos, le sens

1) Gardiner, *Grammar*, p. 440, A 49. En égyptien classique ce signe est un déterminatif. Le caractère très archaïque du texte autorise, nous semble-t-il, à y voir ici un idéogramme. Il faut reconnaître toutefois que le signe est mal fait; il pourrait correspondre à l'hiéroglyphe A 40, „dieu assis”, ce qui ne changerait pas beaucoup le sens du texte, mais il est exclu, à cause de la barbe, d'y voir le signe B 1 „femme ou déesse assise”.

2) Mêmes observations que dans la note précédente, bien que le „stick” soit ici plus reconnaissable. Le signe A 40 n'ajouterait rien au sens; on se demanderait alors pourquoi le graveur qui disposait de si peu de place l'aurait inscrit. Même remarque dans le cas précédent.

3) Gardiner, *loc. cit.*, „Syrian seated holding stick”.

qu'ils ont voulu lui donner est évidemment „asiatique”; ils ne pouvaient se considérer eux-mêmes comme des étrangers dans leur propre ville. Nous le traduirons donc par „asiatique”. Nous considérons le faucon sur son perchoir non comme un déterminatif (qu'il est habituellement), mais comme un signe idéographique et phonétique de valeur *ntr*, „dieu”. C'est un usage qu'il peut avoir à haute époque, spécialement dans les titulatures ¹⁾.

Vers la fin de son livre ²⁾, Montet traduit  „Râ-du-pays-montagneux” et   „Râ-des-pays-montagneux”, faisant allusion au Liban où se trouvaient les pins convoités par les Égyptiens. Nous adopterons cette traduction en reconnaissant que ce n'est pas le sens habituel du signe .

Le groupe des deux lions est ici transcrit *rwty*, au duel féminin, parce qu'il devait se comprendre originairement comme un couple lion et lionne. Dans les Textes des Pyramides, l'expression *rwrtwy* doit se traduire de même ³⁾. L'étoile du soir était originairement une lionne. Après la découverte de l'unité de la planète Vénus, les deux étoiles du matin et du soir ont été interprétées comme deux lions semblables ⁴⁾.

Voici donc comment nous comprenons le texte:

„Ashtar, l'Asiatique, dieu-Lion, [dieu]-fils, fils du Ré-du-pays-montagneux [= ÉL], le dieu du Pays-montagneux, le loué des deux Lions [= l'étoile du matin et l'étoile du soir], l'Apparition-glorieuse-dans-la-chaleur, le dieu asiatique. Dans Byblos (pays montagneux), il (= Ashtar) donne la vie, l'aimé, éternellement”.

Cette finale à elle seule trahirait la main d'indigène, s'il en était besoin. En Égypte, elle suit toujours le nom d'un pharaon. Il n'est pas absurde de l'appliquer à un dieu, puisque le roi „donne la vie comme Ré”, mais dans ces questions, l'usage est plus fort que la logique, or la règle égyptienne va à l'encontre d'une telle pratique. Par contre, le titre de „fils de Ré” n'est pas emprunté à la titulature pharaonique. A cette époque (vers 3000 avant J.-C.), le roi n'était pas encore qualifié de *s3 R'*, „Fils de Ré”, suivi d'un nom particulier. On ne peut donc s'étonner qu'un dieu fils soit appelé ici „fils du dieu Ré local”, le dieu père.

1) Cf. Erman-Grapow, *Wörterbuch*, s.v. *ntr*; exemple dans Murray, *Index of Names and Titles of the Old Kingdom*, p. XXXII, col. 1, 5e titre.

2) *Op. cit.*, p. 287; *Mémoires et Monuments E. Piot*, 25, 1921-1922, p. 271.

3) *Pyr.* 447, 696, 2081, 2086, L. Speleers, *Textes des Pyramides*, p. 64, 95, 223-224.

4) *Persica*, 3, 1967-1968, p. 12 s.

Il s'agit donc d'un cylindre-sceau du dieu Ashtar, utilisé par les prêtres de son temple pour authentifier les actes qu'ils passaient en son nom. Le propriétaire du sceau, c'est le dieu lui-même. L'inscription a été apparemment composée par les prêtres de ce temple en utilisant leur connaissance de l'égyptien. Elle était assez rudimentaire, comme on le voit. Cependant l'abondance des idéogrammes sans texte véritable peut n'être qu'un signe d'archaïsme. C'est surtout la graphie qui laisse à désirer. Une main égyptienne aurait mieux groupé et aligné les signes. Les prêtres de Byblos ont laissé involontairement leur marque lorsque, pour indiquer dans quel sens il faut commencer la lecture du texte, ils ont placé la figure initiale du dieu assis, horizontalement, de façon qu'il regarde dans la direction à suivre. C'est la règle habituelle des frises des peintures asiatiques: on doit lire généralement les sujets dans le sens où regardent, marchent, ou sont tournés le plus grand nombre de personnages. Dans l'écriture égyptienne, tout sujet qui présente une direction doit être abordé de face. Des Égyptiens auraient donc tourné la figure initiale du cylindre en sens inverse. De plus, ils ne l'auraient pas représentée ainsi couchée.

Si les prêtres du temple d'Ashtar à Byblos se sont donnés la peine de composer ce texte en hiéroglyphes et de le faire graver sur un cylindre-sceau, c'est qu'ils prévoyaient qu'ils auraient des contrats à passer avec les Égyptiens. Les temples de Byblos avaient probablement des biens *waqf* dans le Liban, et de ce fait devaient être vendeurs de bois.

Dans ce texte, il n'est question, on le voit, que de deux divinités: Ashtar, le dieu-Lion devenu dieu à tête de lion, et son père, É1, assimilé à Ré. Montet ne pouvait, avant la publication des tablettes de Ras Shamra, connaître les noms de ces dieux giblites, mais il a vu, avec une remarquable perspicacité, que le dieu identifié à Ré était le père du „dieu de Byblos à tête de lion, coiffé du disque et des cornes” ¹⁾.

Ashtar est parfaitement décrit par la titulature égyptienne: „dieu asiatique” (il vient probablement du milieu arabe) ²⁾, „dieu-Lion”, „dieu-fils”. Le titre „loué des deux lions” lui convient

1) *Op. cit.*, p. 287.

2) *Mélanges Jérôme Carcopino*, p. 274.

bien aussi. A l'origine Ashtar et Ashtart étaient le lion-étoile du matin et la lionne-étoile du soir. A partir du moment où les deux divinités ont été revêtues d'une forme humaine ou partiellement humaine, le lion et la lionne mutés en deux lions semblables devinrent leurs serviteurs, puis leurs animaux-attributs. Au stade „serviteurs”, il était naturel qu'ils louent leurs maîtres.

La Mission italienne en Syrie, dirigée par le professeur Paolo Matthiae, a découvert à Tell Mardikh, entre Alep et Hama, une cuve en pierre de style mésopotamien du II^e millénaire avant J.-C. ¹⁾ qui représente sur un des côtés le dieu à tête de lion, Ashtar, tenant de ses deux mains les lions étoile du matin et étoile du soir (fig. 23), les mêmes qui le louent dans le cylindre de Byblos. Un cylindre de Ras Shamra du XIV^e siècle avant J.-C. ²⁾ et nombre de représentations s'échelonnant jusqu'à l'époque romaine ³⁾ montrent qu'Ashtart, puis Astarté, était de même la maîtresse des deux lions-étoiles qui très souvent aussi apparaissent seuls ⁴⁾. Pour marquer que ces deux lions ne forment en réalité qu'une seule planète, Vénus, on a imaginé, probablement en Égypte, un curieux symbole formé de deux protomes de lions adossés l'un à l'autre et soudés entre eux ⁵⁾. C'est le signe  , 'kr.

Él assimilé à Ré est, comme nous l'avons dit, plus gravement déformé. C'est son caractère de créateur qui a été déterminant. On notera, dans l'idéogramme de son nom, le sceptre-*w3s* avec la tête de l'animal de Seth, que portent généralement en Égypte les dieux étrangers à ce pays, spécialement les dieux asiatiques.

Les colonnes 4 et 5 nous paraissent vouloir dire qu'Ashtar (certainement en qualité d'étoile du matin) s'élève et resplendit

1) P. Matthiae, *Missione archeol. italiana in Siria*, II, 1965, pl. 51, et notre article de la *Rivista degli Studi orientali*, 1967, p. 345-346, pl. I, 2.

2) *Mélanges Jérôme Carcopino*, p. 273, fig. 1.

3) Nombreux exemples dans notre article de *Persica*, 3, 1967-1968, p. 20-22, fig. 8-10), jusqu'aux figures romaines d'Astarté-Atargatis flanquée de deux lions.

4) Montet, *Byblos et l'Égypte*, pl. CLXVI, 1; les étoiles sont figurées au-dessus des lions. Souvent elles le sont sur leurs épaules.

5) *Ibid.*, p. 120, n° 455, figure. Le prototype est fourni par les deux lions tournés en sens inverse, Porada, *Iran Ancien*, p. 30, fig. 13; *Persica*, 3, p. 10, fig. 1.

⊂ dans le pays; plus exactement, il en est „le resplendissement”, car c'est le nom *h'w*, non le verbe *h'i*, qui est employé ici. Mais il faut reconnaître que cette partie du texte est celle qui offre les plus graves difficultés. D'abord, à la ligne 5, le signe lu *ḏ* par Montet n'est pas d'une interprétation certaine, mais nous n'en avons pas trouvé de meilleure.

Nous examinerons trois explications.

1. Voici la première. Montet lisait ici un nom divin: „Khay-taou (*H'y-t3w*) dans [Néga]” ¹⁾. Ce dieu connu seulement par trois textes des Pyramides ²⁾ réside dans le pays de Néga, le pays des pins ³⁾; sa bienveillance était donc d'une grande valeur aux yeux des Égyptiens. Si l'on maintient ici un nom ou un qualificatif divin, il faut de toute nécessité le lire *H'wmt3*; le nom de Néga, „le pays de Néga”, est évidemment à écarter puisqu'il n'y en a aucune trace. *H'wmt3* pourrait-il être le même nom que *H'y-t3w*? Ce n'est pas impossible. Si l'on comprend ce dernier nom: *h'y . t3w*, „l'Apparaissant glorieusement de la chaleur”, le sens est bien voisin de celui qu'on peut attribuer au premier: *h'w . m . t3*, „l'Apparition glorieuse dans le (moment de l') être chaud”. Ces appellations conviendraient bien au dieu de l'étoile du matin, particulièrement brillante en été; il amène alors avec lui la chaleur accablante du jour succédant à la fraîcheur de la nuit ⁴⁾. Les Égyptiens l'auraient surnommé pour cette raison Khaoumta, dieu du pays de Néga.

2. Suivant une autre traduction qui est peut-être meilleure, mais qui n'est pas non plus à l'abri de toute critique, on pourrait comprendre: „L'Apparition glorieuse dans le Ta-neter (la Terre-du-dieu) asiatique”. Les Égyptiens connaissaient deux pays nommés *T3-ntr*, celui-ci, et un autre en Afrique, le pays de Pount ⁵⁾. C'étaient

1) *Byblos et l'Égypte*, p. 66; *Monum. et mém. E. Piot*, 25, 1921-1922, p. 253.

2) Sethe, *Die Alt-Ägypt. Pyram.*, 242, 423 et 518; Speleers, *Textes des Pyramides*, p. 38, 61 et 72.

3) *Syria*, 4, 1923, p. 181-192, „Le pays de Negaou, près de Byblos, et son dieu”. Il n'est pas exclu que ce dieu soit Ashtar.

4) La chaleur du jour était symbolisée par un taureau ou deux taureaux, cf. notre article de *Persica*, 3, p. 10-36. Dans les Textes des Pyramides, 242 et 423, le dieu Khay-taou est en rapport avec un taureau qui pourrait être celui qui accompagne Ashtar.

5) H. Gauthier, *Dict. des noms géograph.*, s.v. *T3-ntr*, et note de Montet.

des escales maritimes, des „Échelles” (*htyw*), et en outre, des pays producteurs de marchandises précieuses. La présence d'un nom géographique expliquerait peut-être le signe , *t3*, de valeur purement phonétique ¹⁾, au lieu de , *t3*, qu'on attendrait pour dire „terre”. De toute manière, il manquerait le signe  après le nom.

Si l'on admettait cette traduction proposée sous les plus grandes réserves, le *T3-ntr* asiatique, le pays où Ashtar resplendit, pourrait correspondre à la région libanaise des sapins et des pins. „Terre-du-dieu”, avec le signe du faucon sur son perchoir, s'entendrait „Terre-de-Ré-du-pays-montagneux”, avec le même signe. Une tablette de Ras Shamra ²⁾ du XIV^e siècle avant J.-C. nous dit qu'Ashtar (*'ttr*) „règne (donc resplendit) dans la terre de ÉI, (en) sa totalité” (*b'rš . 'il. klh*). Il s'agirait dans les deux cas de la Phénicie considérée comme le pays, la „contrée” (*'arš = t3*) de ÉI. Son étendue dépasserait le royaume de Byblos, „la terre des Giblites” (*hā-'āreš hag-giblî*), telle que la définit *Josué*, XIII, 4, côte et Liban du Nord, le pays limitrophe à l'Est comprenant „tout le Liban du levant du soleil (c'est-à-dire l'Antiliban), de Ba'al Gad, au pied de l'Hermon, jusqu'à l'entrée de Hama” ³⁾.

3. Suivant une troisième explication, il n'y aurait ici ni véritable nom divin, ni nom géographique, mais seulement un titre particulier donné à Ashtar: „l'Apparition-glorieuse-dans-la-chaueur, dieu asiatique”. Ce titre se justifierait, comme nous l'avons dit, par l'apparition de l'étoile du matin amenant avec elle en été la chaleur du jour. C'est cette dernière traduction — le plus simple — que nous avons adoptée. Nous la considérons comme la seule bonne.

On remarquera qu'à la fin de ce titre on retrouve le groupe de l'étranger et du faucon de la ligne 1, mais ici inversé. D'après nous, le sens n'est pas identique puisque dans un cas nous traduisons: „Ashtar, l'Asiatique, dieu-Lion”, et dans l'autre, „dieu asiatique”, expression qui termine bien une titulature.

Une des difficultés de cette inscription est que le nom des deux

1) Par exemple dans le nom du pays hittite écrit *Ht3* à lire *Ht*, hébreu *חֵט*.

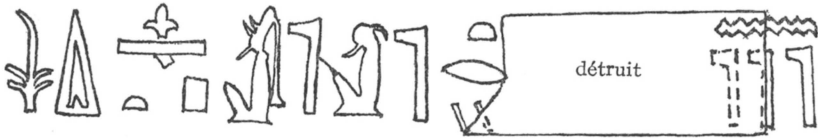
2) Caquot, *Syria*, 35, 1958, p. 47.

3) Discussion de ce texte par Dussaud, *Syria*, 4, 1923, p. 313 s.; *Topographie hist. de la Syrie*, 1927, p. 13-14.

divinités est écrit par un idéogramme sans être transcrit. Il faut les reconnaître dans le signe qui les représente et deviner leur nom en s'aidant des titres qui leur sont décernés.

Une inscription égyptienne de Ras Shamra à dater vers 1300 avant J.-C. présente la même particularité. Gravée autour du socle d'une statue, elle nous fait savoir que le don en est fait à un dieu local pour qu'il donne „un temps de vie” à un personnage dont le nom a disparu. Une inscription symétrique demandait „joie et santé” (*ndm snb*) pour le même.

Voici la partie du texte qui nous intéresse. Elle est écrite en sens rétrograde, de droite à gauche. Pour en faciliter la transcription nous en donnons le calque retourné que voici :



Ce texte est à lire selon nous : *dî . n-swt . htp* . (idéogramme du dieu) . *ntr* . (*ʿ3m*) . *ntry* . (lacune) . *ntrw*

Nous traduisons : „le roi de la Haute-Égypte donne (cette) offrande à N . . . , dieu étranger, le divin . . . (lacune) . . . des dieux”.

Les signes de *ntr* (*ʿ3m*), „dieu étranger”, sont ici certains. Nous ne pouvons dire si le second est un idéogramme ou un déterminatif. On reconnaît dans ce dernier la barbe, le stick ¹⁾ et une curieuse mèche pendant derrière la tête : le graveur a cherché à accentuer le caractère exotique. L'idéogramme du dieu nous le montre avec une barbe à l'égyptienne, une haute tiare d'où pend un long cordon terminé par un pompon, et deux cornes au-dessus du front. La même tiare à cordon se retrouve sur une stèle de même époque à Qadesh (Tell Nebi Mend), en Syrie du Nord ²⁾. Elle désigne un dieu local dont le nom a disparu ; il est qualifié de *phty*, „le fort”, „le vaillant”. Les deux cornes du devant paraissent désigner, dans notre inscription, Aliyan Ba'al, c'est-à-dire Hadad. Elles se retrouvent en effet identiques sur une célèbre stèle de Ras Shamra, sur

1) Gardiner, *Egypt. Gramm.*, p. 440, A 49.

2) M. Pézard, *Qadesh*, 1931, p. 19-21, fig. 2. Ici, fig. 20, à la page suivante.

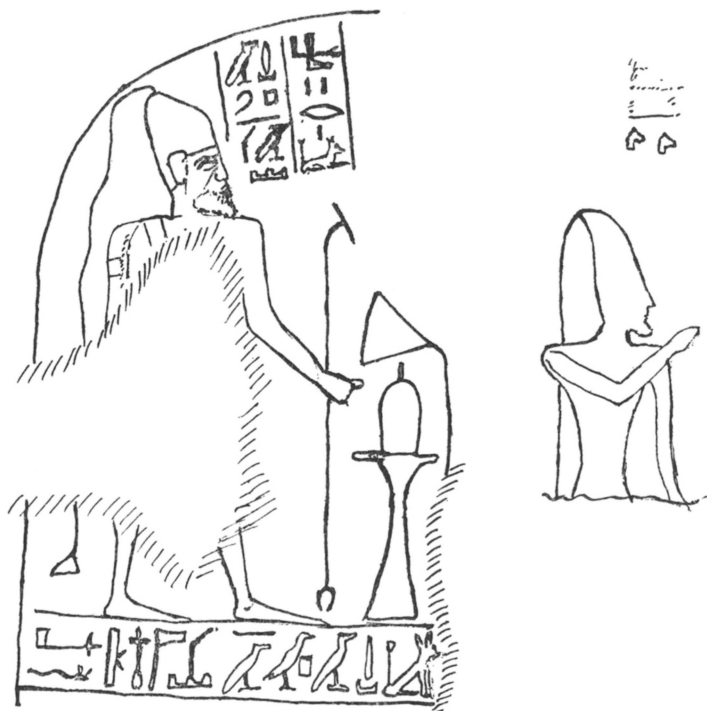


Fig. 20. Aliyan Ba'al, le ba'al du Şaphon, sur une stèle de Ras Shamra, vers 1300 avant J.- C.

Inscription du haut: *B'yr. D 3pwn 3*, „Ba'al Şaphon”. Début de l'inscription du bas: [*Htp. dl. nsw. B'yr. D 3pwn 3. ntr. nfr. dl-f. . . .*], „Offrande que le roi de la Haute-Égypte donne à Ba'al Şaphon, dieu bon; qu'il donne...”. D'après Schaeffer, *Syria*, 12, 1931, pl. VI.

A droite, le dieu de Qadesh qualifié „le Fort” (*phly*), sur une stèle de Sêti I^{er} de Tell Nebi Mend (Qadesh), d'après Pézard, *Syria*, 3, 1922, p. 108, fig. 6, et pl. XXII, 1.

Sur Ba'al Şaphon en Égypte, voyez Aimé-Giron, *Annales du Service des Ant. d'Égypte*, 40, 1940-1941, p. 433-460 (naturellement, la stèle 25 147 du musée du Caire ne représente pas ce dieu).

laquelle on s'accorde à reconnaître une figure de ce dieu ¹⁾. Ce serait bien la divinité ugaritique qu'on attend ici. A Ras Shamra, le couple d'Anat et d'Aliyan Ba'al remplace celui d'Ashtart et

1) Schaeffer, *Ugaritica*, II, p. 121-130, pl. XXII; Matthiae, *Ars Syra*, 1962, p. 79, pl. XX. Ces cornes rappellent qu'Aliyan Ba'al était primitivement un jeune taureau, fils du taureau-Él.

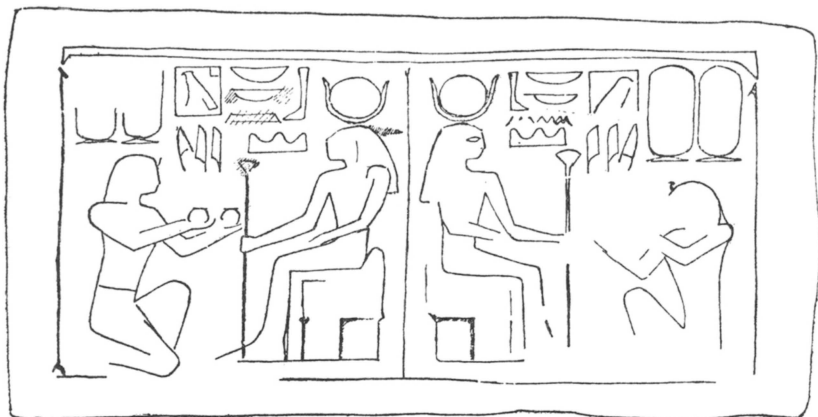


Fig. 21. Bas-relief de Byblos, de l'Ancien Empire. Scènes d'offrande d'un pharaon „aimé d'Hathor, maître de Byblos”, à Ashtart, la Ba'alat Gébal, à droite, et à Ashtar, le Ba'al Gébal, à gauche. Montet, *Byblos et l'Égypte*, p. 35, fig. 6, et pl. XXVIII.

d'Ashtar à Byblos; ce sont aussi des enfants de Él et Ashérat. Cette identification probable de l'idéogramme permettrait de compléter le titre qui se termine par *ntrw*, „... des dieux”. Philon de Byblos donne en effet à Hadad (Adod) le qualificatif de „roi des dieux” ¹⁾. Ce titre appartient en Égypte à Amon, mais à Ugarit il pouvait fort bien être décerné à un grand dieu local comme l'était Aliyan Ba'al. Quant au titre qui commence par „divin...”, il peut se compléter de bien des manières ²⁾. Nous n'avons aucune indication pour nous guider.

Comme on le voit, le mode d'expression est identique ici et sur le cylindre archaïque, malgré la longue période qui les sépare.

Nous avons terminé cette étude lorsque nous avons eu connaissance d'un article que Hans Goedicke a consacré à ce cylindre ³⁾.

1) Lagrange, *Études sur les rel. sémit.*, 2e éd., p. 423 et 424. Ci-dessus, p. 49.

2) Erman-Grapow, *Wört.*, II, p. 363, I.

3) „A Cylinder Seal of a Ruler of Byblos of the Third Millenium”, dans les *Mitteilungen des Deutschen Archäol. Instituts, Abteilung Kairo*, Band 19, 1963, p. 1-6, pl. I.



Fig. 22. Scène d'adoration du dieu-Lion devenu à Kafr Nâbô dieu ancestral, d'après un cylindre-sceau de Ras Shamra du XIV^e siècle avant J.-C., Schaeffer, *Syria*, 13, 1932, pl. XI, 1, en haut.

Ashtar sous les traits du dieu-Lion, étoile du matin, s'apprêtant à dévorer l'antilope de la nuit. L'étoile qui se répète sur les côtés marque le caractère cyclique indéfini des apparitions de la planète Vénus.

Le Professeur Albright en a critiqué les conclusions ¹⁾, ce qui a donné lieu à une réplique du premier ²⁾.

Il parvient à cette traduction: „Fils de Ba'alat-rûm . . . rûm, le chef du pays (étranger) de Byblos, doué (given) de vie éternellement, chéri par le dieu-Soleil-étranger, Ba'alat et *H'wt3*". Nous reprochons à l'auteur de lire les signes dans un grand désordre et d'en déformer plusieurs ³⁾, ce qui rend sa lecture extrêmement fantaisiste. Cette étude ne nous a pas conduit à modifier ou à améliorer notre traduction.

* * *

A ce cylindre archaïque où Hathor n'apparaît pas, il faut opposer le bas-relief où elle est seule nommée (fig. 21) ⁴⁾. Ce monument remonte à l'Ancien Empire, Montet tentait de reconnaître dans les cartouches le nom de Pépi. Cette sculpture représente deux scènes symétriques séparées par une ligne verticale. A droite, un pharaon agenouillé très bas offre deux vases à une déesse assise qui porte sur sa tête le disque entre deux cornes, et qui tient dans sa main un sceptre surmonté d'un lotus. La scène de gauche,

1) *Bulletin of the American Schools of Orient. Research*, 176, 1964, p. 44-46.

2) *Journal of the American Research Center in Egypt*, V, 1966, p. 19-21.

3) Impossible, par exemple, de lire , „chef du pays (étranger)", au lieu de , „dieu du pays (étranger)".

4) Montet, *Byblos et l'Égypte*, p. 35, fig. 6; „nom de Pépi", p. 37. Ici pl. VII.

ournée en sens inverse, est semblable, mais un dieu assis, à tête de lion, avec les mêmes attributs, remplace la déesse, et le pharaon est moins profondément agenouillé: le dieu est apparemment moins vénérable que la déesse. L'inscription qui surmonte chaque scène est la même, mais l'une est à lire de gauche à droite, l'autre de droite à gauche. Les deux cartouches accolés du pharaon sont suivis des mots: *mry. Hthr. nb. Kbn*, „Aimé d'Hathor, maître de Byblos". On connaît des titres de déesse ou de reine ainsi au masculin, mais comme par la suite la forme habituelle est *nbt Kbn*, „maîtresse de Byblos" ¹⁾, il n'y a sans doute ici qu'une négligence d'écriture. Ce texte montre qu'à cette époque Hathor était pour les Égyptiens la divinité la plus représentative du panthéon local: c'est d'elle que le roi d'Égypte prétend être aimé. Mais cette double inscription ne nous apprend rien sur les deux divinités représentées assises. Il est facile d'y reconnaître un couple. Le mari à gauche se laisse aisément identifier; la tête de lion désigne Ashtar, le „dieu-Lion", „loué des deux lions", du cylindre. L'épouse est donc Ashtart, la Ba'alat Gébal, si souvent représentée sous ces traits, par la suite.

Comme nous l'avons dit, pour comprendre cette figure d'Ashtar à tête de lion, il faut partir du dieu-Lion sans aucune partie humaine. Cette image primitive d'Ashtar s'est maintenue à côté des autres plus évoluées. Nous en donnons ici un exemple remontant au XIV^{ème} siècle avant J.-C. (fig. 22), époque où Ashtar apparaît constamment sous des traits entièrement humain. Nous rappelons qu'à l'époque romaine on adorait encore le dieu-Lion dans la Beqa'.

Au stade intermédiaire de l'homme à tête de lion, nous pouvons citer la sculpture d'une cuve de Tell Mardikh (fig. 23) ²⁾ du II^e millénaire avant J.-C. et un cylindre-sceau du Petit Palais d'Ugarit, du XIV^e siècle avant J.-C. (fig. 24). Les deux chiens qui accompagnent le dieu sont de très ancienne origine et représentent probablement les constellations du Grand Chien et du Petit Chien ³⁾. Une

1) Montet, *Byblos et l'Égypte*, p. 267, 275, deux exemples de *nb* pour *nbt* à l'époque ptolémaïque, p. 276.

2) *Rivista degli Studi orientali*, 1967, p. 345-351, p. 1, fig. 2.

3) *Persica*, 3, 1967-1968, p. 10-11, fig. 1, n. 5; p. 23, fig. 11; *Rivista degli Studi orientali*, 1967, p. 347-348, fig. 1-2, et p. 351 (*Psaumes*, XXII, 13-22).

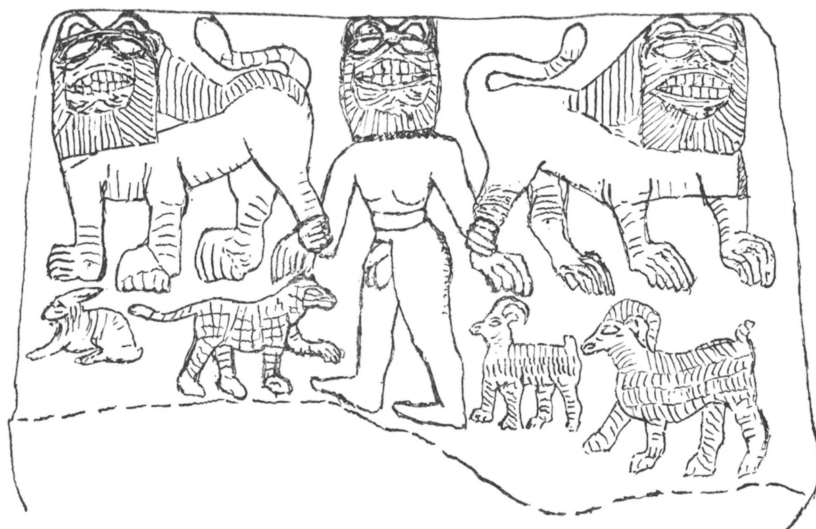


Fig. 23. Le dieu Ashtar, à tête de lion, maître des deux lions étoile du matin et étoile du soir. A ses cotés, un lièvre, un chien et deux antilopes. D'après une cuve du musée de Damas découverte à Tell Mardikh, *Missione archeologica in Siria*, II, 1965, pl. LI.

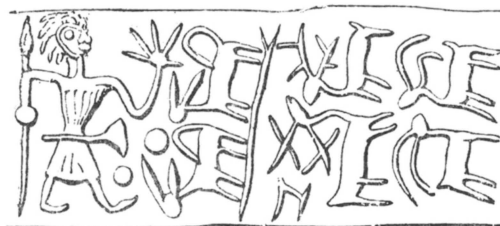


Fig. 24. Empreinte d'un cylindre-sceau de Ras Shamra, figurant Ashtar à tête de lion, armé d'une lance et d'une massue, s'avancant dans le ciel. Une main énorme indique sa puissance. Devant lui : les deux globes stellaires de Vénus, ses deux chiens (d'après leurs queues), un serpent céleste (gueule ouverte), deux cervidés et deux antilopes. Schaeffer, *Ugaritica*, IV, p. 146, n° 19.195, p. 104, fig. 85.

pierre gravée minoenne (fig. 25) montre que ce type d'Ashtar à tête de lion entre les deux lions étoile du matin et étoile du soir était parvenu dans le milieu égéen et crétois dès avant le milieu du II^e millénaire avant J.-C.



Fig. 25. Empreinte d'un sceau en onyx du Minoen récent I (1570-1500 avant J.-C.), provenant de l'Héracléion de Paros et représentant un dieu nu à tête de lion, entre deux lions, d'après Christian Zervos, *L'art de la Crète néolithique et minoenne*, fig. 672.

Ce thème est venu de Phénicie en Crète. On remarquera que les lions n'attaquent pas le dieu mais lui sont soumis. Ce dieu est le même que l'Ashtar à tête de lion de Byblos, „le loué des deux Lions”, et que celui de Tell Mardikh qui tient deux lions. On remarquera que ce sceau vient d'un Héracléion, ce qui pourrait bien indiquer que ce dieu y a été par la suite identifié à Héraclès, comme Ashtar le fut à Palmyre.

Dans le bas-relief que nous étudions Hathor est nommée et non représentée. Pour connaître son aspect local à Byblos, on devra recourir à un document provenant de Ras Shamra (fig. 26). M. Claude Schaeffer a découvert dans le Palais royal d'Ugarit, détruit au XIII^e siècle avant J.-C., un grand ensemble de plaquettes d'ivoire sculptées, qui mesure environ 1 m. de longueur¹). Sur chaque face, une rangée de six panneaux, encadrée de lotus aux extrémités, représente des personnages en relief. Trois divinités sont reconnaissables. Sur une des faces, on voit Ashtart, déesse nue, tenant un lotus d'une main et une croix ansée de l'autre. Une seconde pla-

1) Schaeffer, art. cité ci-dessus. L'ensemble est actuellement exposé au musée de Damas, S. Abdul Hak, *Les trésors du musée national de Damas*, 2^e éd., p. 7-8, pl. VII-X; Du Mesnil du Buisson, *Rivista degli Studi orientali*, 1967, p. 346, n. 6.

quette y représente Ashtar, son époux, armé d'une massue et portant dans ses bras un petit lion muni d'une laisse. C'est son animal attribut, symbole de l'étoile du matin. Sur la face opposée, vers le milieu, on reconnaît Hathor à cornes de vache, avec quatre ailes, deux levées et deux pendantes. Elle allaite deux jeunes garçons debout à ses côtés (fig. 26).

Le style et les modèles sont égyptiens mais des détails révèlent une œuvre phénicienne. Ce répertoire artistique venu d'Égypte était couramment usité dans le Proche Orient asiatique. Dans la figure d'Hathor, par exemple, la coiffure hathorique et les quatre ailes, copies de modèles égyptiens, s'y retrouvent ailleurs. Dans les ivoires d'Arslan-Tash ¹⁾, les déesses qui président à la naissance d'Horus sortant du lotus, ou à la régénérescence de la plante, sont munies d'ailes analogues. Les jeunes gens, sur les côtés de la déesse, sont copiés sur des figures égyptiennes d'Isis allaitant Horus debout à son côté, qui se retrouvent sur un plat phénicien du VIII^e siècle avant J.-C. La scène y est reproduite quatre fois ²⁾. Mais dans l'ivoire certains traits ne sont pas égyptiens: la lourde robe de la déesse, par exemple. Entre les cornes de vache, le disque solaire, lisse, égyptien est remplacé par une rose stylisée, dans un anneau. Cette façon de représenter les astres par des fleurs est phénicienne, syrienne et hittite ³⁾. L'anneau représente le ciel ⁴⁾, de sorte qu'il faut reconnaître dans l'ensemble le soleil rayonnant dans le ciel. Cette

1) Thureau-Dangin, Barrois, Dossin, Dunand, *Arslan-Tash*, pl. XIX-XXV.

2) Clermont-Ganneau, cité dans *Jaarbericht Ex oriente lux*, n° 10, p. 355-356, fig. 27 (coupe d'argent du Louvre).

3) *Les tessères et les monnaies de Palmyre*, p. 153-155, fig. 117, en bas, et 119, 1.

4) *Ibid.*, p. 53 s.

Fig. 26. Plaquette d'ivoire du palais royal d'Ugarit, du XIV^e siècle avant J.-C., représentant Hathor ailée, devenue à Byblos une épouse de ÉL et la mère des dieux qu'elle allaite ici.

Ce mariage imposé par l'occupation égyptienne a fait d'Hathor une seconde Ashérat à Byblos. On peut penser que les dieux représentés sont Shaḥar et Shalim qui, d'après la tablette de Ras Shamra AO 17.189, l. 23-24, sont „parmi les dieux gracieux qui sucent les pointes des seins des Ashérat”.

D'après Schaeffer, *Syria*, 31, 1954, pl. VIII; S. Abdul Hak, *Les trésors du musée nat. de Damas*, 2e éd., pl. VIII, et Matthiae, *Ars Syra*, pl. XXV.



Fig. 26. Voyez la légende p. 92, en bas

figure peut être ailée comme le disque solaire égyptien, ce qui assure l'identification ¹⁾.

Hathor est représentée dans cette sculpture phénicienne comme la mère des dieux et donc une épouse de ÉL. Comme elle n'a eu ce rôle qu'à Byblos, il y a lieu de penser que l'œuvre en est originaire, et que la déesse est l'Ashérat égyptienne de cette ville. Le style nettement égyptien confirme cette impression, car c'est à Byblos que l'implantation égyptienne a été la plus forte. On remarquera aussi l'importance donnée dans cette sculpture à Ashtar et à Ashtart qui étaient les grands dieux de Byblos. Si le travail avait été fait à Ugarit, on y verrait les figures de Ba'al et d'Anat qui remplissaient le même rôle dans cette ville. Or on ne peut les reconnaître sur aucune des plaquettes.

Les quatre ailes que porte ici l'Ashérat égyptienne de Byblos sont semblables à celles que Philon de Byblos (II, 26) prête à son époux ÉL-Kronos: „quatre ailes, deux comme s'il volait, et deux pendantes”. Comme cet auteur attribue l'invention de ces ailes à Thot (Θαύτος), le dieu intellectuel égyptien à tête d'ibis (fig. 13), il y a lieu de penser que c'est le modèle égyptien qui a été adopté dans les figures de ÉL. Ashtar et Ashtart ont reçu de même des attributs égyptiens à Byblos.

La représentation de l'Hathor byblienne sur l'ivoire de Ras Shamra permet d'identifier la même déesse sur une hache d'apparat en bronze offerte au musée du Louvre par le Père Ronzevalle en 1909 (pl. VIII) ²⁾. Elle est à dater du XIV^e siècle avant J.-C. comme l'ivoire. Sur une des faces, on reconnaît Hathor à sa coiffure, à ses ailes et à sa lourde robe; la position même des pieds est celle de l'ivoire. Sur l'autre face, on voit Ashtart déesse nue tenant des lotus, ses attributs habituels ³⁾. Sur son épaisse chevelure à enroulements est posé une sorte de petit rouleau qu'on retrouve sur une pendeloque d'or de Ras Shamra ⁴⁾. La déesse a ici un visage de lionne; les gros yeux ronds, le museau, la gueule arrondie et les larges oreilles

1) Contenau, *L'art de l'Asie occidentale ancienne*, 1928, pl. XXVI, stèle hittite de Zendjirli, IX^e siècle avant J.-C.

2) M.-Th. Barrelet, *Syria*, 35, 1958, p. 27-44, pl. I.

3) *Persica*, 3, 1967-1968, p. 19, fig. 6-7.

4) *Ibid.*, fig. 8, à droite.



Fig. 27. Détail de la tête de lionne d'Ashtart déesse nue, sur la hache d'apparat du Louvre AO. 4654.

Croquis d'après l'original.

Voyez l'ensemble pl. VIII.

On remarquera que la crinière de la lionne est disposée de façon à imiter la perruque à enroulements de la déesse.

sont bien reconnaissables (fig. 27). Nous avons déjà vu cet aspect particulier d'Ashtart ¹). Sur les côtés de la déesse, nous reconnaissons encore des lotus plutôt que des serpents. La douille et l'encadrement des côtés de la hache sont formés par un sphinx mâle (à en juger par la platitude de la poitrine) ; il représente Ashtar ainsi associé à sa parèdre. Ce groupement d'Hathor, d'Ashtart et d'Ashtar, qu'on retrouve sur l'ivoire, nous fait croire que cette hache a été fondue à Byblos. Le lieu de la découverte est incertain.

La présence, sur l'ivoire, des deux jeunes dieux allaités par la déesse Hathor, et debout à ses côtés, permet de formuler une hypothèse sur l'interprétation d'un des textes les plus importants de Ras Shamra ²). Il s'agit d'une tablette du XIV^e siècle avant J.-C., racontant comment „les dieux gracieux et beaux” furent conçus et mis au monde. Les précisions données sur le cadre qui entoure les faits montrent que le rédacteur avait en vue une certaine ville qu'il ne nomme pas, et même un temple précis dans cette ville.

La scène se déroule, on va le voir, près de la mer, c'est-à-dire

1) Voyez p. 75, fig. 18. Le bronze de Byblos 2029, Dunand, *Fouilles de Byblos*, I, p. 140, et pl. LVIII, représente la déesse nue, debout, les bras pendant le long du corps. La „tête énorme” nous paraît être celle d'une lionne, plutôt qu'une tête féminine „boursouflée” par l'oxydation.

2) Tablette AO 17.189; Virolleaud, *Syria*, 14, 1933, p. 128-151; Herdner, *Corpus*, p. 96-101, n° 23.

évidemment sur la côte phénicienne, dans une „cité”, une „ville” (*qrt*) et dans un *mḏbr* de cette ville. On a traduit *mḏbr* par „désert”, sens qu’il a parfois à Ras Šāmra ¹⁾, mais qui convient mal ici au reste de la description, spécialement à la proximité de la mer. Par rapprochement avec le mot hébreu *ḏbyr* qui désigne le Saint des Saints du temple de Jérusalem nous traduisons „le Sanctuaire”, „le lieu saint” (l. 3-4). A cet endroit il y a des *sacra* „à la tête desquels on verse des libations” (l. 5, *lr’išhm wyš* [. . .] *m*): c’est le rite qu’on accomplit sur des bétyles, souvent avec du sang. Ces *sacra* sont nombreux puisqu’ils sont „le siège de huit dieux, la résidence de sept déesses” (l. 19-20)²⁾. On placera les offrandes au-dessus de „l’abri” c’est-à-dire la cella (*’l ḏ*, l. 12), et sur la tour (*’l ’gn*, l. 15). Le culte sur les terrasses est habituel en milieu sémitique ³⁾, et on constatera que les rites principaux s’accomplissent sur cette tour (*’gn*, racine *gnn*, „défendre”, l. 31 et 36). Nous ne sommes pas dans le temple de Éḫl puisque ce dieu (*Rḥmy*, „mon Miséricordieux”, l. 16) va vers ce lieu pour y rencontrer ses épouses „à la tête de la tour” (*lr’iš ’gn*, l. 30-31). „Il (les) prend, (les) met dans sa maison” (l. 36). Après les accouchements, „une offrande est portée au Sanctuaire Saint” du début (*’dt tk mḏbr qdš*, l. 65). „Là, tu seras un hôte pour les pierres et les arbres” (*l’abnm wl’sm*, l. 66), ce qui précise que les *sacra* dont on a parlé étaient des bétyles, des pierres dressées, et des ashéra, des arbres ou des troncs d’arbres. „Tu établiras solidement la *p’at* du Sanctuaire” (*tšdn p’at mḏbr*, l. 68). Par analogie avec l’assyrien *pat*, „bordure”, nous comprenons „l’enceinte” du haram. Pour se rendre en ce lieu Éḫl „[va] au bord de la mer et s’avance au bord de l’océan” (*’p gp ym wyšgd gp thm*), l. 30). Cette dernière indication rappelle simplement qu’au II^e millénaire avant J.-C. on rattachait encore la Méditerranée à l’Océan occidental. Ce n’est que vers la fin de ce millénaire ⁴⁾ que les expéditions des Phéniciens ont permis d’en fixer les limites au

1) Aistleitner, *Wört. d. ugarit. Sprache*, p. 75, n° 724.

2) Déesses nommées *p’amī*, „Celles qui engraisissent”, racine *P’M*, „rendre ou devenir gras”. S’il s’agit d’un temple d’Ashtar = *Hll*, on songera à ses filles, les Kosharôt (p. 2). Elles y auraient leur place.

3) *Les tessères et les monnaies de Palmyre*, p. 201-202; *Comptes rendus de l’Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, 1966, p. 166-167, fig. 4.

4) D. van Berchem, *Syria*, 44, 1967, p. 73 s.

détroit de Gadès. Le site du sanctuaire des dieux gracieux et beaux était donc près de la mer, et sans doute le temple désigné était-il plus près de la mer que celui de ÉL.

Comme on le voit, ces traits pourraient convenir à la plupart des ports de la Phénicie. Mais la ville que nous recherchons présente une autre particularité: ÉL y avait deux épouses, deux Ashérat, groupées dans un même sanctuaire. Or nous n'avons noté ce fait en Phénicie qu'à Byblos. On a vu que ÉL y avait certainement une Ashérat du type phénicien comme dans les autres villes de Phénicie, et que les Égyptiens y avaient ajouté Hathor qui devenait ainsi une seconde Ashérat. Bien que ces faits fussent singulièrement anciens et que la personnalité de la déesse égyptienne ait probablement éclipsé celle de sa rivale phénicienne, les prêtres de Byblos en avaient sans doute gardé le souvenir. A l'époque romaine, il y avait encore dans le temple d'Isis, c'est-à-dire dans l'ancien sanctuaire d'Hathor, un tronc d'arbre sacré qui rappelait sa rivale sémitique ¹⁾.

Pour nous donc la présence des dieux gracieux et beaux devait être localisée à Byblos, dans un enceinte sacrée qui n'était pas le temple de ÉL et qui renfermait des pierres dressées et des troncs d'arbres, avec un naos et une tour. Ces pierres pourraient être des obélisques. Si cette localisation est valable, elle permettrait peut-être de voir dans la beauté d'Ashtar (pl. V), puis d'Adonis, un souvenir de celle des dieux qui nous occupent.

Malgré le rôle très important qu'on lui a fait jouer à Byblos, et une certaine physionomie locale, Hathor y est demeurée une déesse égyptienne. Elle est présente à Byblos, mais ce sont surtout les Égyptiens qui l'invoquent et son titre de „Maîtresse de Byblos" lui est le plus souvent donné en Égypte. Elle n'a jamais été foncièrement adoptée par la population locale. Sa fortune à Byblos suit donc celle des Égyptiens.

On a l'impression que sous l'Ancien Empire, les rois de Byblos ne voyaient guère dans la religion égyptienne qu'un moyen de plaire au Pharaon. Au début du Nouvel Empire, cet état d'esprit paraît changer. La religion égyptienne a vraiment des adeptes à Byblos, et on y recherche une voie du salut.

1) Voyez ci-dessus, p. 58-59 et 74.

L'Ancien Empire avait légué à la ville un culte officiel de É1 = Ré-du-pays-montagneux et d'Hathor, mi-phénicien, mi-égyptien. Nous y trouverons au Nouvel Empire un culte parallèle, purement égyptien, de Nout et de Ré-Harakhti, le Soleil au zénith ¹⁾, unis aux deux Ennéades. Ces dieux ont à Byblos un temple particulier différent de celui d'Hathor, dont nous avons parlé et qui sera restauré à cette époque ²⁾. Ce dernier deviendra plus tard le temple d'Isis. La nature divine de Nout, la voûte céleste, est très voisine de celle d'Hathor, mais l'esprit du nouveau culte, est tout différent. On en jugera par cette inscription hiéroglyphique émanant d'un roi de Byblos, de cette époque. Nous en traduisons l'essentiel: „Offrande que donne le roi à Nout, à Ré-Harakhti, à la Grande Ennéade, à la Petite Ennéade, pour qu'ils donnent le repas funéraire . . . au ka du noble prince que loue Nout chaque jour à cause du mémorial qu'il a fait en renouvelant le temple de Nout, une belle porte en pierre calcaire et en sapin, nouveauté dans ce qu'avait fait son père, . . . le prince de Byblos, Akay, juste de voix" ³⁾.

A partir du Nouvel Empire, Hathor est confondue avec Isis, déesse très différente, ce qui donne Isis-Hathor. Le passage de la déesse-vache à la délicate figure féminine d'Isis n'était pas facile à justifier. On s'en tira par une légende: Horus était parvenu à capturer Seth; Isis le libéra. Horus en fut si fâché qu'il décapita sa mère. Mais heureusement l'habile dieu Thot, identifié à Hermès par les Grecs, vint à passer et répara le dommage en lui cousant une tête de vache ⁴⁾! Cette identification d'Hathor avec Isis a été très favorable à la survie de cette déesse à Byblos après le départ des Égyptiens. Isis, la mère malheureuse, courageuse et habile, a suscité l'intérêt et la compassion des Phéniciens et des Grecs. A l'époque romaine, elle a été l'objet d'un culte qui s'est étendu dans tout l'Empire. L'Isis de Byblos devait tout naturellement y trouver sa place. Mais on remarquera que l'apparition de cette

1) Vandier, *La rel. égypt.*, p. 160, n. 1.

2) Montet, *Kémi*, 17, 1964, p. 64. D'après une inscription hiéroglyphique, „le temple d'Hathor, maîtresse de Byblos, est renouvelé”.

3) Montet, *loc. cit.*, p. 63. Une autre inscription émanant d'Abishemou (l'un des rois de Byblos de ce nom) invoque Nout; le roi est „l'aimé de Nout”, p. 64.

4) Sourdille, *Hérodote et la religion de l'Égypte*, p. 80.

déesse dans le panthéon gibilite s'est produite trop tard pour qu'elle y ait entraîné avec elle un culte d'Osiris et d'Horus. C'est seulement à l'époque alexandrine qu'Isis dut amener dans cette ville, assez timidement sans doute, les membres de sa famille alors bien transformée. Les fouilles de Byblos ont livré une tête de Zeus Sérapis, devenu son époux ¹⁾, et Harpocrate, son fils successeur d'Horus, est plusieurs fois représenté sur les monnaies romaines de la ville ²⁾.

3. LES APPORTS GRECS

Au I^{er} millénaire avant J.-C., la domination égyptienne s'est considérablement dégradée, dans le bassin méditerranéen, spécialement sur la côte asiatique. L'influence y est partagée entre les Phéniciens et les Grecs. Les premiers, avec leurs nombreuses colonies, sont les plus riches et les plus forts; les seconds sont les maîtres de la pensée, des arts et de la littérature. Ils l'emportent à partir de l'époque hellénistique.

A Byblos, les Grecs trouvèrent deux déesses, Isis et Ashtart, qui se présentaient comme des jeunes femmes d'aspect assez semblable, puisqu'Ashtart, la Ba'alat Gébal, avait jusque là conservé sa coiffure et son costume égyptiens. Ils n'ignoraient pas néanmoins que l'une était égyptienne et l'autre phénicienne. Toutes deux devaient avoir leur place dans le grand temple représenté sur les monnaies romaines qui nous font connaître en outre deux temples d'Astarté, la Ba'alat Gébal.

Le temple d'Isis est cité par Plutarque; il contenait, dit-il, „un tronc d'ἐρείχα'', certainement très gros et creux puisqu'on pouvait supposer qu'il avait contenu un sarcophage. Isis, avant de s'en aller, avait enveloppé ce tronc d'une fine toile et l'avait oint d'essence parfumée. Si l'auteur a connu ces faits, c'est sans doute que le clergé du temple avait continué à le vêtir et à le parfumer. „Cette pièce de bois'', nous dit-on, „était pour les habitants de Byblos un objet de vénération''. L'essence réelle de ce bois nous est inconnue ³⁾: le mot ἐρείχα qui a donné en latin *erica* et le

1) Montet, *op. cit.*, p. 59, pl. XXXVIII, n° 41.

2) Hill, *op. cit.*, pl. XII, 6, 9; XLI, 14 (Isis et Harpocrate lui tendant la main, fig. 30, 4).

3) Les essences des *ashéra* étaient très variées, *Rev. de l'hist. des rel.*, 1964, 1963, 2, p. 134.

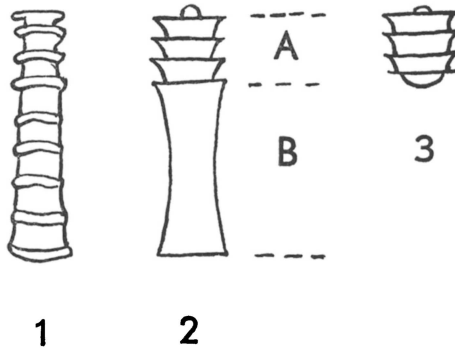


Fig. 28. Explication du *dd*.

1. Fragment d'une colonne vertébrale humaine vue de dos.
2. Le signe égyptien *dd*, fragment stylisé de la colonne vertébrale d'Osiris.
A. Colonne dorsale, quatre vertèbres avec attaches des côtes.
B. Partie inférieure. Colonne lombaire, cinq vertèbres sans attaches de côtes.
3. Le signe déterminatif de *psd*, „dos“

français „éricacée“, est proprement une bruyère. Mario Meunier traduit un „tamaris“, ce qui n'arrange rien ¹⁾: cet arbrisseau ne peut produire un tronc comparable à celui dont parle Plutarque. La traduction d'*erica* par tamaris est tirée de Pline ²⁾ qui dit que l'*erica* diffère peu du *myrica* et que le *myrica* est appelé en Italie *tamaris*. Il est curieux de noter que le nom de *tamar* est celui du palmier en Orient.

Plusieurs auteurs ³⁾ ont cru pouvoir expliquer ce tronc d'arbre par le *dd* égyptien, , qui représenterait un tronc d'arbre ébranché, mais nous savons par les prêtres égyptiens eux-mêmes ⁴⁾ que c'était la figure de la relique de l'épine dorsale d'Osiris, conservée à Busiris dans le Delta, aujourd'hui Mendès. Malgré la stylisation, on reconnaît assez bien cette relique (fig. 28-29) ⁵⁾. Elle n'était donc

1) *Op. cit.*, p. 63 et 66.

2) Pline l'Ancien, *Hist. nat.*, XIII, 35 et 37; XXIV, 39 et 41-42 (trad. Littré, I, p. 514-515; II, p. 143-145).

3) Les principaux sont cités par Guentch-Ogloueff, „Astarté syrienne et le *ded* d'Osiris“, dans la *Rev. d'Égypt.*, I, 1933, p. 201-202.

4) Virolleaud, *Les légendes de Babylone et de Canaan*, p. 109.

5) Les Égyptiens affectionnaient ce genre de pièces anatomiques stylisées, voyez Gardiner, *Gramm.*, p. 454-457, F 19-20, 32, 34-42, 45-49.



Fig. 29. Osiris du Djed (*Wsr ddj*), d'après Champdor, *Le Livre des Morts*, p. 46.

La relique dans laquelle on reconnaît quatre vertèbres dorsales et les cinq vertèbres lombaires, est ici anthropomorphisée et surmontée des symboles de la couronne osirienne *3tf*.

pas à Byblos et sa prodigieuse antiquité exclut la possibilité d'un modèle pris dans cette ville.

Pour nous, ce tronc de Byblos, qui ressemblait à une colonne, est clairement une ashéra ¹⁾. Son revêtement même nous est connu. Le Livre des Rois ²⁾ nous apprend que Josias „abattit les maisons des prostitués sacrés (*qedēšim*) qui (sont) dans le temple de Yahwé, où les femmes tissent là des manteaux (littéralement „des maisons”, *bâtîm*) pour ashéra”. Les bétyles étaient souvent recouverts de vêtements du même genre ³⁾. Damascius a encore vu à Emèse (Homs) un bétyle sphérique qu'un prêtre enveloppait de linges ⁴⁾.

La présence d'Isis à Byblos à côté de la déesse phénicienne et le culte de ce vieux tronc qu'on vénérât, on ne savait pourquoi,

1) A. Lods, *Israël*, p. 97-98, 152-153 (plusieurs erreurs) et 492-493.

2) *II Rois*, XIII, 7.

3) *Les tessères et les monnaies de Palmyre*, p. 218.

4) Damascius, *Vie d'Isidore*, apud Photium, *Biblioth.*, p. 248 a, Bekker; Seyrig, *Syria*, 26, 1949, p. 238-239.

dans le temple d'Isis devaient paraître mystérieux aux Grecs. Les habitants étaient incapables de leur en donner l'explication. Philon de Byblos qui a réuni tout ce qu'on savait dans sa ville ne dit rien sur les cultes égyptiens dont il avait certainement des échos ¹⁾, et rien non plus du tronc d'arbre. Il n'a guère de renseignements que sur le dieu Êl, alors identifié par les Grecs à Kronos.

Comme on le fait souvent en Orient, les Grecs voulurent combler cette lacune par une légende qui expliquerait Isis et le tronc d'arbre, à Byblos. Voici le schéma de cette légende telle que nous la fait connaître Plutarque ²⁾. La première partie se passe en Égypte. Typhon = Seth, voulant se débarrasser d'Osiris, l'invita à un banquet. Au milieu du festin, il fit apporter un coffre superbement décoré, établi aux mesures d'Osiris. Il promit d'offrir ce précieux coffre à celui qui le remplirait exactement. Chacun s'y essaya sans succès. Quand arriva le tour d'Osiris, il s'y étendit facilement tout de son long. Les convives, complices de Seth, assujettirent alors le couvercle et le scellèrent fortement. „L'opération terminée, le coffre fut porté sur le fleuve, et on le fit descendre jusqu'à la mer par la bouche Tanitique”.

Bientôt avisée de ces faits, Isis apprit peu après que le coffre emporté par les flots avait accosté sur une rive du territoire de Byblos, au pied d'un *érica* qui en peu de temps grandit au point d'envelopper le sarcophage de son bois et de le cacher ainsi. Le roi du pays voyant ce magnifique tronc, ordonna de le couper pour en faire une colonne qui soutiendrait le toit de son palais. „Instruite de cela par un vent divin, Isis se rendit à Byblos”. Elle s'assit en pleurant près d'une fontaine, quand vinrent à passer les servantes de la reine; elles les salua, les entretint avec bienveillance et s'offrit à tresser leurs cheveux et imprégna tout leur corps de l'admirable odeur qu'elle dégageait elle-même.

Aussitôt que la reine eut senti ce parfum d'ambroisie, elle ordonna de chercher l'étrangère; elle en fit sa plus intime amie et lui confia

1) Lucien, *De dea syria*, 5-6, fait sans doute allusion à Ré-du-pays-étranger et à Hathor, lorsqu'il dit que „les Phéniciens ont un culte égyptien apporté d'Héliopolis (On) en Phénicie”, car il enchaîne ensuite: „j'ai vu aussi à Byblos...”.

2) *De Iside et Osiride*, 13-17, trad. Mario Meunier, p. 57-69.

son bébé. Pour allaiter l'enfant Isis se contentait de lui mettre le doigt dans la bouche. La nuit elle le mettait au feu pour brûler ce qu'il y avait de mortel en lui. Parfois elle se changeait en hirondelle pour voler autour de la colonne qui soutenait le toit du palais et contenait le corps d'Osiris. Ceci dura jusqu'à ce que la reine, épiant la nourrice, la vit mettre l'enfant dans le feu ; elle poussa de grands cris, mais Isis se fit alors voir en déesse et demanda la colonne. Elle la dégagea et la coupa pour retrouver le cercueil. Elle se jeta sur ce précieux objet en poussant des gémissements si aigus que le plus jeune des fils du roi en fut comme mort. L'aîné aida la déesse à charger le cercueil sur un navire et elle partit. En passant au large, elle dessécha le Ouadi Fédar, le Phédros, parce qu'il lui avait envoyé un vent violent.

Elle aborda dans le premier endroit désert qu'elle trouva, ouvrit le coffre et embrassa en pleurant le visage d'Osiris. Le fils du roi — nommé Manéros — qui l'avait suivie, l'observait en silence. Isis s'en aperçut et lui jeta un regard furieux qui le tua. Elle reprit ensuite sa navigation et arriva au Delta. Elle cacha le coffre en un lieu retiré, et se rendit à Bouto, auprès de son fils Horus. Comme on sait, Seth découvrit le corps d'Osiris et le coupa en quatorze morceaux que la malheureuse Isis devait rechercher et retrouver, sauf un seul. Mais ici nous reprenons l'authentique légende égyptienne, beaucoup plus ancienne. En réalité, la légende de Byblos s'insère entre l'épisode du coffre refermé sur Osiris puis conduit par le fleuve jusqu'au rivage du Delta, et la mise en pièces du corps d'Osiris par Seth à l'endroit même où il avait accosté. L'histoire du coffre était connue en Égypte sous le Nouvel Empire ; elle est mentionnée d'une façon sommaire mais intelligible dans le Grand papyrus Harris ¹). L'épisode de l'arbre au pied duquel le cercueil fut déposé par les eaux est aussi d'origine égyptienne, mais la scène se passe dans le Delta et l'arbre est un *acacia nilotica*. D'après Maspéro ²), la légende serait née entre la XVIIIe et la XXe dynastie ;

1) Maspéro, *Hist. anc. des peuples de l'Orient*, Les Origines, 1895, p. 175, n. 2.

2) *Ibid.*, p. 175, n. 5. Aucune allusion dans les Textes des Pyramides, voyez Speleers, *Textes des Pyramides*, p. XXXII-XXXIII.

l'incident du coffre entraîné par la mer à Byblos, serait de l'époque saïte et grecque.

Les auteurs de cette légende ajoutée d'Isis à Byblos étaient, comme on le voit, au fait des traditions de l'Égypte. C'était très probablement des lettrés ou des savants grecs d'Alexandrie. Nous allons voir qu'ils connaissaient aussi les sources de la littérature grecque. Pour construire leur récit, ils vont puiser dans la légende de Déméter qu'Hérodote (II, 41), au Ve siècle avant J.-C., identifie déjà avec Isis. La figure de cette déesse assise près de la fontaine, puis reçue dans le palais royal et soupçonnée d'attenter à la vie de l'enfant qu'elle expose au feu purificateur, est faite de traits empruntés au mythe de la Déméter éleusinienn¹⁾. On nous dit que Déméter s'élança comme un oiseau; les auteurs de la légende de Byblos ont transformé cette comparaison en une métamorphose réelle: Isis se changea en hirondelle pour voler autour de la colonne.

Les monnaies impériales romaines de Byblos nous font connaître la statuaire hellénistique des temples de cette ville. Il faut y ajouter, d'après une monnaie phénicienne antérieure l'étrange statue d'Él-Kronos dont nous avons parlé ²⁾. Nous allons voir comment elles ont représenté les deux déesses amies, dans leurs temples respectifs (fig. 30). Astarté, la Ba'alat Gébal, l'ancienne Ashtart, a perdu son aspect égyptien. Elle est devenue une tyché grecque pareille à celles des autres villes de Phénicie, qui sont aussi des Astarté locales. Elle porte la couronne tourelée de trois tours, pose le pied gauche sur un rostre et s'appuie sur un long sceptre qu'on pourrait interpréter comme un mât de bateau. A Beyrouth, le sceptre de la déesse est une stylis de navire en forme de croix.³⁾ La petite statue de Victoire posée sur une colonne et tendant une couronne à la déesse se retrouve dans les autres cités phéniciennes. Dans son principal temple, la déesse à Byblos, apparaît ainsi de face. Dans un temple secondaire qui a l'aspect d'un baldaquin à toit pyramidal soutenu par quatre minces colonnes, la déesse

1) Isidore Lévy, *Rev. Arch.*, II, 1906, p. 391.

2) Voyez fig. 14, b. Cette statue n'apparaît plus sur les monnaies postérieures. A l'époque romaine, Él-Kronos à Byblos devait appartenir à l'archéologie locale.

3) Ronzevalle, *Mél. de l'Univ. S. Joseph*, 25, 1942-1945, p. 13-17.

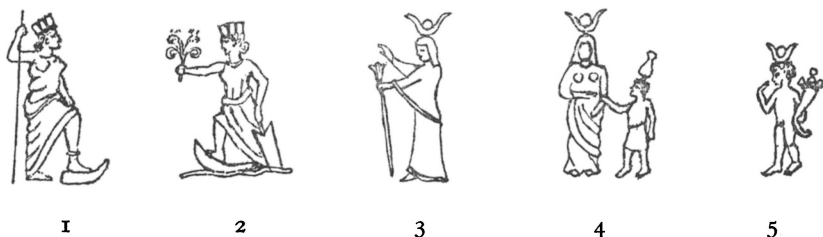


Fig. 30. Les statues cultuelles hellénistiques ou romaines des temples de Byblos, à l'époque romaine.

1-2. Astarté, tyché de Byblos = Ba'alat Gébal.

3-5. Isis et son fils Harpocrate.

portant de même une couronne tourelée paraît s'élancer sur l'avant d'un navire en brandissant des ornements de proue; elle s'appuie sur un gouvernail ¹⁾.

Isis porte sur sa tête le disque encadré de deux cornes; quand ce symbole est représenté seul et plus en détail, le disque est en outre surmonté de deux plumes d'autruche ²⁾. La déesse est debout, de profil, faisant un geste de bénédiction de la main droite et s'appuyant de la gauche sur un long sceptre qui paraît surmonté d'un lotus (détail peu distinct). Une fois, on la voit de face avec Harpocrate lui tendant la main ³⁾. Ici apparaît nettement l'influence alexandrine notée plus haut. Ce jeune dieu est aussi plusieurs fois représenté seul (fig. 30).

On le voit, la statuaire grecque, comme la légende grecque, distingue nettement les deux déesses, Astarté et Isis. Un type monétaire est cependant intéressant à observer à ce point de vue. On y voit la déesse égyptienne sous les traits d'Isis Pharia. Elle s'élance sur son radeau tenant le mât et la voile gonflée par le vent. Elle se rend évidemment à Byblos, à la recherche du corps d'Osiris. Or sur certaines de ces monnaies, les plus anciennes, du I^{er} siècle de notre ère, la déesse porte clairement sa coiffure particulière. Sur d'autres, plus récentes, du III^e siècle, Isis est nettement coiffée de la couronne tourelée d'Astarté. A cette époque tardive

1) D'après Hill, *loc. cit.*, p. 106, pl. XIII, 1-3.

2) Hill, *ibid.*, pl. XII, 7; pl. XLI, 11.

3) Hill, *ibid.*, pl. XLI, 14.

le graveur de la monnaie a confondu les deux déesses. Astarté prend la place d'Isis, mais rien n'indique que cette confusion ne soit pas accidentelle.

4. LA LÉGENDE D'ADONIS À BYBLOS

Adonis paraît avoir été inconnu à Byblos avant l'époque hellénistique. Non seulement les fouilles n'ont fait découvrir aucune inscription ou sculpture relative à ce dieu, mais on n'y a même pas trouvé trace d'un dieu qui aurait pu se transformer en Adonis. Une inscription phénicienne de Byblos du XI^e ou Xe siècle avant J.-C. ¹⁾ nomme après Ba'al Shamîm, le ba'al de Byblos, Ba'al Gébal, mais il s'agit du dieu parèdre de la Ba'alat Gébal, son époux, Ashtar, devenu fils de Ba'al Shamîm, après avoir été fils de Él. Sauf son caractère de dieu-fils qui meurt et ressuscite, ou tout au moins descend aux Enfers et en remonte, Ashtar est tout à fait différent d'Adonis: le premier est tué dans le ciel par des guerriers, le second, dans le Liban par un sanglier; l'un est batailleur et souvent mal-faisant, l'autre est le „cher Adonis”, protecteur des amoureux; on craint l'un, on pleure l'autre. Mais s'il n'y a aucune parenté entre Ashtar et Adonis, il faut remarquer cependant que la disparition du premier à Byblos, à l'époque hellénistique et romaine, y laissait une place vide, celle d'un jeune dieu protecteur, qui convenait particulièrement bien à la venue d'Adonis dans cette ville.

Une inscription phénicienne du VII^e siècle avant J.-C., découverte dans l'île de Chypre, sur une montagne, au Nord-Est de Limassol ²⁾, mentionne un ba'al du Liban, Ba'al Libanon, qui y est qualifié (ou nommé) Adoni (*'dny*); ce peut être un nom propre, mais le plus simple, naturellement, est d'y voir le mot *'dn*, „Seigneur”. De toute manière, ce ba'al pourrait bien être Adonis, car, à partir du III^e siècle avant J.-C., la légende le fait naître de Kinyras, roi de Chypre ³⁾. La même difficulté de traduction est soulevée par une inscription punique ⁴⁾ dédiée: „à *'dn*, à ba'al *'dn* et à ba'al Hammon”. Mais

1) M. Dunand, *Rev. bibl.*, 39, 1930, p. 321 s. Nous ne croyons pas qu'il faille trop „rajeunir” cette inscription, pas plus que celle du tombeau d'Aḥiram, comme on a tendance à le faire aujourd'hui.

2) *C.I.S.*, I, 1^{ère} partie, 5.

3) Atallah, *Adonis*, p. 35-39 et 61.

4) *C.I.S.*, I, p. 155; Lagrange, *op. cit.*, p. 86.

ces textes ne font nullement mention de Byblos. On verra plus bas que le plus ancien témoin du culte d'Adonis paraît être le haut lieu d'Afqa, dans le Liban.

Adonis a bien les caractères d'un ba'al phénicien. Dans le nom grec Ἀδωνις, il est difficile de ne pas reconnaître le mot *'dn*, *'dwn*, „Seigneur”, ugaritique ¹⁾, phénicien ²⁾, fréquent en hébreu dans l'Ancien Testament, spécialement dans l'expression *'dny*, „mon Seigneur”; le mot est inconnu en araméen, en syriaque et en arabe. Dans la littérature syriaque, ce dieu est toujours appelé Tammouz. Il est nommé de même dans Ézéchiel (VIII, 14). Adonis était confondu avec un dieu mésopotamien différent, à légende analogue. Nous n'avons aucune preuve qu'il en dérive réellement. „Le Seigneur”, „Mon Seigneur” devaient être des appellations destinées à cacher le vrai nom du dieu; il l'a été si bien que nous l'ignorons encore.

Ce caractère de jeune dieu phénicien faisait dire à Dussaud ³⁾ qu'Adonis était Eshmoun, jeune comme lui. Mais le peu que nous savons actuellement d'Eshmoun ⁴⁾ fait ressortir plus de différences que de similitudes. Son culte s'étend de Beyrouth à Tyr, venant de Sidon sans doute. Celui d'Adonis avait pour centre Afqa, à l'Est de Byblos, et probablement Chypre où sa légende a été localisée. Eshmoun était essentiellement guérisseur, caractère étranger à Adonis; son animal attribut est un serpent. On ne raconte pas qu'il ait été tué par un sanglier, ni qu'il descend aux Enfers et en remonte annuellement. A l'époque grecque, Eshmoun identifié à Iolaos, était devenu le fils d'Héraclès-Melqart et d'Astarté ⁵⁾, tandis qu'Adonis était l'amant d'Astarté-Aphrodite.

D'après Apollodore et Probus, grammairien de Beyrouth du I^{er} siècle de notre ère, la plus ancienne mention d'Adonis dans la littérature grecque remonterait au IX^e ou au VIII^e siècle avant J.-C.: Hésiode aurait chanté, dans un poème disparu, „Adonis, fils

1) Aistleitner, *Wörterbuch der ugarit Sprache*, 1963, p. 7-8, n° 86.

2) Jean et Hoftijzer, *Dict. des inscr. sémit. de l'Ouest*, 1965, p. 5.

3) *Byblos et les Giblytes dans l'Ancien Testament*, p. 308.

4) Les fouilles du temple de ce dieu, à Sidon, conduites par M. M. Dunand, nous fourniront des données nouvelles sur ce dieu.

5) *Rev. de l'hist. des rel.*, 1963, 2, p. 158-163.

de Phoenix et de la nymphe Alphésibée").¹ Il est difficile de tirer grand parti d'un renseignement aussi fragmentaire et isolé. Le nom de Phoenix atteste seulement que le dieu était considéré comme phénicien.

Les premiers renseignements sur Adonis, quelque peu explicites, sont dus à un poète d'Halicarnasse, sur la côte de Carie, vivant au milieu du Ve siècle avant J.-C., Panyasis, d'après des fragments conservés encore par Apollodore²): Théias, roi d'Assyrie, avait une fille appelée Smyrna. Aphrodite lui inspira un amour passionné pour son père. Elle parvint à abuser le roi et à coucher avec lui. Pour échapper ensuite à sa vengeance, les dieux la transformèrent en un arbre appelé *smyrna* ou arbre à myrrhe. Neuf mois plus tard, l'écorce se fendit et il en sortit l'enfant appelé Adonis. Voici en résumé ce qu'on sait de plus clair sur l'origine de ce dieu. On reconnaît assez bien ce qui est de source phénicienne: Adonis est fils de Θείας, forme à peine altérée de Θεός, „dieu”, qui traduit en phénicien 'l, „Él”³), et d'une déesse à forme d'arbre, ce qui est la caractéristique principale d'Ashérat, épouse de Él⁴). Pour le poète grec, l'Assyrie n'apparaît sans doute que pour marquer l'origine asiatique du dieu, à moins qu'il n'ait eu un écho de l'identification avec Tammouz. Quant au nom de Smyrna, nom de la ville de Smyrne, on ne sait du tout où il l'a pris. Y aurait-il une confusion avec Simyra ou Simirra, qui fut une ville phénicienne importante au nord de Byblos⁵)? Ce nom de Smyrne paraît être à l'origine de la légende qui veut que l'arbre était un balsamodendron ou arbre à myrrhe; Athénée (XV, 688 c) nous dit en effet que Μύρρα est la forme éolienne de Σμύρνα. Cette essence d'Arabie convient mal à un arbre de la côte phénicienne ou du Liban.

1) Atallah, *Adonis*, p. 33-34; Apollodore, *Bibliothèque*, III, 14, 3-4; Probus, *Comment. sur Virgile, Bucol.*, X, 18.

2) *Bibliothèque*, III, 14, 3-4 (*Epicorum graecorum fragmenta*, G. Kinkel, Teubner, 1877, I, p. 264, fragm. 25); Atallah, *Adonis*, 1966, p. 23.

3) Cette observation a été faite par G. von Luecken, *Kult und Abkunft des Adonis*, dans *Forsch und Fortschritte*, 36, 1962; Atallah, *Adonis*, p. 34-35.

4) *Rev. de l'hist. des rel.*, 164, 1963, 2, p. 133-137, 145, 149-151, 169, 1966, 1, p. 38-42; *Mélanges Jérôme Carcopino*, 1966, p. 281.

5) Dussaud, *Topogr. hist. de la Syrie*, p. 118; *Congrès français de la Syrie*, 1919, fasc. II; Montet, *Kémi*, 16, 1962, p. 76-79 (M. Dunand espère découvrir cette ville dans ses fouilles de Tell Hazel).

Comme on sait qu'à l'époque hellénistique et romaine il existait dans un des temples de Byblos un ancien tronc d'arbre sacré, creux et fendu ¹⁾, on sera tenté de penser que le poète grec du Ve siècle s'en est inspiré dans son histoire de maternité d'un arbre qui contient un enfant et se fend pour le mettre au monde. Mais Panyasis ne précise pas le lieu où est né Adonis, et c'est seulement au IIIe siècle avant J.-C. que Lycophron de Chalcis évoque la malheureuse „Myrrha de Byblos” ²⁾.

Le centre principal du culte d'Adonis paraît avoir été 'Afqa à une journée de marche à l'Est de Byblos, en plein Liban (pl. IX). Lucien de Samosate y a visité, au IIe siècle, un temple dont il a reconnu les caractères d'ancienneté et qui était dédié, dit-il, à Aphrodite, c'est-à-dire à Ashtart en qualité de dame de l'étoile du soir et de déesse nue. On ne nous dit pas qu'Adonis y serait né; il n'y est question que des amours du dieu et de la déesse; c'est là qu'Adonis aurait été tué par un sanglier, alors qu'il chassait dans le Liban, là que son amante l'aurait inhumé. Son sang s'était mêlé à la terre du Liban, et cette localisation fait penser qu'Adonis était un ba'al du Liban, peut-être le ba'al du Liban, comme Aliyan Ba'al était le ba'al du Şaphon, le ba'al Şpn. Ces deux divinités ont quelque ressemblance, puisque l'un et l'autre meurent au solstice d'été, Adonis tué par un sanglier, Ba'al, par des taureaux à face humaine. Tous les deux réapparaissent en automne. Mais le tonnerre et la foudre, attributs essentiels d'un dieu des sommets, sont du domaine du second seulement. La figure d'Adonis telle que les Grecs nous l'ont fait connaître n'est pas celle d'un authentique dieu-Montagne. Tout au plus peut-il être le protecteur du Liban.

L'Aphrodite d'Afqa, la *dea lugens*, était-elle, la même déesse que la Ba'alat Gébal? Toutes deux étaient Ashtart, mais il n'est pas douteux que cette déesse prenait une personnalité propre dans chaque ville où elle était adorée ³⁾, surtout lorsqu'elle était devenue à l'époque hellénistique la tyché de la ville, son Astarté. Nous avons constaté un phénomène identique pour Ashérat, dès une

1) Voir ci-dessus la légende du sarcophage d'Osiris retiré du tronc par Isis.

2) Lycophron, *Alexandra*, 828-830 et scolie; Atallah, *Adonis*, p. 40, n. 2.

3) Voyez ci-dessus, p. 76.

époque très ancienne. La *dea lugens* d'Afqa est toujours représentée sous des traits différents de ceux de la Ba'alat Gébal. Celle-ci, on s'en souvient, porte une coiffure hatorique puis isiaque, en tenant dans sa main le sceptre sommé d'un lotus, ou bien prend l'aspect d'une tyché grecque, avec la couronne tourelée, le long sceptre et un rostre sous son pied. Les bustes que nous possédons de la *dea lugens* la représentent coiffée d'un haut calathos et d'un ample voile qui symbolise la voûte céleste ¹⁾. Ceux que nous allons décrire nous la montrent la tête inclinée sur le côté en signe de tristesse. Macrobe en a donné une très exacte description dans ses *Saturnales* ²⁾: „L'image de cette déesse (Vénus) dans le mont Liban est figurée la tête couverte d'un voile, l'expression triste, soutenant son visage d'une main levée entre le vêtement. On croirait que des larmes coulent à la vue des spectateurs". C'est exactement le type que nous allons décrire, et on remarque que l'auteur lui donne pour domaine le Liban sans mentionner le site même d'Afqa.

La colline de Qaşşuba à 1 kil. à l'est de Byblos a fourni un autel dont le devant porte une représentation du haut lieu de la *dea lugens*, probablement à Afqa (fig. 31 a) ³⁾. Le bétyle de la déesse est reconnaissable grâce à une représentation du visage incliné soutenu par la main passant sous le vêtement. Comme dans bien des cas, des traits humains ont été ajoutés à la pierre naturelle par un sculpteur. Pour compléter l'image, on a scellé un calathos au sommet de la pierre ⁴⁾. Sur le côté, se dresse un autre bétyle beaucoup plus étroit. On sera tenté de penser qu'il était consacré au dieu parèdre, Adonis. De l'attribut posé sur le haut on ne voit guère que la silhouette. Elle paraît correspondre à une colombe

1) *Les tessères et les monnaies de Palmyre*, p. 72; S. Ronzevalle *Mél. de l'Univ. St-Joseph*, 1937 (Jupiter Héliopolitain), pl. XXXII-XXXV.

2) I, 25, 5; F. Lenormant, *Gazette archéologique*, I, 1875, p. 97 s.; Dummler, Pauly-Wissowa, I, 2779.

3) Ronzevalle, Vénus lugens et Adonis byblius, *Mél. de l'Univ. St. Joseph*, 15, 4, p. 141 s. Le texte de Macrobe est cité p. 144.

4) Bétyle avec un visage humain sculpté dans la pierre, Dussaud, *Syria*, 1930, pl. LVI; *Monuments et mémoires Piot*, XXX, p. 95-99; tête humaine posée sur le bétyle, *Mél. de l'Univ. St-Joseph*, 38, 1962, p. 144, fig. 1; calathos scellé au-dessus d'un bétyle sculpté, *Les tessères et les monnaies de Palmyre*, p. 80. fig. 38.

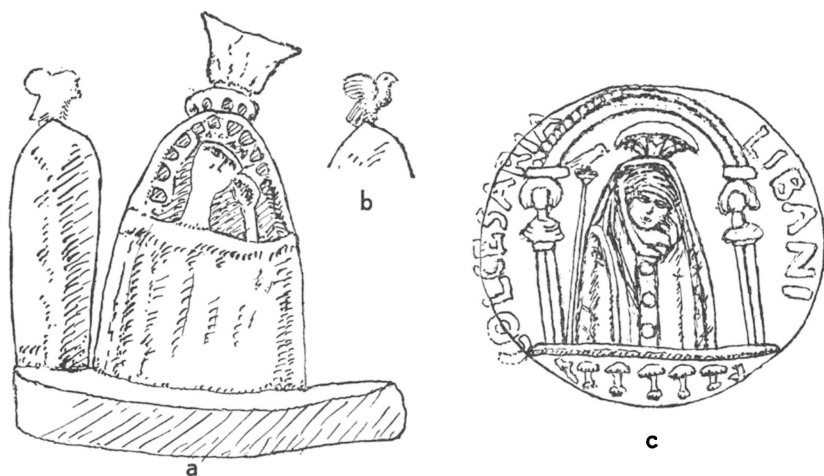


Fig. 31. L'Aphrodite d'Afqa ou *dea lugens*, d'après une sculpture et une monnaie phéniciennes. Ronzevalle, *Mél. de l'Univ. Saint-Joseph*, 15, 1930, pl. XXVI-XXVII.

- a) Le haut lieu de la déesse, probablement à Afqa, sculpté sur le devant d'un autel de Qaṣṣuba, près de Byblos. On peut supposer que le bétyle de gauche était dédié à Adonis.
- b) A droite, essai de reconstitution du motif le surmontant.
- c) Monnaie de Césarée du Liban, représentant probablement le sanctuaire de la même déesse dans cette ville. Inscription: COL(ONIA) CESARIA LIBANI; revers, buste d'Élagabale

(fig. 31 b). Pour nous, le présence de ce couple à Afqa remonte à la préhistoire religieuse de la Phénicie.

Les monnaies de Césarée du Liban nous apprennent que cette ville avait un temple dédié à la *dea lugens* d'Afqa (fig. 31 c). Ici le bétyle original a inspiré une statue véritable. La colombe attribut de la déesse est figurée à son côté, posée au sommet d'une hampe ¹⁾. Il est remarquable que ce temple ne soit pas à Byblos, mais dans une ville du Liban, assez loin de la côte et dans la montagne, comme l'est Afqa. La déesse paraît donc avoir été d'abord et essentiellement la déesse du Liban. Ce caractère la différencie nettement de la Ba'alat Gébal, qui était aussi Ashtart, mais avec une personnalité propre différente. Il est à noter que le sanctuaire de

1) Hill, *op. cit.*, pl. XIII, 7-8; XLI, 15.

la *dea lugens* à Césarée du Liban était certainement très populaire, puisque Macrobe ¹⁾ nomme une fois la déesse parèdre d'Adonis, Vénus Architide ou Archaitide, c'est-à-dire Vénus d'Arca, le nom sémitique de Césarée du Liban, aujourd'hui Tell-Arqa ²⁾. Il faut bien dire cependant que la similitude des noms d'Afqa et d'Arqa pouvait prêter à confusion. A l'époque hellénistique, le célèbre bétyle de la déesse a inspiré des figurines dans lesquelles, malgré les transformations, on reconnaît bien le modèle original ³⁾.

Le site d'Afqa fournira certainement des renseignements du plus grand intérêt sur cette déesse et sur l'origine du culte d'Adonis, lorsque des fouilles y seront faites. Souhaitons que ce soit dans un délai pas trop éloigné.

Comme on le voit, Byblos paraît n'avoir joué qu'un rôle tardif dans la légende d'Adonis. Si cependant le tronc d'arbre sacré de Byblos a suggéré l'idée de la naissance par un arbre, la présence du dieu à Byblos remonterait au moins au Ve siècle avant J.-C. Mais la conception de la déesse mère universelle identifiée à un arbre n'est pas propre à Byblos; elle est commune à toute la Phénicie. On objectera qu'à l'époque grecque il ne devait subsister dans les temples phéniciens que bien peu de troncs du genre de celui de Byblos, surtout avec des particularités qu'on pouvait expliquer par un enfantement: le creux intérieur et la fente ⁴⁾. Le nom de Myrrha aurait fait donner à ce tronc une essence imaginaire, invraisemblable; car la myrrhe n'a jamais été un produit phénicien ⁵⁾. Une nouvelle confusion a pu faire passer du nom de *myrrha* à celui de *myrica* qui, on l'a vu (p. 98-99), pourrait désigner l'*érica* dont parle Plutarque; cette essence convient moins encore à l'énorme tronc alors vénéré à Byblos.

1) *Saturnales*, I, 21.

2) Renan, *Miss. de Phénicie*, p. 115; Aurel. Vict., *De Caes.*, 24, „cui duplex Caesarea et Arca nomen est”.

3) Lenormant, *Gaz. arch.*, I, 1875, pl. 26.

4) Les voyageurs anciens n'en signalent aucun, et les monnaies des villes de Phénicie, qui représentent les *sacra* des temples, souvent des arbres sacrés, ne nous ont laissé aucune image de tronc ébranché.

5) Dans un souci de vraisemblance, Ovide faisait naître Adonis en Arabie, *Métamorphoses*, X, 477-481, et le scholaste d'Oppien, *Halieutiques*, III, 402-403, scholie, situait le drame de Myrrha en Perse, patrie des Rois Mages porteurs de myrrhe, Atallah, *Adonis*, p. 36.

Les renseignements donnés par Plutarque et par Lucien prouvent qu'au I^{er} siècle après J.-C. le culte d'Adonis était très populaire à Byblos. Strabon ¹⁾ a écrit: Βύβλος . . . ἱερὰ ἐστὶν τοῦ Ἀδώνιδος, „Byblos sainte est de l'Adonis". Lucien a assisté aux Adonies qu'on célébrait dans un grand temple de la ville, alors dédié à la seule „Aphrodite byblienne", c'est-à-dire à Ba'alat Gébal ²⁾; on voyait le même spectacle dans maintes villes de Syrie, de Palestine, même d'Égypte et de Grèce, mais on disait ici que „les Adonies avaient pris naissance à Byblos" ³⁾.

Lucien donne à ce sujet un renseignement qui a suscité de nombreuses controverses. „On remarque, dit-il, un prodige dans la région de Byblos. Une rivière qui prend sa source dans le mont Liban se jette dans la mer; elle porte le nom d'Adonis. Chaque année, régulièrement, elle est teinte de sang et perd sa propre couleur jusqu'à l'embouchure; elle colore la mer en rouge sur une grande étendue, et aussi elle annonce le temps de prendre le deuil aux gens de Byblos. Ils disent qu'à ce moment Adonis est blessé et que la nature de la rivière est changée par son sang qui coule dans les flots; c'est à cause de ce sang que la rivière est nommée Adonis. Telle est la légende volontiers acceptée, mais un homme de Byblos, qui me paraît véridique, me donna une autre raison de ce changement merveilleux et me dit: „Cette rivière, mon ami et mon hôte, passe à travers le Liban et cette montagne abonde en terre rouge. Les vents violents qui soufflent régulièrement à cette saison font tomber dans la rivière quantité de terre qui ressemble à du vermillon. C'est cette terre qui rougit la rivière . . ." ⁴⁾. Le fleuve Adonis, aujourd'hui Nahr Ibrahim prend sa source au-dessus d'Afqa et se jette à la mer à 8 kil. au Sud de Djébeil (pl. X). Comme le phénomène dont parle Lucien est en rapport avec le deuil du dieu, c'est-à-dire la célébration des Adonies, il serait très intéressant d'en connaître exactement l'époque. L'auteur nous parle de „vents violents" capables d'entraîner une grande quantité

1) *Géogr.*, XVI, 2, 18 (I^{er} siècle après J.-C.).

2) *De dea syria*, 6; Atallah, *Adonis*, p. 261 et 293.

3) Dussaud, *Topogr. hist. de la Syrie*, p. 68 (sans référence).

4) Lucien, *De dea syria*, 8, trad. Contenau, *La civilisation phénicienne*, p. 100-101.

de terre, or le seul vent qui, sur la côte syrienne, présente ce caractère est le khamsin, vent du sud, fort pénible. Les Instructions nautiques nous disent que ce vent qui dure généralement de un à cinq jours est très fréquent sur cette côte de février à mai; il y devient rare à partir de la mi-juin. Mais on a fait remarquer que de tels apports de terre ne pouvaient être provoqués que par des pluies torrentielles. Or elles ne se produisent ici qu'au printemps. Vents et pluies nous conduisent vers cette saison en ne dépassant pas mai. Il est impossible de supposer que la mort d'Adonis se célébrait au printemps: c'était l'époque de ses amours avec Aphrodite, le moment où ce couple provoque le renouveau de la nature. Mais Lucien ne nous dit pas que le prodige était le signal du deuil, mais qu'„il annonce le temps de prendre le deuil", ni qu'Adonis meurt à ce moment, il dit seulement qu'il est „blessé". Pour l'auteur, c'est un signe précurseur qui pourrait précéder la fête d'un mois, peut-être plus: le phénomène signalé aurait ainsi lieu en mai et les Adonies à la fin de juin.

Le même auteur a noté encore que certains habitants identifiaient Adonis et Osiris. Il fait allusion à la légende du sarcophage de ce dernier entraîné par les flots jusqu'à Byblos, mais une allusion très déformée puisque, au dire des habitants, le corps d'Osiris serait resté à Byblos et y aurait été inhumé, ce qui va à l'encontre de toute la tradition égyptienne. Lucien se contente de nous rapporter à ce sujet la curieuse anecdote que voici: „Tous les ans, il vient d'Égypte à Byblos une tête qui nage sur les flots et fait la traversée en sept jours. Les vents la poussent par l'effet d'une puissance divine; elle ne se détourne point ailleurs; elle aborde toujours à Byblos. C'est un véritable miracle qui se renouvelle chaque année. Il s'est produit quand j'étais à Byblos et j'ai vu cette tête byblienne" faite en tiges de papyrus.

L'arrivée à Byblos de la tête apportée par les flots n'est pas mise en rapport avec la célébration des Adonies, mais seulement avec une identification d'Adonis avec Osiris, ce qui permet de penser qu'on voyait dans ce „miracle" comme un renouvellement annuel de la venue à Byblos du sarcophage d'Osiris, par la même voie. Or cet évènement s'était produit, d'après Plutarque, quelques jours après le 17 du mois d'Athyr qui correspondrait au 13 novembre

du calendrier Julien ¹⁾. Pour comprendre cette anecdote, il faut la placer dans son contexte. Théocrite, Idylle XV, nous apprend qu'on célébrait à Alexandrie, vers la fin d'octobre ²⁾, de grandes fêtes en l'honneur d'Adonis. Le dieu était mort vers la fin de juin; on l'avait pleuré à ce moment. Il avait apparemment gagné le ciel ³⁾ ou les Enfers ⁴⁾. Il en revenait au mois d'octobre, mais il ne devait séjourner sur la terre qu'un seul jour. Il en profitait pour passer la nuit avec sa maîtresse Aphrodite = Ashtart. C'était l'occasion des fêtes d'Alexandrie. Le couple y était représenté étendu sur les lits accolés. C'était des mannequins de grandeur naturelle qui devaient ressembler beaucoup aux figures de cire du Musée Grévin, montées sur armatures de bois. En Égypte, le bois était remplacé par des tiges de papyrus. Le lendemain matin, des femmes emportaient l'effigie d'Adonis et la jetaient à la mer. C'était, primitivement, un moyen de le faire descendre aux Enfers où l'attendait son autre maîtresse, Proserpine. Par suite de l'orientation de leur rivage, les Phéniciens voyaient chaque jour le soleil et les autres astres s'enfoncer dans la mer pour gagner le Monde inférieur. Ils en avaient conclu que la mer était une des voies y conduisant. Cette conception fut admise ensuite par les Grecs et les Romains. En jetant à la mer le mannequin d'Adonis on l'acheminait donc vers l'Hadès. Comme nous l'avons déjà fait remarquer ⁵⁾, les „jardins d'Adonis", sorte de jardinières de verdure plantées en l'honneur de ce dieu, étaient aussi jetés à la mer: c'était le meilleur procédé pour les faire parvenir aux rives de l'Achéron. Il y en avait un autre: les jeter dans un puits ou une source, communiquant aussi avec le monde souterrain.

Une certaine année qui se situe peut-être au III^e siècle avant J.-C., époque où nous sont relatées ces fêtes d'Alexandrie, ou peut-être plus tard, la tête du mannequin, détachée par les flots et réduite à la seule monture en papyrus, fut emportée par les

1) Mario Meunier, *Plutarque, Isis et Osiris*, 1924, p. 58, n. 2, et p. 200, n. 2. Plutarque, chapitre 69, précise qu'Athyr est le mois des semailles, correspondant à Pyanepsion des Grecs.

2) *Les tessères et les monnaies de Palmyre*, p. 301-302.

3) *Ibidem*, p. 302, n. 3, citant Lucien, *De dea syria*, 6.

4) La chanteuse qui célèbre Adonis pendant la fête nous dit qu'il revient „des bords de l'Achéron".

5) Voyez ci-dessus, p. 12.

courants et les vents jusqu'à Byblos où elle vint s'échouer sur une plage. Les habitants la reconnurent, et ce „miracle” qui montrait la sollicitude d'Adonis pour leur ville fit une grande impression ; on décida de le renouveler chaque année, en aidant un peu la nature, sans doute. On trouvait toujours un pêcheur qui, moyennant une bonne récompense, apportait la tête faite de quelques tiges liées ensemble. Lucien ¹⁾ a assisté lui-même à une de ces venues. L'auteur s'amuse apparemment à nous faire croire au miracle, mais il décrit néanmoins un fait précis qui, selon nous, a dû se produire réellement. Il existe en effet un courant marin qui passe devant Alexandrie allant de l'Ouest à l'Est, qui tourne ensuite vers le Sud longeant la côte palestinienne et syrienne. Ce courant progresse à la vitesse de 2 kil. à l'heure. Il met environ 14 jours pour aller d'Alexandrie à Byblos, mais comme l'indique Lucien l'impulsion du vent peut considérablement réduire le temps de la traversée d'un objet flottant emporté par le courant. Au large des côtes d'Égypte, en octobre et novembre, les vents venant du Sud-Ouest sont fréquents et leur action double celle du courant dont nous avons parlé. Sur la côte de Palestine et du Liban, dans les deux mêmes mois, les vents sont variables, mais on observe de forts coups de vents venant du Sud et du Sud-Est qui augmentent aussi l'action du courant ; ils tournent ensuite en vents venant du Sud-Ouest, de sorte qu'ils poussent vers la côte tout ce qui flotte sur la mer ²⁾).

Cette double action rend très vraisemblable le voyage en sept jours d'un objet mis à la mer en Égypte et recueilli à Byblos. Y-a-t-il une raison inconnue qui fait accoster l'objet à Byblos plutôt qu'en tout autre point de la côte ? Nous l'ignorons, mais des expériences et des observations seraient intéressantes à faire à ce point de vue.

Le voyage de la tête de papyrus est donc pour nous, un fait qui s'est produit réellement au moins une fois par des voies naturelles, la première fois qu'il a été observé. Il ne serait pas sans intérêt d'en fixer l'époque. Lucien, au II^e siècle de notre ère, parle de cette venue annuelle de la tête comme si elle n'avait pas eu de commen-

1) *De dea syria*, 7.

2) Renseignements donnés par le capitaine de vaisseau Jacques de Courcy, d'après les Instructions nautiques publiées par le Service hydrographique de la Marine et actuellement en service.

cement. Le rite du mannequin jeté à la mer remonte aux environs de 270 avant J.-C., époque de l'Idylle XV de Théocrite. Il est peu vraisemblable qu'il soit antérieur à la domination des Ptolémées en Égypte en 323. Comme les Adonies, cette fête annuelle a dû subsister longtemps. Les observations dont parle Lucien se situent au I^{er} siècle de notre ère. Il y a donc un écart de quatre siècles pendant lequel le „miracle” a pu se produire pour la première fois. La survivance du rite pendant une si longue période ne doit pas nous étonner.

Au temps de Cyrille d'Alexandrie, mort en 444 après J.-C., donc beaucoup plus tard, il subsistait encore un souvenir du prodige, mais on avait alors remplacé la venue de la tête du mannequin, un peu élémentaire, par une pratique plus compliquée. Les habitants d'Alexandrie „prenaient un vase, puis écrivaient une lettre aux femmes de Byblos annonçant qu'Adonis était retrouvé; on la mettait dans le vase et, l'ayant scellé, on le jetait à la mer, en faisant sur lui certains rites. A ce qu'on disait, il arrivait de lui-même à Byblos, à des jours fixes de l'année”¹⁾. L'annonce d'Adonis retrouvé correspondait bien aux fêtes d'Alexandrie. Comme dans le cas de la tête de papyrus, on a bien l'impression d'une expérience qui a réussi au moins une fois. Ces cas d'utilisation du courant marin entre Alexandrie et Byblos aux époques hellénistiques et romaines sont intéressantes à noter parce qu'ils expliquent la légende du sarcophage d'Osiris empruntant la même voie. Cette fois, il s'agit d'un fait qui ne s'est jamais produit, mais d'un récit qui découle de faits observés. Pour les habitants de Byblos, le venue de la tête d'Adonis était un renouvellement du miracle du cercueil d'Osiris abordant sur leurs plages. L'un dérivait de l'autre. La réalité était différente: la venue de la tête de papyrus était le fait réel qui avait frappé les esprits et la légende du cercueil en dérivait; elle avait été imaginée en partant d'un fait réel. C'est dire que les deux récits doivent être considérés comme des apports grecs hellénistiques.

1) Cyrille d'Alexandrie, *Sur Isaïe*, XVIII, 2 (Migne, *P.G.*, LXX, 440-441); R. de Vaux, *Rev. bibl.*, 1933, p. 42; Atallah, *Adonis*, p. 296; Lambrechts, *Mél. I. Lévy*, p. 232: „jusqu'à nos jours” (V^e siècle), le scénario du retour d'Adonis „s'est joué dans les temples d'Alexandrie”.

IV

LES DIEUX D'ÉMIGRÉS ASIATIQUES ÉTABLIS EN ÉGYPTÉ PERSE

Une publication récente ¹⁾ de Mlle Edda Bresciani et de M. Kamil nous a livré texte et traduction d'un lot de papyrus découverts fortuitement en 1945 à Touna el-Gebel en Égypte. Il s'agit de sept lettres privées rédigées en araméen à l'époque de l'occupation perse de l'Égypte.

Les personnes qu'on y rencontre appartiennent à deux familles d'émigrés asiatiques, l'une établie à Syène, l'autre dans un quartier sans doute périphérique de Thèbes (*'Ofi*); mais ce groupe contient aussi des amis, des „voisins”, aussi des émigrés asiatiques ou des Égyptiens.

Ce milieu est fort éclectique au point de vue religieux. Les dieux nommés dans ces lettres et dans leur onomastique le prouvent.

Ces divinités sont de quatre origines.

1. Dieux égyptiens: Ptah est le seul dieu qui soit directement invoqué: „je te bénis devant Ptah”, et il l'est ainsi dans cinq lettres sur sept. L'onomastique fait apparaître Amon et Osiris ²⁾. Rê (*R'*) est peut-être un nom égyptien apocopé contenant le nom du dieu Ré ³⁾, mais *r'*, *-r'y*, peut aussi rentrer en composition dans des noms théophores araméens ⁴⁾.

2. Yahwé apparaît uniquement dans l'onomastique, sous la

1) E. Bresciani et M. Kamil, *Le lettere aramaiche di Hermopoli*, *Atti delle Accademia Nazionale dei Lincei*, 1966, *Memorie. Classe di Scienze morali, storiche e filologiche*, série VIII, vol. XII, fasc. 5, p. 357-428.

2) *Petamûn* (*p̄mwn*), lettre VII, et *Tûṭosirî* (*t̄ṣry*), lettre II. Ce sont des noms égyptiens qui signifient, le premier: *p̄t-imn*, „le ciel d'Amon”, comme *Pet-Osiris*, *p̄t-wsr*, „le ciel d'Osiris”; le second, *twt-wsr*, „l'image d'Osiris”, comme *Toutankhamon*, *twt-nḥ-imn*, „l'image vivante d'Amon”.

3) Lettre IV. *Pethortis* (*p̄ṭhr̄ys*) et *Pethnum* (*p̄ṭhnm*), représenteraient-ils les noms égyptiens *Pet-Ḥor* et *Pet-Khnum*, „ciel d'Horus” et „ciel de Khnoum” ?

4) Caquot, *Syria*, 39, 1962, p. 249-250. *Les tessères et les monnaies de Palmyre*, p. 237-238.

forme Ya-, -yah. Rien n'indique des coutumes ou des pratiques juives.

3. Dieux babyloniens. Nébô est directement nommé à propos de son temple; il apparaît en outre dans les noms d'homme Nabônatan, Nabôshezeb, et Nabôsheh. Nanaïa est reconnaissable dans celui de Nanaïham. Nabôsheh et Nanaïham sont frère et sœur.

4. Dieux ouest-sémitiques. Trois mentions directes, répétées à propos des temples, mais toujours par paraphrases; on évite de prononcer ou d'écrire les noms divins: „la Créatrice” ou „Celle qui engendre” (*bnt*), „Maison-de-Él” ou „Maison-de-dieu” (*bt-ʿl*), „la Reine des Cieux” (*mlkt šmyn*). Ces surnoms et des noms véritables apparaissent dans l'onomastique: *Mk-bnt*, *Bnt-srl*, *Bnt-sr*, *Byt-ʿl-ntn* *Byt-ʿl-šzb*, peut-être *Bty*, „celui de *Byt[ʿl]*”, mais on attendrait plutôt *Byty*, *ʿtrdmry*, abrégé en *ʿtrdy*, „Aṭtar(t) est ma vigueur” (nom de femme), *ʿnty*, „celui d'ʿAnat” ¹⁾.

Les noms ouest-sémitiques clairs et certains sont donc très peu nombreux: Éḷ (dans Bêt-Éḷ), ʿAṭtar et ʿAnat, assez cependant pour nous assurer qu'il y avait à Syène une colonie ouest-sémitique à côté de la colonie mésopotamienne des adorateurs de Nébô.

La zone de diffusion du culte de Éḷ s'étend sur tout Canaan: Phénicie, partie de la Syrie et Palestine, à l'exclusion de la Mésopotamie.

ʿtr qui désigne ici Ashtar est une forme araméenne abrégant l'ugaritique ʿttr, „Ashtar”, des tablettes de Ras Shamra, ʿttr > ʿttr > ʿtr. En composition, ʿtr paraît rendre le nom du dieu ʿttr aussi bien que celui de sa parèdre ʿttrt; dans le nom d'Atargatis (ʿtr-ʿth), le t du féminin d'une forme ʿtrt semble s'être éliidé. On s'expliquerait mal ce nom de déesse formé d'un nom masculin soudé à un nom féminin. A Palmyre, ʿttr est devenu ʿstr dans le nom du dieu Bôl ʿAstar ²⁾.

Le culte d'Ashtar et Ashtart a eu une zone de diffusion extrêmement étendue. Presque partout la déesse éclipse plus ou moins le dieu, sauf en Arabie du Sud où Athtar est resté un dieu très important jusqu'à la fin du paganisme. A l'époque hellénistique

1) ʿAnat (corrigez ʿAnat), *Biblica*, 48, 1967, p. 600, traduit par „Présence de”, „Moment de”, est indéfendable.

2) *Les tessères et les monnaies de Palmyre*, p. 181-186.

Astarté devient la grande déesse de toutes les villes de Phénicie et de Syrie.

'Anat est dans les tablettes de Ras Shamra la sœur et parèdre d'Aliyan Ba'al Hadad. Hadad n'est pas le parèdre d'Ashtart comme le dit l'abbé Milik ¹⁾. Ce n'est qu'à l'époque hellénistique qu'un Hadad devenu Jupiter Héliopolitain a pour parèdre Astarté-Vénus. Il s'agit d'un Hadad ou d'un Ba'al à caractères particuliers. Quant au couple 'Até mâle et 'Até femelle, nous avons expliqué ailleurs ²⁾ pourquoi il était tout à fait étranger à Anat. Cette déesse est devenue Athéna en Grèce ³⁾. La rivalité d'Athéna et de Poseidon ⁴⁾ n'est qu'une adaptation grecque de la lutte d'Anat contre le dieu-Mer, Yam, dans les tablettes de Ras Shamra ⁵⁾.

Dans un autre de ces textes, Anat est nommée *'nt b'lt šmm rmm*, „Anat maîtresse des cieux élevés” ⁶⁾. Une inscription de Délos transcrit cette expression en abrégé: *Ανατ ραμ[α]*, „Anat l'élevée” ⁷⁾. A Ras Shamra, Anat est aussi la déesse de la montagne du Šaphon (Cassius), *'nt Špn*. Elle était probablement adorée dans le haut lieu du sommet, avec son père Él du Šaphon, *'il Špn* ⁸⁾, et surtout avec son frère Hadad, le Ba'al du Šaphon, *B'ł Špn*. Les colons asiatiques d'Égypte la nommaient *'nt byt-'il*, „Anat de Maison-de-dieu (Ashérat)” ⁹⁾ et „Anat de Yahwé”, d'après le nom divin *'nt-Yhw*.

Quatre de ces lettres débutent par une apostrophe de caractère religieux inscrite avant l'adresse:

- I. *šlm byt nbw*
- II-III. *šlm byt bnt bsw*
- IV. *šlm byt bt'ł wbyl mlkt šmym*

1) *Biblica*, 48, 4, 1967, p. 600.

2) *Les tessères et les monnaies de Palmyre*, p. 766.

3) *Revue de l'histoire des rel.*, 164, 1963, 2, p. 148-153; *Mélanges Jérôme Carcopino*, p. 273-279.

4) Ovide, *Métamorphoses*, VI, 70-83; Apollodore, *Bibl.*, III, 177.

5) V AB D, 1.35-40; Herdner, *Corpus*, p. 17, n° 3, col. III, l. 35-40.

6) Virolleaud, *Comptes rendus de l'Académie des Inscr. et B.-L.*, 1963, p. 109; *Ugaritica*, V, 1968, p. 551.

7) R. Mousterde, *Mélanges de l'Université Saint Joseph*, 23, 1940, l. 1.

8) Herdner, *Corpus*, p. 110, n° 29, l. 1.

9) *Rev. de l'hist. des rel.*, 169, 1966, 1, p. 41.

La traduction la plus simple est :

„Salut! temple de Nébô!”, „Salut! temple de la Créatrice dans Syène!”, „Salut! temple de la Maison-de-Él et temple de la Reine des Cieux!”.

Le sens est peu satisfaisant; on envoie un salut à un dieu ou à à une personne, non à un édifice. Nous comprendrions plutôt: „(Que) la paix (soit dans) le temple de . . .”. Dans la suite des lettres nous traduirions toujours *šlm* par „paix”. Le souhait de paix est très oriental, la paix de l'âme, accordée par Dieu, spécialement ¹⁾: „Que je voie ton visage en paix”, “Pour vous souhaiter la paix, je vous ai écrit”, etc.

Pour comprendre l'apostrophe initiale de ces lettres, il faut avoir visité le quartier chrétien de quelque grande ville arabe d'aujourd'hui. Chaque groupe, chaque communauté y a son église. C'est là que ses membres se réunissent, parlent leur langue, défendent leurs intérêts; là qu'ils conservent leur „nationalité”. On s'expliquerait très bien qu'un Arménien de Damas commence une lettre par ces mots: „Que la paix règne dans l'église arménienne de Damas”, qu'un melchite, un maronite, un jacobite, un grec orthodoxe de cette ville fasse de même en nommant son église. Les groupes d'émigrés asiatiques de l'Égypte perse avaient certainement la même mentalité et les mêmes besoins; le mot *byt*, „temple”, comme le mot église, avait pour eux un double sens: édifice et communauté; dans l'Ancien Testament *byt* Israël est le peuple d'Israël. Pour nous donc le temple de Nébô est celui d'une communauté de Babyloniens ou d'Assyriens émigrés: c'était la paroisse — sans doute unique — de Nabônatan, de Nabôshezeb, Nabôsheh et de Nanaiham. Il est intéressant de noter qu'un des prêtres de Nébô à Syène est connu par son épitaphe ²⁾. Nébô est le fils aîné de Bél. Aux fêtes de l'Akitou, célébration du Nouvel An, le 1er avril, à Babylone, il libérait Bél retenu captif pendant l'hiver dans une prison souterraine. Le choix de Nébô comme titulaire du temple de Syène, et non Bél, est révélateur d'une époque. Nabonide avait instauré une dévotion nouvelle envers ce dieu de l'intelligence. C'était aussi le dieu qui apporte le salut à

1) *Les tessères et les monnaies de Palmyre*, p. 461.

2) Aimé-Giron, *Textes araméens d'Égypte*, 1931, p. 98-100, n° 99.

Bêl d'abord, chaque année, et à tous ses fidèles ensuite. On pourrait citer plus d'un exemple de dieu fils supplantant ainsi le dieu père (Hadad à Héliopolis, Melqart à Tyr). Il faudra attendre la conquête de l'Asie par Alexandre, pour voir Bêl redevenir le dieu suprême.

Nous avons vu que les lettres éditées laissent apercevoir une autre communauté d'émigrés asiatiques, celle-ci ouest-sémitique et probablement phénicienne adorant Êl, 'Ashtart et 'Anat, deux sœurs, filles de Êl, souvent associées ¹⁾. Il nous faut retrouver sa maison commune, son temple, dans les mentions volontairement obscures, *byt bnt*, *byt byt 'l*, *byt mlkt šmym*. Comme nous l'avons dit, la communauté n'avait probablement qu'un seul temple, peut-être avec plusieurs chapelles à l'intérieur de l'enceinte.

M. l'abbé Milik traduit la première de ces trois mentions „temple de Banit” et il ajoute même que „l'origine babylonienne de ce nom divin est indiscutable”. Mais rien n'indique qu'il ait jamais existé une déesse Banit. Certes le qualificatif de „créatrice”, „génératrice”, a été donné à plusieurs déesses, comme celui de „créateur” peut s'appliquer à plusieurs dieux, suivant les panthéons locaux. C'est ainsi qu'à Ninive, Ishtar a pu être qualifiée: „la créatrice des hommes” ou simplement „la mère des hommes” ²⁾. Que Banit (*bnt*) ait pu être un nom d'homme sans doute avec un tout autre sens ³⁾, cela n'ajoute rien. Il faut donc écarter ce nom divin imaginaire et traduire résolument „la Créatrice”, en se demandant quelle elle était dans le milieu envisagé. Pour nous, il s'agit du groupe cananéen où la créatrice, épouse du créateur, est sans aucun doute Ashérat ⁴⁾. Il s'agirait donc d'un temple dédié à cette déesse et muni du poteau sacré, l'*ashéra*, son image, généralement placé près de l'autel. 'Anat et 'Ashtart déjà citées sont ses filles et il est à supposer qu'elles avaient des chapelles dans ce temple.

L'expression *byt byt 'l* est traduite par l'abbé Milik „temple de Bet'el”. Il s'agirait d'un dieu, mais ici encore nous sommes

1) *Mélanges J. Carcopino*, 1966, p. 273-279, fig. 1-3.

2) Tallqvist, *Akkad. Götterepitheta*, p. 70 s.; Milik, *l.c.*, p. 558, n. 1.

3) Milik, p. 557; *C.I.S.*, II, 123; Wuthnow, *Die semit. Menschenn. in griech. Inschr.*, 1930, p. 32 (Βαναθός), 35 (Βεναθην) et 130 Le sens est très probablement „fils d' 'Até”, dans ces deux cas.

4) *Mélanges J. Carcopino*, p. 271.

en présence d'un nom divin qui n'a jamais existé. Le bétyle est un objet, plus spécialement une pierre, qui peut servir de logement à un esprit divin. Une stèle dressée sur une tombe peut recevoir de même l'âme d'un défunt remontant momentanément de la terre. Elle se nomme alors *npš* qui veut dire „tombe” et „âme”. Philon de Byblos définit le bétyle „une pierre animée”, *λίθος ἔμψυχος*, c'est-à-dire renfermant un esprit ¹⁾. Un dieu peut ainsi prendre la forme d'un bétyle et être qualifié bétyle. Le plus célèbre exemple est le „Zeus-bétyle des bords de l'Oronte” ²⁾, qui fait pendant au Zeus-bômos, „Zeus-autel”; il s'agit simplement d'un dieu qui habite dans un bétyle ou dans un autel. Aucune trace ici d'un dieu Bétyle. Quand Yarhibôl à Palmyre est nommé „le bétyle de la source” (*mšb' dy 'yn'*) ³⁾, le cas est identique.

On ne saurait davantage découvrir un dieu éponyme de la ville de Bétel. Le nom de cette cité s'explique aisément avec le sens de „Temple de Él”, comme tant d'autres noms de villes commençant par Bêt- signifiant „Temple de . . .”. Le dieu de Bétel était Él, et Dussaud l'a si bien senti qu'il déclare que Bétel n'était qu'une variante du nom de Él ⁴⁾.

Il faut ajouter que le bétyle peut avoir toutes sortes de formes, un autel à encens, un vase, un trône vide, et qu'une déesse peut l'habiter aussi bien qu'un dieu. Nous en voyons un exemple dans le trône d'Astarté du musée du Louvre, qui porte cette inscription phénicienne ⁵⁾:

*lrbty l'strt 'š bgw hqdš
'š ly 'nk 'bd'bst bn bdb'l*

que je traduis sans hésitation:

„A ma Grande, à Ashtart qui (est) dans l'intérieur de (ce)

1) Lagrange, *Études sur les rel. sémit.*, 2e éd., p. 423, paragr. 19. Pour l'Égypte, Vandier, *La rel. égypt.*, p. 16.

2) *Excav. at Dura-Europos*, Prel. Rep., IV, p. 68-71; Seyrig, *Syria*, 44, 1963, p. 19.

3) *Inv. des insc. palm. de Doura-Europos*, n° 33; *Les tessères et les monnaies de Palmyre*, p. 724 (observations sur les bétyles).

4) *Les religions des Hittites et des Hourrites, des Phéniciens et des Syriens*, 1949, p. 361, „Él et Bet-Él, interchangeables”.

5) Clermont-Ganneau, *Répertoire d'épigr. sémit.*, p. 606-608; Ronzevalle, *Mélanges de la Faculté Orientale*, 3, 1909, p. 755-783.

sacrum (= le trône-bétyle) qui (est) à moi, moi-même, 'Abd'oubast, fils de Bodba'al". On ne saurait décrire plus clairement la fonction du bétyle. Celui-ci était exploité par un particulier qui insiste sur son droit de propriété. Il devait exister dans l'antiquité orientale plus d'un charlatan tirant profit de la crédulité publique avec une pierre guérisseuse, un coq rendant des oracles ¹⁾ ou une statue parlante. M. l'abbé Milik fait remarquer que dans cette inscription le mot *gw*, „l'intérieur", est araméen. Mais il n'est pas très étonnant de trouver ici un terme araméen: les dialectes cananéens sont à ce moment en pleine décadence et l'araméen est en voie de les remplacer comme langue parlée et écrite.

Nous avons montré dans des études précédentes ²⁾ qu'une grande déesse ouest-sémitique, 'Ashérat, l'épouse de É!l, pouvait être qualifiée de „Maison-de-É!l" (*byt 'l*) ou „Maison-de-dieu". Cela tient à sa forme particulière, un arbre vert d'abord, puis le tronc de l'arbre après la mort de l'arbre, ou un simple poteau en tenant lieu. Cette déesse prenait une personnalité propre dans chaque ville et dans chaque sanctuaire; elle pouvait même se dédoubler dans un même sanctuaire lorsqu'il y avait deux arbres ou deux poteaux ³⁾. En qualité de créatrice, elle devenait partout la grande déesse locale. Un phénomène identique s'est produit par les Astarté locales qui ont remplacé ces déesses archaïques à l'époque hellénistique. La preuve que le nom de *byt 'l* désigne bien une déesse et non pas un dieu est fournie, comme nous le fait remarquer M. A. Caquot, par deux noms de personnes relevés dans les papyrus d'Éléphantine: *byt 'l tdn*, „Maison-de-É!l jugera (*dyn*)", et *byt 'l tqm*, „Maison-de-É!l assistera (*qwm*)". Le verbe qui entre ici en composition étant à l'imparfait, à la 3e personne du féminin singulier, le sujet est nécessairement du féminin.

Notre conclusion est donc que l'expression *byt bt 'l* veut dire „le temple de Maison-de-É!l", c'est-à-dire de l'Ashérat de Syène; il s'agit du même temple et de la même déesse que dans l'expression *byt bnt bšwn*, „le temple de la Créatrice dans Syène". Ce temple

1) *Les tessères et les monnaies de Palmyre*, p. 423-424.

2) *Rev. de l'hist. des rel.*, 169, 1966, I, p. 38-42 et 46.

3) On le voit dans le poème des dieux gracieux et beaux à Ras Shamra, *ibid.*, p. 39-40; même revue, 164, 1963, 2, p. 145, n. 6. *Mélanges J. Carcopino*, p. 278.

était dédié évidemment à É1 et son épouse, mais celle-ci est passée la première et est seule nommée. C'est que depuis l'époque de Ras Shamra le culte de É1 n'a cessé de se dégrader, et, si le Créateur était ici nommé, il apparaîtrait probablement sous le nom de Ba'al Shamîm successeur d'Éliûn, „le Très-Haut”.

A propos du mot bétyle, l'abbé Milik ¹⁾ cite un graffito grec de Doura-Europos, dans lequel F. Cumont a lu le mot Βεϑιλα ²⁾, qu'il traduit: „le bétyle”. Je n'ai fait que le citer. M. l'abbé Milik après d'autres ³⁾ pense que ce mot désigne ici une jeune fille, nommée „Fille-du-dieu” (*bt-ʿlh*). C'est possible, bien que *bnt*, „fille”, abrégé en *bt* devrait donner Βαθ- ou Βιθ- plutôt que Βεϑ- qui suggère une racine BYT ⁴⁾. Écrit ainsi, nul ne pouvait mettre en doute que cette femme s'appellait Bétyle, s'il s'agit bien d'une femme, ce que rien ne prouve.

Le soi-disant dieu Bétel suggère à l'abbé Milik une référence à l'inscription grecque de Kafr Nâbô de 224 après J.-C. ⁵⁾, dédicace d'une huilerie à Σεμίω (qu'il corrige en Σείμω), καὶ Συμβετύλω καὶ λέοντι, θεοῖς πατρώοις. Il y voit une triade dont les dieux seraient appelés: „Nom” (*šym*), „Nom-de-Bétyle” (*šym-bytʿl*) et Lion. D'après M. l'abbé Milik, le vocalisme des deux premiers noms serait phénicien et non araméen. Il s'agirait contre toute vraisemblance de populations phéniciennes et cette triade de dieux ancestraux serait d'origine phénicienne. Il est à peine besoin de dire que la Phénicie n'offre rien d'analogue. Les triades y ont toujours le type méditerranéen familial: père, mère, fils ou fille, contrairement aux types observés en Mésopotamie ⁶⁾. Le même auteur compare

1) Milik, *loc. cit.*, p. 571, note 1.

2) Cumont, *Fouilles de Doura-Europos*, p. 375-377, n° 14; cité par moi: *Inv. des inscr. palm. de Doura-Europos*, p. 24; *Les tessères et les monnaies de Palmyre*, p. 727. Je ne prétends nullement, comme le dit l'abbé Milik, que ce bétyle „serait le fameux Yarhibôl maššeba de la source à Palmyre”.

3) Wuthnow, *Die semit. Menschennamen in griech. Inschrif.*, p. 35.

4) On connaît le nom „Fille-de-É1” (*bnt ʿl*), écrit Βαθελος, *ib.*, p. 32, et celui de „Fille-du-dieu” (*bt ʿlh*) écrit Βαθιλα, *Excav. at Dura-Europos*, Prel. Rep. V, p. 178-179, n° 506.

5) Milik, *loc. cit.*, p. 568-569. Voir nos observations sur ce texte dans la *Revue de l'hist. des rel.*, 169, 1966, 1, p. 46.

6) *Les tessères et les monnaies de Palmyre*, p. 171-172.

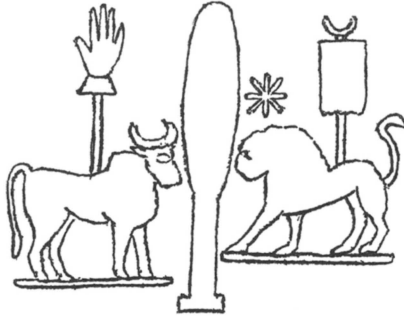


Fig. 32. — La triade de Shor-Él, Ashérat et le dieu-Lion, symbolisés par un taureau, un cyprès et un lion, d'après des monnaies d'Aradus, à l'effigie d'Élagabale.

le nom de bétyle (*bet-ʿel*) au nom d'homme *Ενωλος* (*ʿen-ʿel*), „œil-de-dieu”, mais ce nom n'est pas clairement attesté ¹⁾.

L'inscription de Kafr Nâbô doit se traduire: „Au (dieu) du Ciel (*Σείμιος* = *Šmy*) ou au (dieu) Ciel (*Σείμιος* = *Šm*), à (la déesse) ²⁾ Symbétyle et au (dieu) Lion, dieux ancestraux”. La lecture *Σείμιος*, si on l'admet, serait favorable à l'identification de *Šm*, „Ciel”, à *Šmm rmm*, „Cieux élevés”, puis *Bʿl šmm*, „Maître des cieux”. Le dieu *Šm*, sous la transcription akkadienne *Šamu*, est attesté dans l'inscription de la statue d'Idri-mi, au XV^e siècle avant J.-C. ³⁾. Il devait alors s'identifier avec Élioun, le Très-Haut, le même que *Šmm rmm* ⁴⁾. La déesse Symbétyle n'est pas différente de Bétyle = Ashérat, seulement, comme on va le voir, elle n'est plus qualifiée de „déesse-bétyle”, mais de „déesse-du-bétyle”, *σὺν βετύλῳ*, „avec un bétyle”, „associée à un bétyle”, c'est-à-dire „à l'*ashéra*”. Quant au Lion, le dieu de la planète Vénus, il nous est connu. On remarquera qu'Ashérat n'est pas ici l'épouse de Él, Shor-Él, mais de son concurrent Élioun, Ba'al Shamîm. M. Nougayrol a noté très justement que „l'union avec *ʿtṛt* (Ashérat)

1) Milik, *loc. cit.*, p. 569, n. 2; Wuthnow, *Die semit. Mensch.*, p. 46, citant Lidzbarski, *Ephemeris*, II, p. 333, et Nöldeke, *Btr.*, p. 135, n. 2. *ʿynl*, nom d'un roi de Byblos, paraît signifier „Él a regardé” („œil de Él” donnerait *ʿnʿl*).

2) Le Père Ronzevalle écrivait déjà, il y a quarante ans: „A notre avis, la divinité *symbétyle* du dieu Seimios ne peut être qu'une déesse”, *Mél. de l'Univ. S. Joseph*, 15, 1930, p. 168, n.

3) Sidney Smith, *The Statue of Idri-mi*, 1949, p. 90-91.

4) Philon de Byblos, *Fragm.* II, 7.

semble assurer la légitimité du dieu-suprême" ¹⁾. On pourrait en dire autant d'Ishtar en Mésopotamie, et Astarté-Atargatis dans le milieu ouest-sémitique, lorsque cette déesse eut supplanté presque partout les archaïques déesses Ashérat.

Les monnaies romaines d'Aradus nous font connaître une triade phénicienne analogue à celle de Kafr Nâbô. Elle se composait de Shor Él représenté par un taureau, d'Ashérat sous la forme d'un arbre et du dieu-Lion sous son aspect animal (fig. 32). Le taureau est surmonté d'une enseigne soutenant une main, symbole du Tout-Puissant ²⁾; au-dessus du lion, une étoile indique qu'il figure la planète Vénus, et un *sèmeion* symbolise le ciel ³⁾. Le cyprès est l'ashéra du temple d'Aradus; il est représenté comme un arbre vivant. On remarquera que dans cette triade le dieu père est ÉL, et non Ba'al Shamîm.

Il reste à déterminer le dernier temple désigné par les lettres: celui de la „Reine-des-Cieux" (*byt mlkt šmym*). Il est cité à la suite du temple de Maison-de-Él, c'est-à-dire d'Ashérat, et dans les deux cas le nom divin est remplacé par une paraphrase. Il n'y a pas de déesse dont le nom soit „Reine-des-Cieux", pas plus qu'il n'y a de déesse nommée „la Créatrice".

Le titre de Reine du Ciel est spécialement attaché à la planète Vénus dont l'éclat surpasse en effet celui de tous les autres astres, sauf le soleil et la lune qui cependant ne reçoivent pas ce titre dans le milieu sémitique: comme les dieux de ces astres sont en général masculins, ce titre ne conviendrait du reste qu'à la déesse Shapash, „la Soleil", à Ras Shamra, mais il ne lui est jamais attribué ⁴⁾. Les déesses dites „reine des cieux" représentent donc ou possèdent la planète Vénus; c'est le cas d'Ishtar en Mésopotamie, et d'Ashtart, sous divers noms, dans le milieu ouest-sémitique et sud-sémitique. Le titre de „reine" tout court et même celui de „ba'alat des cieux" sont différents. Comme l'a reconnu Mlle Bresciani, la désignation d'une déesse par le seul titre *mlkt šmym* ne se trouve que dans

1) *Ugaritica*, V, p. 54.

2) *Les peintures de la synagogue de Doura-Europos*, p. 38.

3) *Les tess. et les monn. de Palmyre*, p. 425-430.

4) Nous ne parlons pas ici de la déesse Shanis des Sabéens en Arabie du Sud. Elle est trop éloignée de notre sujet.

Jérémie, XLIV, 17-27 sous la forme *malkat ha-šamaïm*: or il s'agit d'Ashtart adorée par des Juifs d'Égypte. C'est elle qui est visée aussi à Syène. Cette déesse du milieu ouest-sémitique a tout à fait sa place à côté d'Ashérat, sa mère.

Une célèbre inscription phénicienne dite de Ma'şoub, en réalité d'Oumm el-'Awâmid, de 222-221 avant J.-C., cite un temple ou au moins une partie de temple dédiée *l'štrt b'šrt*, c'est-à-dire „à Ashtart en Ashérat”. Cette Ashtart résidait dans le tronc de l'ashéra qui représentait sa mère ¹⁾.

Originellement l'arbre ou le tronc dressé s'identifiait avec la déesse: on adorait l'arbre en même temps que l'esprit qui l'habitait. L'affinement des conceptions religieuses a fait distinguer l'un et l'autre. La „déesse-ashéra” devient la „déesse de l'ashéra”. C'est le sens qu'il faut donner, on l'a vu, à σὺμ-βετύλος „(Celle qui est) avec le bétyle (= l'ashéra)” ²⁾. Dans un papyrus d'Éléphantine, un juif qui adorait des „dieux étrangers” adjure son adversaire de prêter serment *ʿl ḥrm byt ʿlh*, „sur le *sacrum* de Maison-de-Él, la déesse”; ce dernier répond, „je jure sur notre déesse” (*ʿl ʿlhm*).

L'abbé Milik suggère que les temples de la Reine des cieux et d'Ashérat (selon nous) étaient réunis en un même édifice ou un même complexe: c'était le lieu de culte unique des émigrés ouest-sémitiques de Syène. Ashérat et Ashtart y avaient sans doute deux „maisons” ou deux chapelles justement appelées *beît*. Cette idée qui cadre avec ce que j'ai dit d'un temple unique pour une même collectivité me paraît justifiée.

Il est bien probable — non certain — qu'on trouvait aussi à Syène une communauté juive qui y avait un sanctuaire à Yahwé. Dans un papyrus de Padoue une lettre débute par l'apostrophe *šlm byt yhw byb* ³⁾. „(Que) la paix (soit) dans le temple de Yahwé, dans Éléphantine”. C'est peut-être un simple hasard qui a fait qu'on n'ait pas trouvé une formule analogue à Syène. Mais ici, comme à Éléphantine, les juifs paraissent s'être intimement mêlés au milieu païen.

De toute manière, ces lettres nous font bien deviner dans cette

1) *Rev. de l'hist. des rel.*, 169, 1966, 1, p. 41.

2) *Ibid.*, p. 46.

3) Milik, *loc. cit.*, p. 557. Yb = „Éléphantine”, en égyptien (*ib*).

ville trois communautés d'émigrés asiatiques, l'une babylonienne, une autre probablement phénicienne et une troisième juive qu'on ne fait qu'apercevoir d'après les patronymes formés du nom de Yahwé.

M. l'abbé Milik estime que mes conclusions doivent être examinées „avec précaution”. Il a raison. Toute étude qui prétend modifier des „vérités” généralement admises doit être accueillie avec une certaine défiance, *sans parti pris cependant*. Cet auteur l'a fait récemment pour une de mes hypothèses ¹⁾ et je l'en remercie. Sur douze types de tessères de Palmyre, on lit le mot (ou les mots) *b'ltk* qui se retrouve aussi dans une inscription palmyrénienne. Depuis un siècle, tous les auteurs ont traduit „En ton autel” „Sur ton autel”, „Devant ton autel” et plus récemment „dans ton intérêt” ²⁾ ou „ta possession”. Ils n'ont pas pris garde que dans les tessères n'apparaît jamais un pronom personnel de la 2^e personne, pas plus du reste que de la 1^{ère} ³⁾. Rompant avec cette tradition, j'ai considéré *b'ltk* comme un nom de déesse, et traduit: „Be'eltek”; j'ai justifié cette hypothèse par de multiples présomptions. Parmi celles-ci, je faisais valoir que dans l'inscription citée ci-dessus ⁴⁾, les lettres mutilées qui précèdent *b'ltk* pouvaient se reconstituer *brky*, ce qui permettait, à la rigueur, de traduire: „les bénis de Be'eltek”. Ceci était loin d'être une preuve véritable. Peu après, M. l'abbé Milik, accompagné de M. l'abbé Starcky, a retrouvé l'inscription à Palmyre, et ils ont pu lire dans la partie mutilée: *kmry b'ltk*, „les prêtres de Be'eltek”. C'était la preuve recherchée, qu'il s'agissait bien d'une déesse.

1) *Les tessères et les monnaies de Palmyre*, p. 364-367; Jean-Hoftijzer, *Dict. des inscr. sémitiques de l'Ouest*, 1965, p. 211, a été bien inspiré en considérant mon „interprétation comme probable”, et en donnant son accord dans *Religio aramaica*, p. 46.

2) *Recueil des tessères de Palmyre*, p. 143 (Caquot).

3) *Les tessères et les monn. de Palmyre*, p. 412.

4) Cantineau, *Syria*, 12, 1931, p. 133.

NOTE SUR LES GRIFFONS

(p. 16-18 et 29)

La scène du lion dévoré par un griffon sur le bronze du Louvre (pl. I) se retrouve dans un ivoire de Mégiddo ¹⁾. Comme dans la première, le lion n'oppose aucune résistance. Mais un détail important prouve qu'il s'agit bien ici du lion céleste: le fauve est marqué sur l'épaule d'une étoile tournante.

Le rôle des griffons dans le mythe animalier de la planète Vénus mériterait une étude. Une tablette de Ras Shamra ²⁾ nous apprend que „(le dieu) *Mlk* (est tourné) vers (la déesse) Ashtart”, ce qui veut dire qu'il en est l'allié et le serviteur. Lorsqu'Ashtart apparaît dans le ciel, on l'a vu (p. 18), elle entre dans „la caverne de la maison du dieu-Griffon”, *Mlk*. Nous pensons qu'il faut reconnaître la scène dans une pendeloque d'or découverte en Crimée (fig. 33, A). La tête de la déesse sort de l'horizon oriental du ciel, représenté par un liseré sinueux, et deux griffons semblent l'aider dans sa montée. La courbe festonnée du haut rappellerait une voûte, tandis que les sinuosités qu'on remarque au-dessus de la tête



Fig. 33. — A. Pendeloque en or estampée trouvée en Crimée. „Ashtart, quand elle entre dans la caverne de la maison du (dieu) *Mlk*”, le dieu-Griffon, FRANCE-LANORD, *Gallia*, 4, 1946, p. 252, fig. 40, 6.

B. Le mouvement d'un cours d'eau rendu par des sinuosités semblables à celles de la pendeloque, dans un ivoire phénicien découvert à Saqqarah.

1) J. KANTOR, *Jour. of Near Eastern Studies*, 14, 1955, p. 163, C.

2) *Ugaritica*, V, p. 565, et 570, n° 24 244, l. 41, ci-dessus p. 17, n. 3.

seraient destinées à indiquer un mouvement vers le haut. Sur le couvercle d'une boîte d'ivoire d'art phénicien, découverte à Saqqarah ¹⁾, on reconnaît des courants d'eau dont le mouvement est représenté par de semblables sinuosités (fig. 33, B). L'expression „caverne du pays des griffons”, interprétée par Hérodote (IV, 27) comme désignant un antre véritable, n'était peut-être à l'origine qu'une manière de qualifier la voûte rigide du ciel (*firmamentum*), qu'on pourrait reconnaître sur notre pendeloque aussi bien qu'une grotte. Dans ce passage au pays des griffons, Ashtart obtient sans doute du dieu *MLK*, sorte de roi des griffons, que ses sujets ailés élèvent à la voûte céleste, le lion étoile du matin. La scène 2 de la coupe de Ras Shamra, qui se situe apparemment au pays des griffons, dans les dernières heures de la nuit, avant l'apparition de l'étoile du matin, représente le lion qui éveille un griffon pour qu'il lui rende ce service ²⁾. Les griffons peuvent alors s'unir au lion pour dévorer les antilopes de la nuit ³⁾. Après le lever du jour, ils accompagnent le soleil et la planète Vénus devenue invisible, jusqu'au soir ⁴⁾ et on les voit assez souvent participer à ce moment au massacre des taureaux du jour ⁵⁾. Pendant la nuit, ils peuvent devenir les gardiens de la Plante de vie, ou ceux de l'Arbre de vie ⁶⁾. Cela n'empêche que les griffons avaient parfois des démêlés sanglants avec le lion étoile ⁷⁾ et qu'ils peuvent même, on l'a vu, être appelés à le faire descendre aux Enfers.

1) E. Naville, *Rev. arch.*, 33, 1898, 2, p. 5-6, d'après une photographie; Dussaud, *L'art phénicien du II^e millénaire*, p. 100, fig. 62, croquis. On remarquera la position d'un ibex qui s'agenouille pour boire au ruisseau.

2) *Persica*, 3, 1967-1968, p. 27, fig. 13, 2.

3) E. Porada, *Pierpont Morgan*, n° 1059, lion et griffon contre antilope; n° 628, griffon seul contre antilope; n° 945, griffon s'apprêtant à attaquer une antilope.

4) CUMONT, *Syria*, 9, 1928, p. 102, n. 5, citant *Mystoxides*.

5) DUSSAUD, *L'art phénicien du II^e millénaire*, p. 101, fig. 63; p. 104, fig. 66.

6) *Ibid.*, p. 100, fig. 62. Nombreux exemples de la plante avec deux griffons sur les côtés.

7) KANTOR, *loc. cit.*, p. 162, B, ivoire de Délos.

NOTE SUR LES SERPENTS CÉLESTES

(p. 25, fig. 6, et p. 90, fig. 24)

Parmi les animaux attributs qui accompagnent le dieu et plus souvent la déesse de la planète Vénus: lions, antilopes, griffons, scorpions, poissons, colombes, lièvres, chiens, etc. ¹⁾, les serpents sont parmi les plus anciens, puisqu'ils sont attestés dans les cachets iraniens dès le IV^e millénaire avant J.-C. ²⁾. Sur les pendeloques de Ras Shamra et les stèles égyptiennes du Nouvel Empire, on les retrouve encore mais les dimensions en sont considérablement réduites ³⁾. L'Astarté grecque ne paraît pas en avoir hérité; par contre, on la voit fréquemment alors, comme Vénus à Rome,

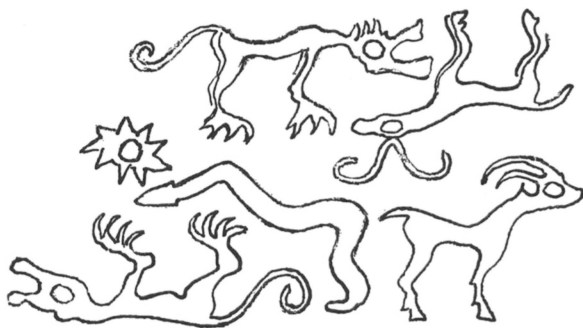


Fig. 34. Le cycle de l'antilope de la nuit, d'après un cylindre-sceau mésopotamien de tradition prédynastique (début du III^e millénaire avant J.-C.), Amiet, *La glypt. mésop.*, pl. 50, n° 698.

1. en haut, le lion étoile du matin a tué l'antilope de la nuit. Étoile du matin derrière le lion.
2. en bas, à g., le serpent a tué le lion étoile du matin, à l'apparition du jour. Étoile commune aux deux scènes.
3. en bas, à dr., l'antilope de la nuit réapparaît à la fin du jour.

1) *Persica*, 3, 1967-1968, p. 18-28, fig. 5-13; *Rivista degli Studi orientali*, 1967, p. 348 (chien).

2) *Mélanges de l'Université Saint-Joseph*, 44, 1968, p. 39, fig. 5.

3) *Persica*, loc. cit., fig. 6-7.

accompagnée de colombes¹⁾. Nous avons noté que cet oiseau semble avoir été l'animal attribut d'Ashtart d'Afqa (fig. 31).

Les serpents d'Ashtart varient de un à quatre; les deux serpents que tient la déesse sur le vase de Khafajé sont de véritables boas. Il s'agit certainement d'une constellation dans laquelle on pouvait reconnaître avec un peu d'imagination un ou plusieurs serpents. Nous en trouvons la preuve dans le décor du célèbre „Caillou Michaux” du Cabinet des Médailles de la Bibliothèque Nationale. Le dessus représente le ciel astral avec les symboles des dieux au-dessous; or juste au sommet monte un énorme serpent, passant au côté du soleil, de la lune et de la planète Vénus. Cette planète devait parfois traverser cette constellation ou l'avosiner. On en tirait des présages²⁾.

Ce grand serpent cependant ne joue généralement aucun rôle dans le mythe de la planète Vénus. Nous ne pouvons citer qu'un exemple, très ancien — vers 3000 avant J.-C., — dans lequel le serpent met à mort le lion étoile du matin, à l'apparition du jour (fig. 34). On sait que ce rôle est le plus souvent dévolu à des soldats du dieu Créateur, lanciers ou archers³⁾, ou à des personnages fantastiques du genre Gilgamesh et Enkidou⁴⁾. Le messager céleste chargé de tuer le lion peut plus exceptionnellement être un griffon, et une fois, dans la stèle de Beisan de la seconde moitié du II^e millénaire avant J.-C.⁵⁾, le chien, serviteur et compagnon d'Ashtar et d'Ashtart. Le cylindre-sceau mésopotamien qui nous montre le serpent tuant le lion étoile du matin⁶⁾ présente le cycle de l'antilope de la nuit en trois scènes:

1. le lion étoile du matin tue l'antilope. Suivant une convention déjà notée⁷⁾, la position, les pattes en l'air, indique que l'animal a été tué. L'étoile commune à cette scène et à la suivante rappelle

1) *Les tessères et les monnaies de Palmyre*, p. 76, 136, 205-206, 369, 426, 436, 497, 575. Déjà dans les statues archaïques en Grèce et en Chypre.

2) Comme dans le cas des chiens, cf. p. 89.

3) Scène de la coupe de Ras Shamra, *Persica, l.c.*, p. 27, fig. 13; *Rivista d. Stud. or., l.c.*, p. 352-354, fig. 5-8, pl. I, 1.

4) *Persica, l.c.*, p. 16, fig. 3.

5) Alan Rowe, *The Topogr. and Hist. of Beth-Shan*, I, 1930, frontispice.

6) Amiet, *La glypt. mésop.*, pl. 50, n° 698.

7) *Persica, l.c.*, p. 33, fig. 19, n. 74.

le caractère du lion. Dans la coupe de Ras Shamra nous assistons à l'attaque du lion contre l'antilope; ici le meurtre est accompli.

2. Aussitôt après, le jour paraît et le lion étoile est tué à son tour. La coupe de Ras Shamra nous montre le combat; ici il est terminé, le lion est mort et il a été tué par le serpent céleste.

3. On revoit l'antilope vivante après la fin du jour. Ce thème est développé dans les scènes 9 et 10 de la coupe de Ras Shamra. L'antilope va être tuée de nouveau à la fin de la nuit: ainsi se referme le cycle.

* * *

Mais ce serpent constellation a pris certainement par la suite une signification symbolique. Dans les stèles égyptiennes du Nouvel Empire, on voit la déesse nue, une Ashtart de Syrie, offrir d'une main des fleurs de lotus à son fils et amant Min, „le taureau de sa mère”, et, de l'autre, un ou deux serpents à son époux légitime Ashtar, nommé ici Réshéf (*Ršpw*) ¹⁾. On ne peut douter que ces cadeaux de la déesse soient des symboles, et probablement équivalents, car ils peuvent être inversés, les lotus étant offerts à Réshéf et les serpents à Min. L'idée de constellation n'est cependant pas perdue de vue à Ras Shamra vers la même époque, car on y représente les deux serpents passant derrière la déesse au milieu du ciel étoilé ²⁾.

Pour les Sémites, le serpent possède l'immortalité parce qu'il a le privilège de pouvoir rejeter sa peau vieillie et d'en acquérir une nouvelle: ainsi il restait toujours jeune ³⁾. La peau de serpent est devenue un symbole d'immortalité: le manteau gorgonien que

1) Boreux, *Mél. syr.*, p. 674-687, fig. 2-4, planche; Edwards, *Journ. of Near Eastern Studies*, 14, 1955, p. 49-51, pl. III; H. Haas, *Bilderatlas zur Religions-geschichte*, 2-4, *Agypt. Rel.*, 1924, fig. 55; Leibovitch, *Syria*, 38, 1961, p. 23-34.

2) *Persica*, loc. cit., p. 19, fig. 6.

3) *Gilgamesh*, XIII, l. 306, H. Gressmann, *Altorient. Texte zum Alten Testam.*, 1926, p. 183, l. 306; Labat, „L'épopée akkadienne de Gilgamesh”, p. 136, l. 27, dans *Les écrivains célèbres*, éd. L. Mazenod, *L'Orient ancien*. Le serpent, après s'être emparé de la Plante de vie, „rejeta ses écailles”. Voyez les observations et références de Frazer, *Le folklore dans l'Ancien Testament*, trad. E. Aura, 1924, p. 18 et 25-31.

porte Ba'al Shamim en est fait et de même aussi l'égide d'Athéna ¹⁾. Le serpent, de plus, possède la Plante de Vie qui donne l'immortalité et il la dispute à l'homme: chaque fois que Gilgamesh la conquiert, il la lui reprend bientôt ²⁾, si bien que l'homme en est toujours frustré. Dans la Genèse, la machination montée par le serpent pour écarter l'homme de l'Arbre de Vie s'explique par le même souci.



Fig. 35. La déesse Ashtart, nommée Qadesh (sic), sur une stèle funéraire du musée de Berlin.

Inscr. de droite: *Kdšt mrrt n - Pth*, "Qadesh, la chérie de Ptah".

Inscr. de gauche: *... nbt pr Mk3rt m3' hrw*, "... , dame de maison, Makaret, juste de voix". C'est le nom de la défunte.

Hans Haas, *Bilderatlas zur Religionsgeschichte*, 2-4, *Ägyptische Religion*, 1924, fig. 55.

La déesse tient dans ses mains deux serpents et deux lotus. La croix de saint André sur le lion symbolise la planète Vénus, cf. notre étude sur *Le sautoir d'Atargatis*, p. 11. Les six globes qui entourent la déesse représentent six planètes, la déesse étant la septième, Vénus. Il est bien probable que dans la pensée du sculpteur le globe très analogue qui surmonte sa tête était, non le disque solaire, mais l'image de la planète Vénus.

1) *Mélanges de l'Université St Joseph*, 38, 1962, p. 150, pl. I; *Les tessères et les monnaies de Palmyre*, p. 325-327, fig. 190.

2) Sur le caractère cyclique de l'épopée de Gilgamesh, *Riv. d. Studi or.*, 1967, p. 356-358, fig. 9.

Lorsque la déesse de la planète Vénus tient le serpent, elle est en possession de l'immortalité, et lorsqu'elle offre un ou deux serpents, c'est l'immortalité qu'elle confère. Les fleurs de lotus ont une signification très voisine: il faut y voir le symbole de la vie, et surtout de la vie renouvelée, le salut ¹⁾. Dans une stèle égyptienne du Nouvel Empire (fig. 35), serpent et lotus sont groupés dans chaque main de la déesse, et dans une intaille de Gaza, plus ancienne ²⁾, on nous montre Ashtar réunissant de même dans sa main un lotus et la croix ansée, symbole égyptien de la vie: le dieu détient la vie et le salut.

Dans une tablette de Ras Shamra (RS. 24 244), on nous montre une autre déesse, *Phlt*, fille de la déesse Soleil, Shapash, en possession des serpents, mais à un tout autre point de vue: il s'agit d'en neutraliser le venin. Le dieu Ḫorôn lui dit:

„Je (te) donne les serpents (*nḥš*) (pour) ta dot;
„Les fils de reptile (*bṯn*) (pour) ton cadeau”.

C'est à leur faculté de renouveler leur peau et de retrouver leur jeunesse que les serpents doivent leur caractère de protecteur de la santé et de guérisseur. Le „Serpent d'Airain” était de ce type et il a certainement des attaches avec l'animal sacré d'Eshmoun en Phénicie ³⁾, de Shadrafâ à Palmyre ⁴⁾ et d'Asclépios en Grèce; ce dernier est à l'origine du caducée des médecins, différent du caducée d'Hermès ⁵⁾.

Comme on le voit, une déesse du ciel astral, Ashtar, la maîtresse de la planète Vénus, et protectrice de toute vie sur terre, possède et distribue des serpents. Une autre „dame des cieux élevés” (*bṯt šmm rmm*) ⁶⁾, mais sans astre attribut, Anat, était aussi une dame aux serpents. Comme parèdre du jeune taureau Ba'al, elle avait un caractère bovin très accentué ⁷⁾, ce qui ne l'empêchait pas d'avoir

1) „La vie à jamais”, *ḥya ʿolam* = σωτηρία, en grec, dans les inscriptions bilingues.

2) Vers 2000 avant J.-C., *Riv. d. Stu. or., l.c.*, p. 349, fig. 3.

3) Lods, *Israël*, p. 125.

4) *Mél. de l'Univ. S. Joseph*, 38, 1962, p. 143-144, fig. 1; *Les tessères et les monnaies de Palmyre*, p. 341-346.

5) *Ibid.*, p. 744.

6) *Ugaritica*, V, p. 551, l. 7. Voyez ci-dessus p. 9.

7) Dussaud y voyait “la vache à l'étable” des tablettes de Ras Shamra.

des ailes et de voler dans les airs ¹⁾. „Elle plane parmi les aigles” dont elle est la maîtresse ²⁾. Elle est „l’oiseau de proie des oiselles de proie planantes” (*di dit rḥpt*) ³⁾. Nous pensons que ce caractère l’a suivie en Grèce lorsqu’elle y est devenue la déesse Athéna ⁴⁾ et que c’est l’explication de la chouette alors son animal-attribut. L’Athéna Niké adorée à Tyr ⁵⁾ était sans doute directement dérivée d’Anat, or on remarque que sur les monnaies de cette ville elle est symbolisée par une grande chouette tenant sous son aile les sceptres d’Osiris et des pharaons ⁶⁾. Elle y apparaît comme la protectrice des Ptolémées.

Sous un autre aspect, Anat est une dame aux serpents. Les fouilles du temple d’‘Anta = ‘Anata, ‘Anat, à Beisan, où cette déesse est représentée avec des cornes bovines, ont montré, „par une extraordinaire fréquence du serpent”, qu’‘Anta, „déesse chaste et tutélaire”, „tout à fait différente d’Astarté cananéenne” était „symbolisée surtout par le serpent” ⁷⁾. Ce trait convient aussi à Athéna qui dès l’époque archaïque grecque a très souvent pour animal-attribut un grand serpent qui se dresse à côté d’elle ⁸⁾. L’Égide qui protège sa poitrine était formée d’un peau de chèvre épaisse et rigide recouverte de peaux de serpents dont on voit les écailles ⁹⁾; elle était bordée en outre de serpents vivants qui se jetaient sur les ennemis de la déesse et combattaient avec elle ¹⁰⁾.

1) Virolleaud, *Syria*, 17, 1936, p. 152-155, II, l. 10-11, „Anat lève l’aile et tourne en volant”; *Les tessères et les monnaies de Palmyre*, p. 405, n. 4. Anat ailée assise sur un taureau, *Mélanges J. Carcopino*, p. 273, fig. 1.

2) Herdner, dans *Les écrivains célèbres*, éd. L. Mazenod, *L’Orient ancien*, 1961, p. 148-149.

3) Virolleaud, *Comptes rendus de l’Acad. des Insc. et B.-L.*, 1962, p. 109-110; *Ugaritica*, V, p. 551-555, l. 8.

4) *Rev. de l’hist. des rel.*, 164, 1963, 2, p. 148-154; *Mél. Carcopino*, p. 273, n. 1, et 276.

5) Chéhab, *Mél. René Mousterde*, II, p. 14-15, pl. XV; *Rev. de l’hist. des rel.*, loc. cit., p. 162.

6) *Ibid.*, p. 151. C’est sans doute à tort que nous avons écrit p. 152-153 que le caractère de déesse-Chouette „ne se retrouve pas dans Anat”.

7) L. H. Vincent, *Le Ba’al cananéen de Beisan et sa parèdre*, *Rev. bibl.*, 37, 1928, p. 541-542, „dès avant le XVI^e siècle avant J.-C.”

8) Denyse Le Lasseur, *Les déesses armées*, 1919, p. 5, 9, 15, 69 et 88.

9) *Mélanges de l’Univ. Saint Joseph*, 38, 1962, *Mélanges René Mousterde*, p. 150-151.

10) Le Lasseur, *Les déesses armées*, p. 13, 33, 49, 81, 83 et 120. Un serpent orne parfois le bouclier de la déesse, p. 67, fig. 32.

Dans les frontons archaïques de l'Acropole d'Athènes les serpents tenaient une certaine place ¹⁾. On remarquera que les Grecs ont donné aux serpents symboliques d'Anat un caractère offensif qui ne paraît pas originel. Mais si Anat, puis Athéna, possèdent des serpents, elles ne paraissent jamais en distribuer.

Parmi les dieux, l'aigle céleste, hypostase puis attribut du dieu du ciel, le Très-Haut, détient et confère l'immortalité sous la forme d'un serpent qu'il tient dans son bec ou dans ses serres ²⁾. Ce serpent peut être remplacé par la palme ou la couronne de feuillage des élus, ce qui en assure la signification. Le dieu du Ciel à forme humaine, Ba'al Shamîm (quand il n'est pas figuré par un aigle), porte un manteau recouvert de peaux de serpents ³⁾: c'est une façon de dire qu'il possède l'immortalité.

Quant aux serpents des dieux guérisseurs, celui d'Esculape et d'Hygie, Macrobe ⁴⁾ en explique ainsi le symbolisme: „le serpent signifie que (par la guérison) le corps dépose la peau de la maladie”.

Remarquons pour terminer que les serpents célestes dont nous avons parlé au début de cette note sont tout à fait différents des grands serpents de mer légendaires, le Léviathan de l'Ancien Testament, Lôtan d'Ugarit, et son compagnon Tannîn ⁵⁾. Shapash et Ashtart ont aussi affaire à eux lorsqu'en qualité d'astres elles s'enfoncent dans la mer au couchant: Koushor les refoulera sur leur passage ⁶⁾. Ce sont probablement ces deux monstres qui apparaissent dans la scène 3 du vase de Khafajé ⁷⁾. On y voit la déesse de la planète Vénus qui pendant la nuit, c'est-à-dire au coucher de l'étoile du soir, maîtrise deux dragons menaçants. Les serpents célestes n'ont pas ce caractère.

1) E. Lapalus, *Le fronton sculpté en Grèce*, 1947, p. 102-105, fig. 12, pl. V.

2) *Les tessères et les monnaies de Palmyre*, p. 224 et 411.

3) *Mélanges de l'Université Saint Joseph*, 38, 1962, p. 149-159.

4) *Saturnales*, I, p. 20.

5) Virolleaud, *La déesse 'Anat*, p. 53; *Syria*, 15, 1934, p. 308.

6) Voyez ci-dessus p. 15, n. 3, l. 50.

7) *Mélanges de l'Université Saint Joseph*, 44, 1968, p. 37, fig. 3, scène

3. Voyez aussi *Iranica Antiqua*, 8, „Le mythe oriental des deux géants”, fig. 9, scène 7, serpent à trois têtes à l'entrée de l'Au-delà à l'occident du ciel, sur le vase d'Hassanlu.

INDEX ALPHABÉTIQUE

A *

- Abishemou (roi de Byblos), 63, 97.
 Achéron, 114.
 Accouchement, accoucheuses, 1-5, 95.
 Acropole, 137.
 Adam, 32, 34, 44-45.
 Adod, 49, 54, 59, 87, voir Hadad.
 Adonies, 63, 112, 113, 116.
 Adonis (dieu), 12, 36, 63, 96, 105-116, pl. VI, IX.
 Adonis (rivière), 112-113, pl. IX-X.
 Afqa, 106, 108-112, 132, pl. IX-X.
 Aglibôl, 65.
 Agros, Agrotès, Agrouéros, 46-47, 52, 54.
 Ahiram (sarcophage d'), 61, 105, pl. II.
 Aigles, 26-27, 136-137; dieu-Aigle, 71.
 Ailes, 21, 57, 68, 93, 136, pl. VIII.
 Aïôn, 32, 38-46.
 Aistleitner (J.), 2-3, 18.
 Akay (roi de Byblos), 97.
 Akitou (Nouvel An), 120.
 Albright, 5, 88.
 Alep, 59, 82.
 Alètes, 47.
 Alexandre, 121.
 Alexandrie, 12, 103, 116.
 Aliyan Ba'al, voir Ba'al.
 Alphésibée (nymphé), 107.
 Âme, 39, 122.
 Amiet (P.), 27, 131.
 Amon, 87, 117.
 Amrit (stèle d'), 62.
 Anat, XIII-XVIII, XX, 1, 9, 13, 19, 36, 53, 59-60, 76, 86, 93, 118-121, 135-137.
 Ancien Testament, 137, voir Genèse, Josué, Psaumes, Proverbes, Isaïe, Jérémie, Ézéchiél.
 Âne, 22-23, 37.
 Anneau (symbole), 44, 92.
 Anta (Anat), 136.
 Antiliban, 50, 84.
 Antilopes, XVI, 20-21, 24, 26, 28-29, 61, 64, 69-70, 88, 90, 130-133, pl. I-II.
 Anus, 22-23, 25.
 Aphrodite, 63, 106-108, 110, 112-114.
 Apollodore, 106-107.
 Apparition glorieuse (l'), nom d'Ashtar, 83-84.
 Apsou (Source universelle), 2, 12, 40.
 Arabie, Arabes, 66, 107, 111, 118.
 Aradus, 125-126.
 Araméen (langue), 51, 117.
 Arbre de vie, 2, 130, 134.
 Arbres sacrés, voir ashéra.
 Argile, 34.
 Arsiya (déesse), 36.
 Arqa, 111.
 Arslan-Tash, 92.
 Ascalon, 54.
 Asclépios, 54, 135.
 Ashéra (arbre, poteau), 32, 58-59, 73-74, 95, 98, 100-101, 111, 121, 126-127.
 Ashérat, XII-XV, XX, 2, 7, 13-16, 23, 32, 34, 48, 54, 58-60, 64, 71, 73-74, 92-93, 96, 107-108, 121-127, pl. VIII.
 Ashtar, XIII-XX, 4, 6-7, 10-15, 20-29, 60-62, 64-65, 67-70, 72-76, 79-84, 87, 89, 91, 94-96, 105, 116, 118, 132-133, 135, pl. II-VIII.
 Ashtar-hanan (nom), 62-63.
 Ashtart, XIII-XX, 8, 12-24, 27, 60-63, 65-69, 73-76, 82, 87, 89, 91, 93-94, 98, 103, 108, 110, 114, 118, 122, 132-135, 137, pl. II-III, VII, VIII.
 Assyrie, 21, 26, 107.
 Astarté, 32, 58-59, 82, 98-99, 103-104, 106, 108, 118-119, 126, 131, 136, pl. VIII-IX.

*) Le présent index est dû à la comtesse du Mesnil du Buisson.

Atargatis, XVI, 32, 82, 126.
 Até, 119-121.
 Atef (tiare d'Osiris), XIII, 70, 100.
 Athéna, 60, 119, 134, 136-137.
 Athénée, 107, 136.
 Athènes (musée d'), XIII; (acropole d'), 137.
 Atlas (dieu), 4-5, 48, 54.
 Atoum, 40, 46.
 Aube, 10.
 Au-delà, voir Enfers
 Aurora (déesse), XVIII.
 Aurore, 7-29, 32; dieu (Shaḥar), XVIII, 10, 13, 65, 92.
 Autochtone (nom de l'Homme), 30, 34-35.
 B
 Baau (déesse), 38-39, 41, 54.
 Ba'al, XIII-XV, XIX, 1, 7, 10, 12-14, 19, 35-38, 48-54, 59-60, 85, 86-87, 93, 108, 119, 135; Ba'al et Anat, cycle poétique, 1.
 Ba'al Adar, 62, 64.
 Ba'alat Gébal, 58-60, 62-64, 67-68, 74, 76, 79, 87-89, 98, 103-104, 108-110, 112, pl. II-III
 Ba'albek, 37, 50-52.
 Ba'al Gad, 50, 84.
 Ba'al Gébal, 33, 59, 61, 64-68, 74, 76, 79, 87-89, 98, 103-104, 108-110, 112, pl. III-VII.
 Ba'al Hammon, 105.
 Ba'al Libanon, 105, 108, pl. VI.
 Ba'alim (les), 48, 52-53.
 Ba'al Šaphon, voir Šaphon.
 Ba'al Shamim, 33-34, 54, 62, 72, 105, 123, 125, 126, 134, 137.
 Ba'al Šour, voir Melqart.
 Baaltis, 58-59.
 Babylone, 120.
 Bacchus, 5.
 Baldaquin de procession, 50.
 Banit, 121.
 Banquet de Seth, 101.
 Barque solaire, 19.
 Be'eltek, 128.
 Beisan, Beth Shan, XV, 75, 132, 136.
 Bêl, 46, 66, 120.
 Béqa', XV, 89.

Berlin (musée de), 134.
 Bêrouth (déesse), 30-35, 54, 71.
 Béryte (Beyrouth), 32-35, 54-55, 56, 58, 71.
 Bêtes féroces, 30, 35-38.
 Béth-Él, 73-74, 118, 121-122, 124.
 Béthel (ville), 75, 122.
 Beth Shan, voir Beisan.
 Bétyle (dieu ?), 48, 54, 122, 124-125.
 Bétyles, 73-74, 95, 109-110, 122, 127.
 Beyrouth (ville), 30-32, 103, 106.
 Blé, 14, 47-49, 52, 70.
 Blessé (Adonis), 115.
 Bochart (S.), 38-39.
 Bœufs, XIV, 36, 46, 50.
 Bôl Ashtar, 52, 61, 65, 118.
 Bouclier, XVI, 136.
 Bouquetins, 29, 36.
 Bouto, 102.
 Brancard de statue, 50.
 Bresciani (E.), 117, 126.
 Brillant (le), 61, 65, voir Hêlêl.
 British Museum, XVII.
 Bronzes de Byblos, XVI, 61, 69, 94, pl. II; du Louvre, 27-29, 93-94, pl. I.
 Busiris, 99.
 Byblos, V, XIV-XV, 12, 22, 30-32, 46, 49-50, 56-116, pl. II-VIII.

C

Cabinet des Médailles, 132.
 Caducée, 135.
 Caillou Michaux, 132.
 Caire (musée du), 86.
 Calathos, 72, 109.
 Canaan, Cananéens, XI, 118.
 Caquot (A.), XVII, XX, 4, 123.
 Carmel (mont), XI.
 Carthage, 75.
 Cassius, voir Šaphon.
 Caspienne (mer), 29.
 Caverne des Griffons, 18, 129; du soleil (tunnel), 19, 21; d'Afqa, pl. IX-X.
 Cèdres (forêt des), 26; du Liban, 68-69.
 Cercueil, voir sarcophage.
 Cervidés, 28-29, 36, 90.

Césarée du Liban, 110-111.
 Chahba-Philippopolis (mosaïque de), 43-44.
 Chaleur, voir taureau, 83-84.
 Champ des offrandes, 2-3.
 Champs, 17, 47, 52.
 Chanteuse d'Alexandrie, 114.
 Chaos, 41-42.
 Cheval, voir Paḥalat.
 Chevilles littéraires, 31, 38, 47.
 Chiens, 22-23, 28-29, 89-90, 131-132.
 Chouette, 136.
 Chypre, 65, 105, 132.
 Ciel, 40, 43, 114, 132-133; *pt*, 117, 125; Cieux élevés, 9, 54, 119, 135.
 Célé-Syrie, 50.
 Colombe, 110, 131-132.
 Communautés, 120.
 Constellations, 1, 4, 132-133.
 Cornes, 25, 28, 66, 81, 85-86, 92, 136.
 Cosmogonie, 35, 46.
 Coucher des astres (*ʿb*), 10, 137.
 Coupe de Ras Shamra, 20, 26-29, 67, 130, 132-133.
 Courants marins, 114-115.
 Courcy (J. de), 115.
 Couronne, 137.
 Créateur, XII, 30-35, 38-46, 132.
 Création, XII, 30-32, 38-46, 121.
 Créatrice, 118-121, 123, 126.
 Crépuscule, 7-29; dieu (Shalim), XVIII, 92.
 Crête, 90-91.
 Crimée, 129.
 Croissant, 2, 25.
 Croix ansée, 75, 91, 135.
 Croix de saint André, voir sautoir.
 Cryptes, 47, 51.
 Cumont (F.), 124.
 Cycle, 8-29, 131-133; de Gilgamesh, 134.
 Cylindres-sceaux, 20-21, 24-27, 69, 74-77, 81, 88-90, 131-132, pl. VII.
 Cynocéphales, 22-24.
 Cyprès, 125-126.
 Cyrille d'Alexandrie, 116.

D

Dagon, XV, 46-54, 70; „fils de Dagon”, 14, 49.

Daim, 26, 28.
 Damas (musée de), 43, 91-92; (ville de), 59.
 Damascius, 100.
 Danel (légende de), 1.
 Dea lugens, 108-111.
 Déesse nue, 664, 94, 134-135, pl. VIII.
 Delaporte (L.), 25.
 Délos, 130.
 Delta du Nil, 99, 102.
 Dëmarous, 54.
 Déméter éleusienne, 103.
 Démon, 61.
 Dépôts d'objets, 76, pl. II, VI.
 Dévorants (les), 36.
 Dhorme (É.), 2.
 Diable, diabolus, XVIII, 61.
 Diderot, 42.
 Dieu-fils, dieu-père, XII-XVII, 37, 53, 121.
 Dieux gracieux et beaux (les), 11, 94-96, pl. VI, voir Shaḥar et Shalim.
 Dioné, 58-59.
 Disque solaire, 66, 77, 87, 100, 104, pl. VII.
 Djed (symbole d'Osiris), 99-100.
 Doura-Europos, XI, 39, 68, 124, voir frise.
 Dragons, 15, 137.
 Dubu (A.), XX.
 Dunand (M.), V, XIX, 56, 62, 64, 69, 76, 107, pl. II-VI.
 Dussaud (R.), 52, 68, 71-72, 106.

E

Éa (dieu), 2.
 Échelles du Levant, 18.
 École de droit de Beyrouth, 55.
 Éden, 32.
 Égéens, 90.
 Égide, 134, 136.
 Églises, 120.
 Égypte, égyptiens, XII-XIII, XV-XVI, 16, 19-20, 23, 29, 40, 46, 55, 61, 64, 67, 69-70, 73, 80, 84, 86, 89, 93, 96, 99, 101, 103, 112-113, 115, 127, 133-134; Égypte perse, 117-120.

Él, XII-XV, XX, 2-3, 7, 10-14, 16, 22, 25, 31-35, 48-49, 51-52, 60, 64, 66, 71, 74, 80, 82, 84, 86, 92-93, 95-96, 103, 105, 107, 118, 124, 126.
 Élagabale, 110, 125.
 Élat, voir Ashérat.
 Éléphantine, 123, 127.
 Élim, 2, 14-16, 20.
 Élioun, Elyôn, XII, XX, 6, 30-36, 37-38, 53-54, 71-72, 124-125.
 Élnym, 15-16.
 Élohim, 6, 31, 34-35.
 Élus, 137.
 Émèse, 100.
 Émigrés en Égypte, 117-128.
 Enchaînés (les) (étoiles), 6.
 Enfers, 7, 10, 12, 18, 61, 65, 70, 106, 114, 130, 137.
 Enkidou, 132.
 Ennéades, 97.
 Épigeios, 30, 34-35.
 Épître aux Hébreux, 43.
 Esculape, 137.
 Eshmoun, 106, 135.
 Espagne, 75.
 Esprit, 39-40.
 Étoile du matin et Étoile du soir, voir Vénus, planète.
 Étoiles, 2, 7, 11, 16, 23, 29, 82-83, 88, 92, 126, 129, 131.
 Étranger (déterminatif de l'), 79, 84-85.
 Euphrate, XII.
 Eusèbe, 1.
 Évangiles, XII, 31.
 Ève, 32, 42.
 Évhémérisme, 35, 39, 42, 45, 51, 71.
 Ézéchiél, 32, 39, 106.

F

Familles des dieux, XII-XIX, voir triades.
 Femmes de Byblos (les), 116.
 Fi'a, 67-69.
 Fils (dieu), XII-XVII, 37, 121.
 Fils de Ré, 80.
 Fils du grain, 14, 49.

Fils, filles, avec un sens métaphorique, XVIII, 2, 13-15, 49.
 Fleurs (figures d'astres), 92.
 Foudre, 33, 48, 72.
 Fraîcheur nocturne, voir antilopes.
 Frise (procédé de la), 22, 28, 81.
 Fruits (manger des), 42-43.

G

Gadès, 96.
 Gaza, 135.
 Gazelle, 29.
 Gê (la Terre), 30-35.
 Géants, 3, 9, 137.
 Gébeil, voir Byblos.
 Générateur, XII, 121.
 Genèse, XII, 31, 34-35, 38-43, 46-47, 134.
 Génos, Génée, 38, 45-46.
 Gilgamesh, 2, 11, 19, 21, 132, 134.
 Ginsberg, 4.
 Globes stellaires, 90, 134.
 Goedicke (H.), 87.
 Gorgone, 133.
 Grain, voir blé.
 Grèce, 119, 132, 135-136.
 Grecs, XI, XIX, 19, 55, 58, 71, 97-98, 101, 108, 112, 137.
 Griffons (dieux), XVII-XX, 16-18, 24, 29, 129-132, pl. I.
 Guépards, 28-29.
 Guérisseurs (dieux), 135, 137.

H

Habacuc, XVIII.
 Hache d'apparat, 93-94, pl. VIII; de combat, XVI.
 Hadad, 46-54, 119, 121, voir Ba'al.
 Hadès, 114, voir Enfers.
 Halalia, 65.
 Halicarnasse, 107.
 Hama, 50, 82, 84.
 Hannibal (traité d'), 75.
 Harakhti (Ré), 97.
 Haram (enceinte sacrée), 95.
 Harpé, 20-21, 25-26, 75.
 Harpocrate, 98, 104.
 Harran, XII.

Harris (papyrus), 102.
 Hasanlu (vase d'), 17, 137.
 Hathor, 58, 74, 88, 91-97, 101, pl. VIII.
 Helck (M.), 78.
 Hêlél (*Hll* = Ashtar) XVIII, XX, 2, 4, 6, 9, 13-15.
 Héliopolis d'Égypte, 40, 46, 73, 101; de Syrie, 121, voir Ba'albek.
 Hélios, 71.
 Hellénistique, 116-118.
 Héphaïstos, 58.
 Héracleion, 91.
 Héracles, 54, 91, 106.
 Hérishéf-Ré, 63.
 Hermès, 44, 55, 97, 135.
 Hermon, 50, 84.
 Hermopolis, 46.
 Hérodote, 18, 103, 130.
 Hésiode, 106.
 Hillel, XX.
 Hîrhibi, 7, 14, 70.
 Hirondelles, 1-2.
 Hittites, 84.
 Homère, XIX, 3, 11.
 Homme, 34-35, 42-44, 135.
 Homs, 69.
 Horôn, XV, 70, 135.
 Horus, XIII, 92, 97-98, 102, 117.
 Hyades (constellation), 4, 5.
 Hygie, 137.
 Hypothèses, 128.
 Hypsistos, 32, 71-72, voir Très-Haut.

I

Ibex, 130.
 Ibis, 93, voir Thot.
 Idrimi, 125.
 Ile du milieu, 2.
 Immortalité, 133-135, 137.
 Inondation du Nil, 40.
 Inscriptions égyptiennes, 63-64, 70, 75, (Béthel); 76-87, 97 (Byblos); 134 (musée de Berlin); voir Pyramides (textes des).
 Inscriptions phéniciennes ou araméennes, 49 (Zendjirli); 61-62 (Amrit); 33, 61-63, 66-67, 72 (Byblos); 65 (Larnaca et Ras Shamra);

105 (Chypre et Carthage); 127 (Oumm el-Awâmid); 75 (Séville).
 Inscriptions grecques, 33, 71-72 (Byblos); 65 (Halalia); 119 (Délos); 122 (trône d'Ashtar du Louvre); 124-126 (Kafr Nâbô); 135 (bilingues); 124 (Doura-Europos).
 Instructions nautiques, 113, 115.
 Inventions, 30.
 Iolaos, 106.
 Iranien, 17, 131.
 Isaïe, 6, 10-11, 41, 65.
 Ishtar, XIII, XVI, 11, 17, 66, 121, 126.
 Isis, XIII, XVII-XVIII, 58-59, 92, 96-104, pl. VIII; Isis Pharia, 104.
 Israël, XII, 19.
 Istamboul (musée d'), 68, 70.
 Ivoires, 27, 91-94, 129-130.

J

Jalabert, 72.
 Jardins d'Adonis, 12, 114.
 Jérémie, 41, 127.
 Jérusalem (temple de), 95.
 Job, 137.
 Josias, 100.
 Josué, 50-51.
 Joug, 50.
 Jourdain, XII.
 Juifs, religion juive, XII, 127.
 Jupiter Héliopolitain, 37, 48-52, 119.

K

Kabires, 54.
 Kafr Nâbô, 88, 124, 126.
 Kamil (M.), 117.
 Kent (déesse et ville), XVII-XVIII.
 Kesroan (montagne), pl. X.
 Khafajé, (vase de), 132, 137.
 Khamsin, 113.
 Khay-taou (dieu), 78, 83.
 Kinyras, roi de Chypre, 105.
 Knoum, XII, 78, 117.
 Kolpia 39, 54.
 Kosharôt (déeses), 1-7, 9-10, 12, 16, 70.

Kosharîm (*kîrm*), 5, 11-12, 16, 18.
Koushor, XV, 5, 15, 18, 54, 58, 137.
Kronos, 32, 48, 56-57, 71, 101, 103.

L

Lagrange (M.-J.), 38-39.
Laisse (lion en), 92.
Lance, XVI, 75, 90.
Lapin, 29.
Largement (R.), 42.
Larnaca, 65.
Lefebvre (G.), 19.
Lenormant (F.), 51.
Leptis Magna, XX, 17.
Lettre (missive), 117.
Léviathan, 137.
Lévy (I.), 61.
Liban, XI, XV, 19, 36, 50, 62, 68-69, 80-81, 84, 106-110, 112, 115.
Lièvres, 9, 29, 90, 131.
Lion, Lionne, XIII, 6-13, 15, 20-29, 41, 43, 60-63, 65, 67-69, 74-75, 78-84, 88-89, 91-94, 125, 129, 130-134, pl. I-II, VIII
Lits d'apparat, 114.
Livre des Morts, 21, 55.
Lôtan, 137.
Lotus, 60, 66, 74-76, 79, 87-88, 91-94, 104, 133-135, pl. II, VIII.
Louvre (musée du), XVII, 27, 92-94, 122, 129, pl. I, VIII.
Lucien de Samosate, 62, 108, 111, 115-116.
Lucifer, XVIII, 61, 65.
Luecken (G. von), 107.
Lune, 2, 11, 14, 70, 132, voir Sin, Yarḥ, Nikkal, Aglibôl.
Lycophon de Chalcis, 108.

M

Macrin, 57-59.
Macrobe, 109-111, 137.
Main divine, 126.
Maison d'Anat, 9, 13.
Maison-de-Él, 118-120, 123, 126.
Maison de Yam, 11-12.
Maison d'Horus (Hathor), 74.
Maison du Griffon, 17-18.
Malak, Malik, XX.

Malakbêl, XIX.
Malcandre, 61.
Manéros, 102.
Mannequins d'Adonis, 114-116.
Manteau gorgonien, 133, 137.
Mardouk, XII.
Mari, XVIII, 28, 53.
Mar Y'aqoub (église de), 33, 72.
Ma'soub, 127.
Maspéro (G.), 102.
Massue, 92.
Matière (la), 42.
Matthiae (P.), 82.
Médecins, 135.
Méditerranée, XVIII, 95.
Megiddo, 129.
Melqart, XV, 54, 106, 121.
Memphis, 46.
Mendès, 99.
Mer, 10-13, 15, 19-20, 40, 70, 94-96, 101, 112, 114-115, 137, voir Yam.
Mercure Héliopolitain, 37.
Mère des dieux et des hommes, voir Ashérat et triades.
Mésopotamie, XII-XIII, 2, 17, 19-20, 53, 65, 124, 126, 132-133.
Messagers célestes, 132, voir serviteur de Él.
Meunier (Mario), 98, 114.
Michel (archange), 7, 13.
Milik (J.T.), 62, 119-128.
Milk-Ashtart, XX.
Min, XVII, 64, 133.
Minoens, 90.
Miracle, 101, 113-116.
Mission italienne de Syrie, 82.
Mithra, XI, 43.
Mithréum, XI.
Mlk, voir griffons.
Mlk-Adar (Ashtar), 64.
Modius (coiffure), 66.
Monde Inférieur, 114.
Monnaies, 57, 60, 70, 104-105, 110, 125-126.
Monothéisme, XII.
Montagne (dieu-), 108.
Montagnes des deux horizons, 26.
Montet (P.), 69, 76-78, 80-83, 88, pl. II, VII.

Monts, voir Liban, 26.
 Mort (dieu-), voir Môt.
 Mort d'Adonis, 113.
 Mosaïque, voir Chahba-Philippopolis.
 Môt, 7, 12, 14, 16, 70.
 Mouflon, 29.
 Moules à pâtisserie, 28.
 Musées, voir Berlin, British Museum, Cabinet des Médailles, Caire, Damas, Istanbul, Louvre.
 Myrrha, 111.
 Myrrhe (arbre à), 107, 111.
 Mystère scénique, 116.
 Mystoxides, 130.

N

Nahr el-Kébir (Éleuthère), XI.
 Nahr Ibrahim, 112-113, pl. IX-X.
 Nanaïa, 118.
 Nabonide, 120.
 Nébo, 118-120.
 Négaou (pays de), 69, 78, 83.
 Némésis, XIX.
 Nen-nesou (ville d'Égypte), 64.
 Neptune, 70.
 Nergal, XIII, XV.
 Niké, 136.
 Nikkal, XIV-XV, 1-3, 5-7, 15-16, 70; hymne à Nikkal et aux Kosharôt, 1-7.
 Ninive, 121.
 Noms de Kosharôt, 3-4; des Pléiades et des Hyades, 4.
 Nonnos, 32, 43.
 Nou (dieu), 40.
 Nougayrol (M.), 125.
 Nourrices, 1.
 Nout (déesse), 16, 19, 97.
 Nuit, 38, 40, 42, voir antilopes.
 Nuzi, 21.

O

Obélisques, 63, voir Temple aux obélisques.
 Obscurité, voir nuit.
 Océan, Océanos, XVIII, 2, 16, 40-41, 95.
 Œuf (signe égyptien), 76.
 Ofi (quartier de Thèbes), 117.

Onomastique, 117.
 Oppien, 111.
 Oronte, 76.
 Osiris, XIII, XVII, 2, 58, 61, 70, 98-102, 108, 113-117, 136.
 Ouadi Fédar, 102.
 Oumm el-Amed (Oumm el-Awâmid), XIX, 17, 127.
 Ouranides, 54.
 Ouranos, 30-35.
 Ousô, 32, 54.
 Ovide, 111.

P

Padoue, 127.
 Paḥalat (*Pḥlt*), XV, 4, 49, 135.
 Paix, 120.
 Palestine, XI-XII, 52, 54, 112, 115.
 Palme, 137.
 Palmyre, Palmyréniens, XIX-XX, 46, 61, 65-66, 72, 91, 118, 122, 128, 135.
 Panammou (inscription de), 49.
 Panthéon de Byblos, 56-116.
 Panyasis, 107-108.
 Papyrus (tiges de), 113-114; rouleaux de, voir Touna el-Gebel, Harris, Livre des Morts.
 Paradis terrestre, XII.
 Paroisses des minorités chrétiennes, 120.
 Paros, 91.
 Paternité divine, XII.
 Peau de serpent, 133, 135; de chèvre, 136-137.
 Pendeloques en or, 129-131.
 Pépi II, 76, 88.
 Perses, 117.
 Persique (golfe), XVIII.
 Pézard (M.), 86.
 Phédros, 102.
 Phénicie, Phéniciens, XI, XVIII, 2, 19, 27, 31, 36, 46-47, 50-52, 56, 59, 62, 75, 84, 91, 95-98, 101, 103, 110-111, 114, 118-119, 124, 135.
 Phénix (oiseau), 40.
 Philistie, 52-53.
 Philon de Byblos, 18, 30-56, 71-72, 87, 93-101, 122.
 Phœnix (personnage), 107.

Pidriya (*Pdry*) (déesse), 7, 13-14, 36, 49.
 Pierre *bn*, 40.
 Pierres dressées, XIII, 95, voir bétyles.
 Pierres gravées, 48, 91, 135.
 Pins, 73, 80, 83-84.
 Planètes, 134, voir Vénus.
 Plantations de l'Au-delà, 2-3.
 Plante de vie, 20, 29, 130, 133-134, pl. I.
 Pléiades, 4-6.
 Pline, 18, 99.
 Pluies, 43-44, 113.
 Plumes d'autruche, XVII, 104, 113.
 Plutarque (De Iside), 58-58, 61, 98-99, 111-114.
 Poème de la Création, XII.
 Poignard de Byblos, 22.
 Poissons, 22-24, 27, 131.
 Pomme, 46.
 Porphyre, 1.
 Portes et portier du ciel, XVII, 9, 25-26.
 Portiques, 47, 51, 56, 63.
 Poseidon, 32, 70, 119.
 Pount (pays de), 83.
 Présages, 132.
 Prêtres, 79, 81, 96, 99-100, 128.
 Printemps, 113.
 Probus, 106.
 Prométhée, 43-44.
 Proserpine, 114.
 Protogonos, 38, 42, 46.
 Protoplastos, 44.
 Proue de navire, 104, 109.
 Proverbes, 40.
 Psaumes: 4-6 (Ps. 68), 31, 41, 45 (Ps. 89).
 Psyché, 39, 44.
 Ptah, 46, 117.
 Ptolémées, 116, 136.
 Puits, 114.
 Pyramides (textes des), 2, 73, 80, 83, 102.

Q

Qadesh, Qadeshet, (déesse et ville), XVII-XVIII, 64, 76, 85-86 (Tell Nebi Mend), 134.

Qadesh = Ashérat, voir Ashérat.
 Qaṣṣuba (colline de), 70, 109-110.
 Quartiers chrétiens, 120.

R

Ras Shamra, XIV-XVI, XVIII-XX, 1-29, 45, 49, 52, 56, 60, 65, 67, 69-71, 74, 81-82, 84-86, 88-95, 123, 126, 129-133, 135, 137; Petit Palais, 89. Voir coupe de Ras Shamra et tablettes.
 Ré, XIII, 19, 63-64, 66, 73, 78, 80-82, 97, 101, 117.
 Reine-des-Cieux, 12, 118-119, 126-127.
 Rekub-Él (dieu), 49.
 Renan (E.), 33, 38-39, 51, 72.
 Rephaïm, 2, 15-16.
 Réshéf, XV-XVIII, 18, 49, 63-65, 70, 133, pl. III-VII.
 Réshéfm (les), 18, 65.
 Rhéa, 58.
 Rois Mages, III.
 Rome, 19.
 Ronzevalle (S.), 72, 93, 125.
 Routi (dieu), 78.

S

Sages-femmes, voir accoucheuses.
 Saint-Prisque (basilique), XI.
 Saisons, 43, 44.
 Salut, salutation, 119-120; le salut, 133-135.
 Sanchoniaton, 32, 37-38.
 Sang (onctions de), 95; d'Adonis, 112.
 Sanglier, 106, 108.
 Şaphon, XI, XIV, 37, 52-53, 86, 108, 119.
 Sapins, 69, 84, 97, voir pins.
 Saqqarah, 129-130.
 Sarcophage d'Osiris, 98, 101, 103, 108, 113, 116; d'Aḫiram, voir Aḫiram.
 Saturnales, 109.
 Sautoir, XVI, 64, 134.
 Sceptre 33, 57; à un lotus, 66, 87, voir lotus.
 Sceptre *w,ʿs*, 82, 86; sceptres osiriens, 136.

- Schaeffer (Cl.), 29, 91.
 Scorpions, 131.
 Sécheresse, 69.
 Seimios, 125.
 Sémeion, 126.
 Sept filles (les), 3, 9, 14, 95.
 Sérapis, 98.
 Serpents, XVIII, 25, 43, 76, 90, 106, 131-137; Serpent d'Airain, 135.
 Serviteur de ÉL, 22-23, 25, 28-29, 130-133, pl. I; d'Ashérat, 23.
 Seth, 70, 82, 97, 101, 102.
 Seuls (les), 6.
 Séville (inscription de), 75.
 Shadrafâ, 61, 135.
 Shaḥar (dieu), voir Aurore.
 Shalam, voir Salut.
 Shalim (dieu), voir Crépuscule.
 Shamash, XIII, XV, 9, 26, 49.
 Shâmin-roumos, 54.
 Shapash, XIV-XV, XVII, 2, 4, 7, 10-11, 15-16, 49, 70, 137.
 Shéol, voir Enfers.
 Shou, 40.
 Sidon, 58, 60, 65, 106.
 Sidouri, 20.
 Simyra (ville), 107.
 Sin, XIII, XV.
 Singes musiciens, 23.
 Siton, 47.
 Smyrna (arbre à myrrhe), 107.
 Smyrne, 107.
 Soleil, 132, voir Shamash, Shapash, Yarḥibôl.
 Source des fleuves ou Source universelle, 2, 12, 16, 20, 40, 68.
 Sphinx, 68, 94, pl. VIII; sphinge, 61, pl. II.
 Stadelmann (R.), 76.
 Starcky (J), 62, 128.
 Stèles égyptiennes, XVI-XVIII, 64, 76, 131, 134-135; de Tell Nébi Mend, 85-86; phéniciennes de Byblos, 66; d'Amrit, 62, de Beisan, 132.
 Strabon, 112.
 Suidas, 30.
 Susiens, 20.
 Syène, 117, 123, 127.
 Symbétyle, 123.
 Syrie, XI, 25, 54, 59, 112, 117-118, 133.
 Sznycer (M.), XX.
- T
- Tablettes de Ras Shamra (textes), XIV-XIX, 1-29, 36-38, 49-50, 52-53 65, 71, 92, 118-119, 123, 129-130, 135.
 Ṭaliya (déesse), 14, 36, 49.
 Tallon (R.P.), XIX, pl. IX-X.
 Tamaris, tamar (palmier), 99.
 Tammouz, 36, 106-107.
 Ta-neter (pays), 83-84.
 Tanit, 64, 75, 101.
 Tannîn, 137.
 Taureau-ÉL, XIII-XIV, 10-11, 56, 71, 73, 86, 125-126; Min, „taureau de sa mère”, 133; Ba'al, taureau, XIII, 86, 135.
 Taureau de la chaleur, 8, 10, 23-24, 26-29, 61, 67-68, 130, pl. I-II.
 Tefnet, 40.
 Tell-Arqa, 11.
 Tell Douweir (pyxide de), 27.
 Tell Hazel (fouilles de), 107.
 Tell Mardikh (cuve de), 22-23, 82, 89-90.
 Tell Nebi Mend (Qadesh), 85-86.
 Temple, 120-121.
 Temple aux obélisques, 22, 63, 69, 76, 95-96, pl. II-VI.
 Terrasses (culte sur les), 95.
 Terre (création de la), 19, 34-35, 39-40, 43; (conception de la), 2, 23.
 Tête en papyrus, 113-116.
 Thèbes, 117.
 Théias, 107.
 Théocrite, 114-116.
 Théophores (noms), 117.
 Thinite (époque), 76.
 Thot (Taaautos), 1, 54-55, 95, 97.
 Tiamat, 40.
 Tigre (fleuve), XII.
 Titans, 47.
 Titoul (ville), 53.
 Tombe (*nḫš*), 11-12, 41, 122.
 Torsade, 24.

Touna el-Gebel (papyrus de), 117.
 Tour, 95.
 Toutankhamon, 117; (tombeau de)
 29.
 Très-Haut, voir Élioun, Élyôn, Ba'al
 Shamîm, Zeus.
 Triades, XIII-XVII, 37.
 Trismégiste (Hermès), 55.
 Tripoli, 69.
 Tronc d'arbre, voir arbre.
 Trône, 66, 68, 122, pl. II.
 Tyché, 4, 32, 58, 60, 74, 103, 108.
 Typhon, 101.
 Tyr, XV, XVIII-XIX, 17, 27, 32,
 43, 54, 58, 106, 121, 136.

U

Ugarit, ugaritique, 118, voir Ras
 Shamra.
 Umnapishtim, 2, 20.
 Univers, 43-44.
 Ur, XII, 46.
 Uranie, 65.

V

Vache divine, 73 (Hathor); 135-136
 (Anat).
 Valentinien, 43.
 Vandier (J.), XVII.
 Vaphio (vase de), XIII.
 Vase, XIII, 17, 116 voir Hasanlu,
 Khafajé, Vaphio.
 Veaux, 28.
 Végétation, 20-21, 24-25, 28.
 Vent, 39, 43-44, 113, 115.
 Vénus (planète), XIV, XVI-XVIII,
 5-9, 13, 15-29, 41, 60-61, 64-65,
 80, 82, 88, 90, 108, 119, 126,
 129-132, 134-137, pl. I-II.

Vénus (déesse), 109, 131; Vénus Hé-
 liopolitaine, 37; Vénus Architide,
 111.
 Vermaseren (M.), XI, XIX.
 Vêtements d'ashéra, 98, 100.
 Victoire (déesse), 103.
 Vie à jamais (= le salut), 135.
 Vigne, 48.
 Virolleaud (C.), XIX, 18.
 Voler, 136.

W

Waqf (biens), 69, 81.

X

Xoanon, 46, 48-50.

Y

Yah (Yahwé), 39, 118.
 Yahwé, 117-119, 31, 34, 39, 45, 100,
 127.
 Yam, XIV, XVIII, 5, 10-13, 19, 41,
 70, 119.
 Yarḥ, XIV-XV, 7, 14-15, 70.
 Yarḥibôl, 65, 122.
 Yberdmy (déesse), 14.
 Yehawmilk, 66-67.
 Yehimilk, 62.

Z

Zendjirli (inscription et stèle de),
 49, 93.
 Zervos (C.), 91.
 Zeus, 33, 54, 71-72; Zeus Arotrios,
 47-48; Zeus-bétyle, 122; Zeus-
 bômos, 122; Zeus Dêmarous, 54;
 Zeus Meilichios, 54; Zeus Sérapis,
 98.

LISTE DES PLANCHES

- I. Plaque de bronze phénicienne du Musée du Louvre AO. 15 557, du XIV^e siècle avant J.-C.

Frise en quatre tableaux: 1. Le lion étoile du soir dévore le taureau du jour. 2. Mise à mort de l'antilope de la nuit avant le jour. 3. Le lion étoile du matin tué par un griffon. 4. La Plante de Vie.

P. 27-29

- II. 1. Bronzes provenant d'un dépôt du temple de Ba'alat Gébal à Byblos, et représentant les lions, les taureaux et les antilopes du mythe d'Ashtar et d'Ashtart, étoile du matin et étoile du soir.

2. Détail du sarcophage d'Aḥiram, montrant le trône royal soutenu par la déesse Ashtart, la Ba'alat Gébal, représentée par un sphinx, son animal-attribut.

D'après P. Montet, *Byblos et l'Égypte*, pl. LII-LIII et CXXXI.

P. 61

- III. Photographie d'avion de l'ensemble des fouilles de Byblos. Le Nord (N.-N.-O.) est en haut; la côte maritime, à gauche (à l'Ouest); à droite, route de Beyrouth à Tripoli. Photographie Dunand n° 4628.

1. Le temple de Ba'alat Gébal, Ashtart.

2. Le temple de Ba'al Gébal, Ashtar-Réshéf, du III^e millénaire avant J.-C.

3. Le temple du même dieu, dit „Temple aux obélisques” du XVIII^e siècle avant J.-C., après déplacement; il se trouvait au-dessus de 2.

4. Point d'eau.

P. 62-64

- IV. Plan du Temple aux obélisques, tel qu'il se présentait dans les 24^e et 25^e levées des fouilles. Les rectangles noirs indiquent les obélisques. État du II^e millénaire avant J.-C. Quadrillage numéroté des fouilles.

Communiqué par M. Maurice Dunand.

P. 62-64

- V. Le Temple aux obélisques, avec la cella, au milieu, et l'enceinte du haram, au pourtour.

Photographie de M. Maurice Dunand.

P. 62-64

- VI. Le dieu Ashtar en bronze doré, du XVIII^e siècle avant J.-C., provenant d'un dépôt d'offrandes du Temple aux obélisques.

Cet Ashtar de Byblos, Ba'al Gébal, pourrait avoir été un des „dieux gracieux et beaux” de la Phénicie. A l'époque hellénistique, il semble avoir été supplanté par Adonis, ba'al du Liban, qui avait quelque ressemblance avec lui.

P. 60-70

- VII. Empreinte du cylindre-sceau archaïque et bas-relief de l'Ancien Empire, de Byblos.

D'après P. Montet, *Byblos et l'Égypte*, pl. XXVIII et XXXIX.

P. 76-91, fig. 19 et 21

- VIII. Hache d'apparat en bronze à deux fenêtres, présumée d'origine gibilite. Musée du Louvre, AO. 4654.

Sur une face, Hathor ailée, l'Ashérat égyptienne de Byblos, bénissant de la main droite; sur l'autre, Ashtart déesse nue à tête de lionne, tenant des lotus. L'encadrement est formé par un sphinx non ailé, debout, représentant Ashtar.

A l'époque hellénistique ces deux déesses sont devenues, à Byblos, Isis et Astarté, amies l'une de l'autre.

P. 93-94, fig. 27

- IX. Le site d'Afqa. La grotte d'où sort le fleuve Adonis ou Nahr Ibrahim. Elle passe pour avoir abrité les amours d'Astarté et d'Adonis.

Photographie du R. P. Tallon.

P. 108-111

- X. La vallée du fleuve Adonis à 300 m. de la sortie de la grotte, et les crêtes enneigées du Kesroan.

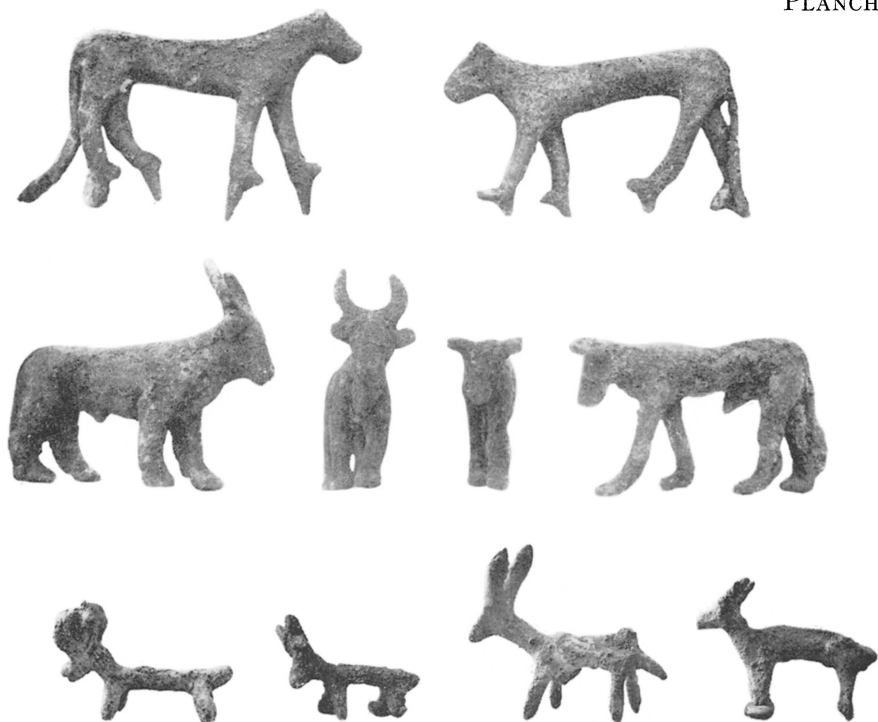
Photographie du R. P. Tallon.

P. 112-113

PLANCHES I - X

Voir les légendes p. 148—149.





I



PLANCHE III



PLANCHE IV

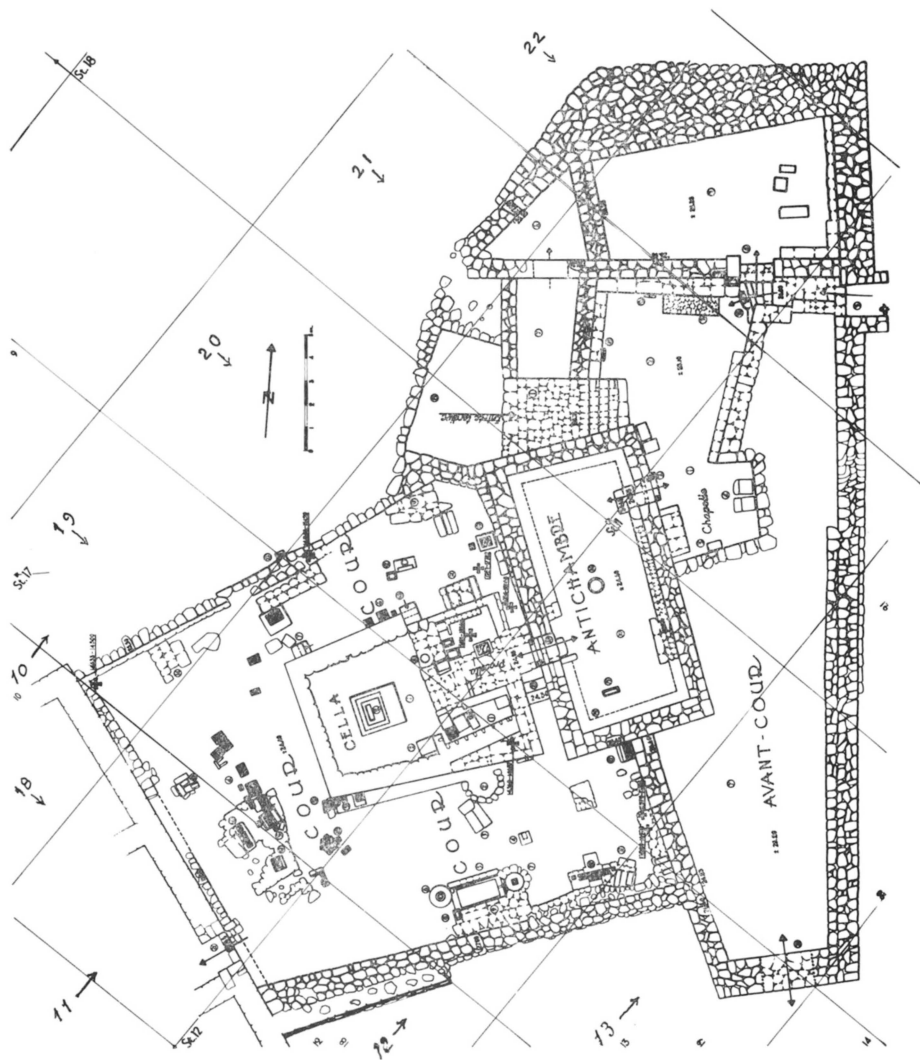
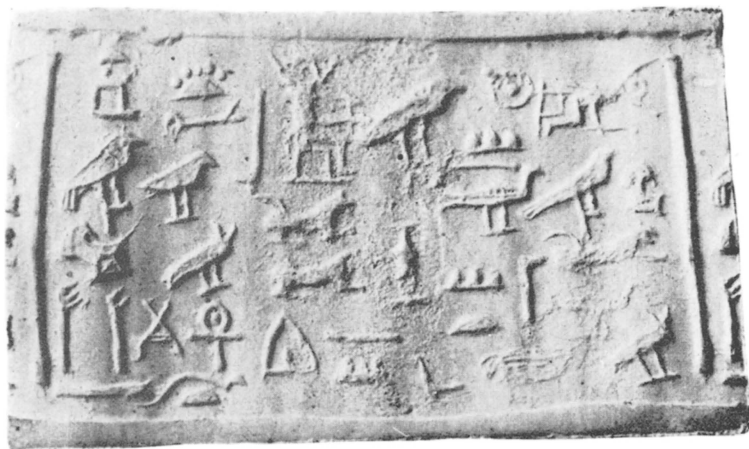




PLANCHE VI





1



2

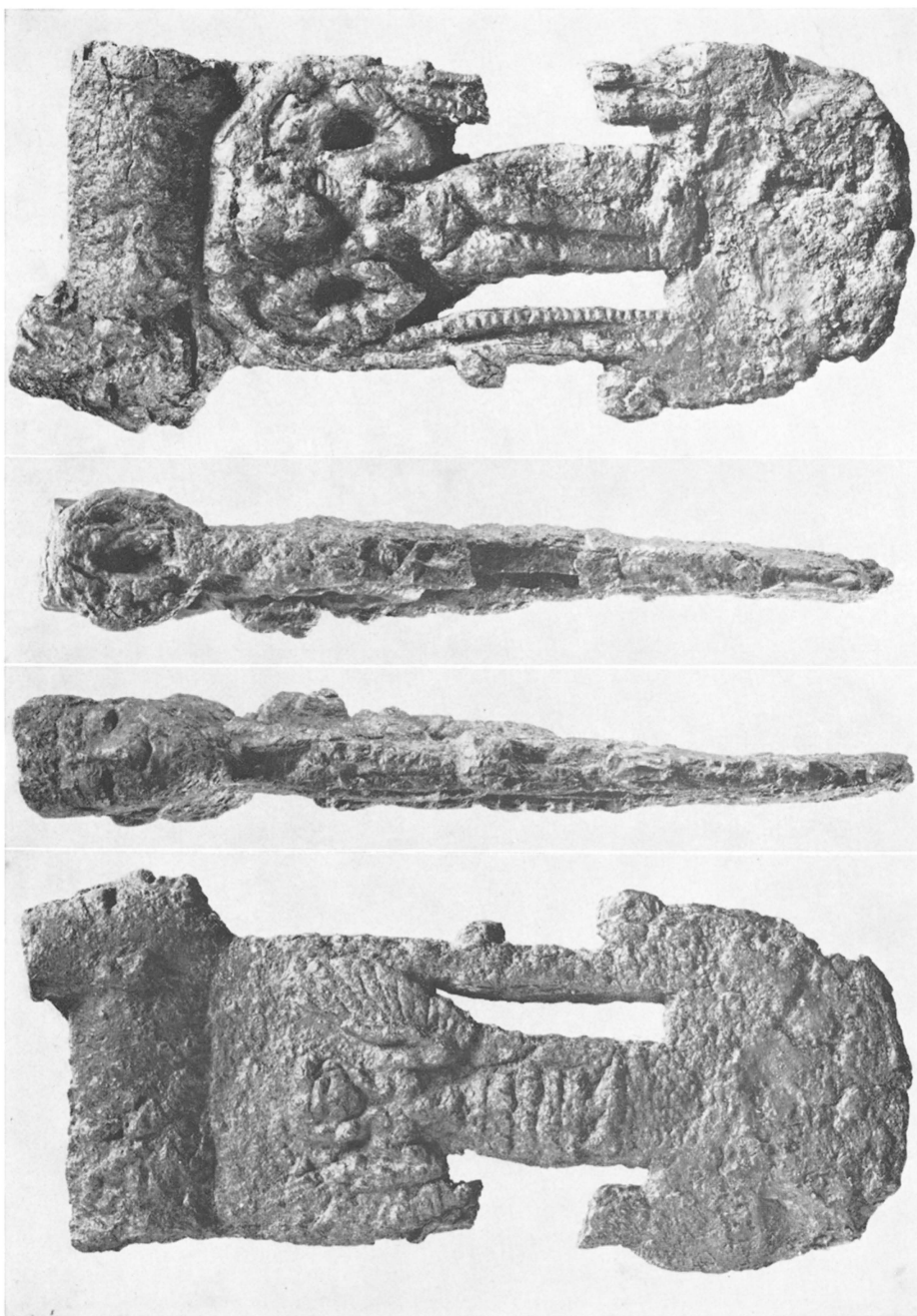


PLANCHE IX



PLANCHE X



